
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07597065 1

LES

BELLES FEMMES

DE PARIS.

Imprimerie de Mme Poussin, rue Mignon, 2.

Les belles Femmes de Paris



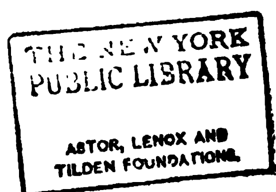
Frontispice.

Imprimerie de Mme Poussin, rue Mignon, 2.

Les belles Femmes de Paris



Frontispice.



LES
BELLES FEMMES
DE PARIS

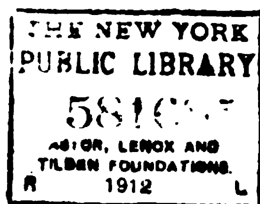
PAR

DES HOMMES DE LETTRES ET DES HOMMES DU MONDE.

Première Série.

PARIS.
AU BUREAU, RUE CHRISTINE, 10,
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

1839


NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1912 L

LES

BELLES FEMMES

DE PARIS.

Ceci regarde les belles femmes et les hommes habiles et heureux qui, en ces temps noirs et lugubres où règnent les choses tristes et ennuyeuses, ont su rester fidèles au plaisir, à l'amour, à la beauté. Les femmes laides, si elles veulent, y pourront trouver qu'elles sont laides. C'est une revue très-complète, comme une galerie, un musée de ce qu'il y a de beau parmi les femmes de Paris. Même les belles, par endroits seulement, y apporteront ces beaux endroits : l'une son frais sourire, l'autre le vif regard de ses grands yeux; une autre y suspendra les boucles ondoyantes de sa longue chevelure; celle-là, devant

tout le monde, ôtera du gant jaloux sa petite main blanche, fine et potelée. Ne pas s'y trouver, n'y rien trouver de soi, signifiera pour une femme : — Vous êtes laide. — Ce compliment va nous brouiller avec bien des figures : tant mieux, et nous y comptons.

Ce livre obtiendra un grand succès, de curiosité d'abord, d'intérêt ensuite. Dire les jalousies, les petites haines, les rivalités qu'il excitera serait trop long; mais il sera la cause heureuse de mille triomphes charmants, et il fera doucement battre bien des cœurs amoureux. Les belles femmes y trouveront les choses qui font leurs plus vives émotions de chaque jour et les plus douces; innocent orgueil, aimable vanité, délicieuse coquetterie, qui font leur gloire et leur triomphe : les longs cheveux brillants et fins, l'ardent regard de leurs yeux noirs ou le regard tendrement mélancolique de leurs grands yeux bleus, leur sourire blanc et rose, tous les lys et toutes les roses de leur teint. Elles aimeront ces pages comme un miroir, comme un miroir où elles seraient vues de tout le monde. Ceux qui aiment trouveront les cheveux, les yeux, la main, le sourire adorés, les femmes laides force dépit et force ja-

lousie; et peu, nous en sommes sûrs, se priveront de ce plaisir.

Et voilà cependant comme il est facile, sans dépenser beaucoup de talent et d'esprit, de faire un livre charmant, lu davantage mille fois, mille fois plus aimé, plus haï et plus détesté mille fois — amour et haine, ce qui fait le grand succès des livres — que les plus illustres mélodrames et les romans les plus illustres de ce temps de romans et de mélodrames. En effet, ne trouvez-vous pas nos écrivains admirables? Ils vont prendre je ne sais où des femmes que pas un ne connaît, dont on entend parler pour la première fois et qu'on sait bien ne pas exister, et ils demandent pour ces êtres imaginaires et de leur création le meilleur de notre intérêt et nos plus vives émotions. — Le beau projet, vraiment! Et pourquoi, je vous prie? et qu'ai-je à faire de votre héroïne de l'autre monde? et croyez-vous que mon cœur ne soit pas suffisamment empêché dans ce monde-ci et que j'en aie de reste? — C'est folie. Parlez à une femme de l'ongle rose de son petit doigt; ne vous torturez pas l'esprit pour l'arrangement et le tour de la phrase; dites-lui bonnement : — L'ongle rose de votre petit

doigt. — Déjà elle est plus attentive et plus émue que si vous lui racontiez les aventures de l'héroïne la plus attendrissante, et c'est tout naturel : il ne s'agit que d'un ongle, à la bonne heure; mais il s'agit de l'ongle rose de *son* petit doigt. Comme aussi dites-moi deux mots très-simples de la femme que j'aime, un rien, qu'elle a les yeux noirs. Je le sais mieux que vous : n'importe, vous m'auriez intéressé beaucoup moins par la description magnifique et triomphante des beautés infinies de votre Mathilde ou de votre Eugénie, dont je n'ai que faire. Mais quoi? Cela est trop facile et de beaucoup trop simple pour des écrivains de génie. Laissons-les tête à tête avec leurs héroïnes imaginaires, et, pauvres écrivains sans génie que nous sommes, parlons naïvement de leurs yeux, de leurs cheveux et de leurs lèvres à des femmes qui ont en effet des yeux, des cheveux et des lèvres. Heureux livre enfin le livre que nous allons faire, qui peut se passer de style et d'esprit! non pas qu'ils y fussent de trop : ils sont toujours les bien venus, et s'ils viennent nous n'aurons garde de les renvoyer; mais être obligé d'avoir du style et de l'esprit, n'est-ce pas une terrible obligation? n'est-il pas excellent de

pouvoir s'en passer? et quel livre peut répondre d'être d'un bout à l'autre spirituel et bien écrit?

Cependant, il ne faut pas s'y tromper, notre livre, malgré son humilité apparente, n'est pas modeste à ce point qu'il borne ses prétentions à l'intérêt des uns, à l'amusement des autres : il aspire à de plus hauts destins, et il entend exercer une influence sociale.

Les temps sont mauvais, et la vie chaque jour devient plus sombre. Nous nous en prenons à la vie, et nous croyons avoir tout dit quand nous l'avons appelée malheureuse. Malheureuse, eh! oui; mais ce n'est pas sa faute, c'est la vôtre : la vie n'en peut mais, la vie est ce qu'on la fait; c'est la manière de vivre : vivez heureusement, et la vie sera heureuse. Or, nous la traitons d'une manière un peu bien singulière et farouche, et, de l'air que nous y allons, il serait prodigieux qu'elle fût heureuse. Vives et aimables passions, charmants plaisirs toujours renaissants, nous lui avons ôté tout ce qui la faisait légère, agréable et facile, le vert gazon, les douces fleurs odorantes du chemin. A la place nous avons mis je ne sais quelles passions mesquines et misé-

rables, épines et ronces où elle se débat tristement. *Plaisir* est un vieux mot à présent inutile; on ne voit plus l'esprit depuis qu'il court les rues; où est la grâce? On ne sait. Les femmes ont du génie. Plus d'amour : partant, plus de joie. La beauté a perdu son crédit. Où sont les hommages, les adorations empressées? A peine on la regarde, à peine on fait quelque différence entre elle et la laideur. La laideur s'étale effrontément à toutes les places où se portent les regards; les plus affreuses bourgeoises ne craignent pas de doubler leur figure et d'en exposer un exemplaire aux yeux du public, trois mois durant, dans l'asile des chefs-d'œuvre; et l'horreur du public est médiocre. Les hommes, presque tous, ont renoncé à ce culte charmant et si doux de la beauté; ils ont secoué ce joug léger et facile; ces liens heureux de soie et d'or, ils les ont brisés. Combien, aujourd'hui, savent distinguer une belle femme d'une femme laide? Et, l'autre jour, un écrivain de goût et d'esprit ne louait-il pas une actrice de ses blanches lèvres?

Et cependant la beauté ne fait rien pour maintenir ses droits attaqués, son empire chancelant; les

belles femmes ne savent plus être belles; toutes sont pour leurs attraits nonchalantes ou maladroites, elles n'entendent rien à les faire valoir; la beauté, seule, est impuissante à séduire et à charmer. Ce qui fait le charme et la séduction de la beauté c'est l'air, c'est la tournure, l'expression, la grâce, l'habile emploi du regard et du sourire, seconde beauté dont la première ne saurait se passer. Elle manque plus ou moins aux belles femmes d'aujourd'hui, et aux plus belles; et tous les jours le pouvoir de la beauté s'en va, la beauté elle-même, et l'amour et le plaisir.

Nous trouvons cela triste et désolant et du dernier ennui. Nous croyons que les honnêtes plaisirs et l'amour vaudraient autant pour le bonheur que les utopies merveilleuses des philanthropes modernes, surtout qu'ils sont d'application plus facile. Les visages laids ressemblent au malheur et à la peine; le bonheur, au contraire, est beau, et la seule vue des belles figures remplit de joie et de contentement. Or le temps est venu, si nous ne voulons pas voir s'enfuir le peu qui reste encore de beauté, de grâce, de plaisir et d'amour, d'élever pour eux la voix, de

protester de quelque façon contre cet envahissement désastreux de la laideur, de rappeler qu'il y a quelque différence entre une belle femme et une femme laide, de redemander pour la beauté le trône et le sceptre perdus; pour cela, de louer publiquement la beauté partout où elle se trouve, de la signaler à l'attention et à la préférence des hommes, et surtout de rappeler par la critique les belles femmes à l'emploi intelligent et habile des dons naturels.

Tous les hommes et toutes les belles femmes seront pour nous; les laides crieront au scandale et contesteront le droit de parler des beaux visages. Si leur visage était beau elles feraient moins de façons; mais nous n'y pouvons rien. Parler de la beauté d'une femme, la chose est au fond permise, toute simple, et ne saurait offenser personne. L'inconvenance pourrait s'introduire dans les termes, mais nous aurons soin de les tenir parfaitement convenables et réservés.

Si, parmi nos belles lectrices, quelques-unes se plaignaient du pêle-mêle et parlaient de mauvaise compagnie, nous leur dirions que dans cette galerie des belles femmes il s'agit de belles femmes, non de

grandes dames, de bourgeoises, d'actrices et d'ouvrières. Parmi les femmes nous admettons deux classes, les belles et les laides. Il s'agit de la première, dont font partie également des grandes dames et des bourgeoises, des actrices et des ouvrières. Dans les belles nous comprenons les jolies; jolie, c'est belle encore, mais à un degré inférieur : agréable, qui flatte, qui sourit, qui plaît sans frapper, sans produire ce contentement admiratif, plus grand et plus élevé, qui vient des choses belles dans le sens complet du mot.

Enfin peut-être ne serons-nous pas toujours sur leur figure de l'avis de nos lectrices; chaque femme juge d'elle à sa façon, qui toujours peut-être ne sera pas la nôtre. Nous savons des femmes blondes qui voient leurs cheveux du plus beau noir; d'autres n'aperçoivent que lys et que roses dans un teint jaune et blafard. Les yeux des femmes sont à ce point habiles et complaisants : rien ne leur coûte, et ils font des tours de force merveilleux. Il n'y a pas de pied si énorme qu'ils ne fassent entrer dans la pantoufle de Cendrillon; ils changent en perles

brillantes les dents les plus noires, et d'une large main osseuse et rouge savent faire une petite main grasse, blanche et fine. Bagatelle, en vérité.

Comment feront les nôtres? C'est ce que nous allons voir.

Les beautés de salon et les beautés de théâtre, beautés savantes et compliquées, veulent une étude sérieuse et un examen approfondi, que nous allons faire.

Il y a des beautés plus simples, d'ailleurs toujours prêtes, visibles à toute heure et pour tous, faciles au regard et au sourire, qui ne leur coûtent rien, et elles en font bon marché; beautés de magasin et de boutique, reines de comptoir qui trônent toujours. Elles ont leurs attraits : quelque chose de moins relevé que dans les salons, moins d'art, moins d'ingénieuses ressources, pas moins de coquetterie, quelque chose de plus vif et de plus animé; leurs yeux regardent plus franchement, leur sourire approche un peu du rire, et souvent se colore d'une teinte égrillarde fort piquante. Nous avons fait d'agréables recherches au travers des carreaux de

vitre, des bretelles, des chapeaux et des rubans. A l'aide d'interstices savamment pratiqués par des mains coquettes, nous avons découvert plus d'une main blanche, plus d'un œil bien noir, plus d'un frais sourire. Souvent un regard brillant arrivait comme un éclair, et nous ne voyions pas l'œil qui l'avait lancé : il fallait chercher une fente plus large. Nous avons attrapé ainsi des coups d'œil malins, force petits sourires, de petites moues coquettes, moitié plaisir, moitié malice, bribes d'amour; c'est toujours cela. Mais le plus souvent, hélas! quand après des recherches infatigables et obstinées, après mille tentatives opiniâtres et mille ingénieux efforts, nous étions parvenus enfin à conduire un regard curieux, par quelque ouverture étroite, sous le rideau, sous la gaze, au travers d'obstacles inouïs et d'encombres, jusqu'à une figure, amer désappointement! De petits yeux éraillés qui se mêlent de regarder comme les autres, un teint où le jaune domine, de grosses lèvres violettes qui croient faire merveille en montrant des dents noires! Ces magasins ne savent guère leur métier : outre qu'une jolie femme est une enseigne merveil-

leuse, on aimera toujours mieux acheter à une jolie femme qu'à une femme laide. Les objets, d'ailleurs, doublent de prix offerts par une blanche main ; il est bien difficile, quelque serré que l'on soit à l'endroit de l'argent, de résister à de certains sourires, et il n'y a rien de tel pour délier les cordons les mieux noués que de certains sons de voix accompagnés de certains regards. Rien de plus juste que d'acheter cher à une jolie femme : on paie en effet son regard et son sourire, la vue de sa beauté ; et c'est tout profit pour le magasin. L'aspect d'un laid visage au contraire irrite, rend avare et fait marchander. C'est justice : il faut un dédommagement pour ce spectacle fâcheux, et le magasin paie pour la figure de sa marchande. Les magasins ne sauraient donc que gagner à se garnir de jolies femmes ; à plus forte raison les cafés, exclusivement fréquentés par les hommes. Une belle dame de comptoir ne coûte guère plus qu'une laide et rapporte beaucoup plus. D'ailleurs, est-il permis d'offenser à ce point les regards du public? Nous songeons moins que personne à contester le droit précieux d'être laid ; mais soyons laids à part nous, en famille, pour les

nôtres : nous contestons absolument le droit d'exposer la laideur; et toute fille de boutique doit être jolie. Elles sont laides presque toutes : au Palais-Royal il n'y a pas trois belles femmes, et dans ce beau et grand passage des Panoramas si fréquenté par les élégants oisifs, qui pensent aux femmes quelquefois après les chevaux et les cigares, nous en avons trouvé jusqu'à deux.

La plus jolie est une lingère du magasin de Mme Jacob. On dit Mlle JACOB : nous n'en savons rien, et peu importe. La figure est là, il n'y a pas à s'y tromper et le nom n'y fait rien. Elle est jeune : dix-huit ans, peut-être vingt; toujours c'est le printemps. Elle est charmante, pleine de grâce et d'indicible attrait; une douceur, une délicatesse, une finesse et en même temps une candeur! je ne sais quoi de pur, de limpide, de transparent, qui ravit sans grande beauté. Elle a des cheveux châtains, qui pourraient être plus abondants, fins, déliés et bien assortis avec le teint, qui est blanc et rose où il le faut et assez vif sans trop d'éclat. Le front est uni,

la bouche petite et relevée, le nez bien fait, qui regarde un peu de côté. La forme de la figure est longue, un peu effilée. Rien de merveilleux dans chacun des traits pris séparément, mais l'ensemble est des plus agréables et des plus gracieux sans qu'on fasse rien pour cela, d'une grâce naturelle et sans mélange aucun de coquetterie. Les yeux regardent peu, la bouche ne sourit guère, et ce visage presque immobile est doué par lui-même et sans effort, par le tour et l'arrangement des traits, d'une charmante expression.

Mlle Jacob a de très-jolies mains, petites, les doigts effilés légèrement; pleines et bien garnies sans être grasses et potelées; un sang d'un rose tendre sous une peau blanche et diaphane. Elles apparaissent quelquefois un instant entre les glaces transparentes et le rempart jaloux de gaze, de rubans et de dentelles opposé aux regards curieux, aussi blanches que les dentelles, roses comme les rubans, et je ne sais quel air de grâce, de douce jeunesse et d'exquise et pure fraîcheur, qui fait bien vite reconnaître les mains de Mlle Jacob.

L'autre est grande, forte, un peu dégingandée; le front élevé, découvert, très-uni; de grands yeux noirs ou peu s'en faut, qui ont l'air doux et inoffensifs, mais prenez-y garde; le nez bien fait, la bouche petite, un peu serrée, un peu moqueuse sans malice; beaucoup de cheveux très-longs d'une assez belle couleur châtaine; la forme de la figure ronde, les joues très-pleines, une grosse tête sur un grand corps; le teint un peu blafard, qui s'anime par moments; une belle taille qu'elle néglige. Elle laisse aller tout cela comme il plaît au Seigneur, et cela ne va pas trop mal. Une certaine grâce piquante vient d'elle-même se mêler à cet abandon; et beaucoup la cherchent qui ne la trouvent pas si bien. Cela se passe au magasin de ganterie, passage des Panoramas, n° 33.

Les lingères sont, en général, moins vives et moins égrillardes que les gantières; plus de retenue, je ne sais quoi de plus simple et de plus réservé, à la fois de meilleur goût et de plus distingué, dans l'air, dans les manières et dans le costume. J'avais pensé

d'abord que cela venait des relations du magasin, où elles ne voient que des femmes; mais les modistes en revendraient aux gantières, qui vendent des bretelles et des cravates, choses très-masculines.

En cherchant la raison de cette différence j'ai trouvé, ce qui vaut mieux de beaucoup, chez Mme Mellier, magasin de lingerie, rue de Bussy, n° 4, une charmante lingère, d'une beauté moins relevée que la beauté de Mlle Jacob; quelque chose d'un peu commun; à tout prendre, fort jolie. Elle est grande, bien faite; une charmante expression de douceur, peu d'air, mais aucun mauvais air. Sa tenue, est simple; elle ne se donne aucune peine pour être belle et laisse tranquillement faire sa figure, qui s'en acquitte bien. La forme en est plate; tout y est bien fait, dans les meilleures proportions; des cheveux châtains, de grands yeux qui regardent doucement, un teint blanc et rose, surtout une apparence d'exquise propreté; peut-être un peu de coquetterie dans l'expression, mais une coquetterie douce, calme, reposée, plutôt satisfaction et remerciement que désir et demande.

Il y a près de là, rue de l'Ancienne-Comédie, n° 11, au magasin de modes, *au Grand-Mogol,* une sorte de beauté blonde, agréable en dépit d'un front tant soit peu étroit, d'un gros nez, de deux yeux bleus sans éclat et sans douceur et de deux lèvres assez grosses; d'ailleurs pas d'air, et autant d'expression, d'assez beaux cheveux blonds bouclés, et le teint ne manque pas d'agrément et d'éclat. Comment cela s'y prend-il pour être quelque chose de très-avenant? Je n'en sais rien; cette figure est vraiment un tour de force; et je suis sûr qu'une des modistes ses compagnes, jolie brune avec des yeux noirs, une petite bouche maligne, gracieuse et fine, un nez retroussé des plus spirituels, l'ovale charmant, beaucoup d'entrain et de vivacité dans l'expression, tout ce qui fait les jolies modistes, n'y peut rien concevoir et s'étonne fort de n'être pas plus jolie cent fois que sa compagne blonde. Heureuse fille! belle on ne sait d'où ni comment, belle par hasard!

Parmi les yeux qui incendient le cœur des malheureux passants à travers les carreaux de vitre

d'un magasin, les plus beaux et les plus coupables habitent rue Vivienne, chez M. Gibus, le marchand de chapeaux; ils appartiennent à Mme Gibus. Les yeux de Mme Gibus sont célèbres comme les chapeaux de M. Gibus; ils sont du même noir brillant et lustré. Du reste, les yeux de madame et les chapeaux de monsieur s'entendent merveilleusement et se font valoir : si les chapeaux de M. Gibus procurent des admirateurs aux yeux de Mme Gibus, les yeux de Mme Gibus valent bien autant d'acheteurs aux chapeaux de M. Gibus; quand vous prenez un chapeau-Gibus vous admirez les yeux de Mme Gibus, mais on achète plus d'un chapeau-Gibus pour les yeux de Mme Gibus. Je ne sais pas d'enseigne comparable à ces yeux-là; ils valent tous les prospectus et toutes les annonces du monde, et il est impossible que la marchandise annoncée par des yeux pareils ne se débite pas merveilleusement; il y a toute une fortune dans ces regards, et leurs rayons se glissent jusqu'au plus profond de votre bourse, au profit des chapeaux-Gibus, d'une façon irrésistible. Les cheveux de Mme Gibus sont aussi fort beaux, longs et abondants, et noirs comme ses yeux. Ces yeux et



Imp. Lemercier, Paris

Mme GIBUS.

ces cheveux noirs font paraître son teint plus pâle, qui s'en passerait, et la pâleur de son teint fait paraître ses yeux et ses cheveux plus noirs, qui n'en ont pas besoin. Ces yeux sont admirables : ils brillent et à la fois ils languissent. Mais ce teint est bien pâle, et une pâleur de fatigue et d'épuisement. La bouche est fort grande, mais les dents n'en sont pas fâchées. Il y a dans cette pâleur, dans ces regards, dans cette taille qui a été forte et vigoureuse, à présent brisée et ployant sous elle, dans cette maigreur qui sent un peu son bois, dans le sourire un peu triste, qui veut être joyeux, toujours errant sur ces lèvres trop décolorées, comme une langueur voluptueuse, un charme maladif rempli de séduction.

Les limonadiers réparent et embellissent leurs cafés avec un luxe et une magnificence inouïs. Ils semblent croire que le plus sûr moyen de gagner de l'argent c'est d'en dépenser, et peut-être ont-ils raison; pour s'enrichir ils commencent par se ruiner. — Ah! tu y mets cent mille francs! J'y mettrai

cent mille écus! — Et le limonadier qui, la veille encore, ne se sentait pas de joie et d'orgueil d'avoir dépensé cent mille francs, s'estime, le lendemain, fort misérable à côté des cent mille écus de son voisin. Puisqu'ils sont en train d'embellissements, appelons leur attention sur leurs dames de comptoir, qui en ont besoin. Qu'ils y songent : leur laideur ne s'arrête pas à elles-mêmes, elle resplendit et se répand sur tout le café, reflétée cent fois par des glaces mal avisées; non-seulement elle empêche un bel effet d'ensemble par un contraste fâcheux, mais, dans cette lutte entre les belles peintures et la laideur de la dame de comptoir qui s'établit inévitablement aux yeux du consommateur, la laideur vivante, expressive, agissante de la limonadière doit l'emporter facilement sur la beauté morte et inanimée des peintures; et la laideur de certaines dames de comptoir rend affreux les plus riches cafés. C'est moquerie vraiment de mettre de pareils épouvantails sur ces trônes resplendissants et de les éclairer par ces lustres splendides.

Laides, c'est la règle générale, qui souffre peu d'exceptions. Une au café de *l'Espérance*, rue Dau-

phine, n° 37. Café du quartier latin, charmante limonadière du quartier latin. Ailleurs elle serait belle encore, et cependant beaucoup moins : le caractère de sa beauté convient à son comptoir et s'y adapte merveilleusement; elle est à sa place au café de *l'Espérance*, rue Dauphine, café d'étudiants, et pour être bien vue et ressortir elle ne saurait trouver un meilleur jour. C'est une beauté assez forte et vigoureuse, non sans grâce; des formes souples et naturellement onduleuses, et beaucoup de moelleux dans les contours. Sa peau, blanche, fine et lisse, retient bien la lumière, et cela donne de l'animation à son teint, d'ordinaire assez pâle. Sa figure est presque ronde, grâce au peu de développement du menton, qui se termine un peu vite, mais gracieusement toutefois et moelleusement. Des bandeaux brillants de cheveux noirs encadrent son front blanc et uni. Ses yeux noirs, très-vifs, parlent beaucoup; un petit nez retroussé légèrement, toujours sur le qui-vive; et sa bouche, qui ne demande qu'à rire, sourit en attendant d'un petit sourire coquet tant soit peu égrillard, comme il convient dans ce quartier.

La dame qui trône d'ordinaire au café *Tabourey*, rue Neuve-Saint-Roch, ne sait rien faire des meilleures choses du monde : elle est grande, assez belle, et bien faite; pour la taille et pour les traits c'est tout à fait une reine de comptoir; la forme de son visage est longue et le tour en est gracieux, son front élevé, uni, parfaitement découvert, son nez trop ambitieux, sa bouche petite et volontiers rieuse; elle a le teint fort blanc, vif et d'une grande fraîcheur, de grands yeux assez hardis et cependant très-doux, et de beaux cheveux qui s'accordent avec son teint; mais quoi? elle ne sait pas employer tout cela; tout cela va sans conduite, au hasard, et va fort mal.

Quelquefois à sa place vient se mettre une petite femme vive, accorte, sémillante. Tout chez elle est mignon, svelte et dégagé; dans tous ses traits quelque chose d'effilé qui les rend très-fins, et l'ensemble de la figure a cette forme et ce caractère; sous un nez assez grand, dont la cloison dépasse un peu les ailes, une petite bouche relevée, aux lèvres roses, qui fait la grimace quand elle sourit, et ce sourire encadré par deux légères sinuosités, du nez au men-

ton, d'un joli effet; le tout éclairé par des yeux vifs et brillants; toujours occupés, et, près de chaque œil, comme une petite papillotte coquette collée sur la tempe; tout cela vif, animé, remuant, gracieux, coquet, fort agréable.

Ces reines de café regardent merveilleusement, et pour l'expression leurs yeux peuvent en remontrer aux yeux de salon les plus intelligents et les plus aguerris. En effet, ils s'exercent continuellement, ils causent toute la journée, et leurs prunelles ne sont pas une minute inactives. Les reines de comptoir sont condamnées à un silence bien pénible, le trône est une prison dorée; et nous pourrions faire ici un beau chapitre sur les incommodités de la grandeur. Toutes ces langues enchaînées éprouvent sans doute de cruelles démangeaisons; mais, condamnées au silence, les dames de comptoir ne sont pas condamnées au mutisme : leurs yeux sont libres, et, pour faire moins de bruit que la langue, ils ne sont pas moins éloquents; même ils peuvent dire beaucoup de choses, sans inconvénient, où la langue ne se hasarderait pas. S'ils en profitent, Dieu le sait, et aussi les consommateurs dans les cafés,

qui consomment force regards. Cela s'appelle nourrir à la fois son cœur et son estomac. Ainsi les yeux des dames de comptoir parlent pour eux non-seulement, mais pour la langue qu'ils remplacent ; et de là sans doute l'expression de leurs regards.

Revenons à la charge auprès des limonadiers. A force de crier, peut-être nous pourrons-nous faire entendre. Les propriétaires de cafés tapissent leurs murailles d'or et de brillantes couleurs ; tout limonadier qui se respecte un peu doit y mettre en peintures et en dorures au moins ses trente mille francs : c'est bien, mais ils feraient sagement de comprendre les dames de comptoir dans le devis des embellissements. Trois cents francs de plus dépensés par an à ce sujet n'augmenteraient que de deux mille écus les énormes capitaux qu'ils consacrent si gaillardement à des objets de luxe, et une dame de comptoir attrayante est un objet de première nécessité. Que m'importent vos lambris dorés et vos fresques élégantes si votre thé est avarié, si vos flûtes sont dures, si votre beurre est rance, si le teint de votre

dame de comptoir sympathise avec votre beurre? — Mais que mes yeux aient à dévorer des formes voluptueuses, que mon cœur puisse s'enivrer d'un regard coquettement mélancolique ou langoureusement provocateur : je dévorerai vos flûtes dures et je m'enivrerai avec votre thé avarié. Vois, limonadier mon ami : ces yeux s'éraillent, ces lèvres se boursouflent, ces dents se gâtent. Renouvelle-moi tout cela, sacrifie quelques misérables centaines de francs; tu n'en mourras pas, et il y aura bénéfice pour toi comme pour le public.

En fait de belles limonadières, il faut s'en tenir à peu près à Mme Devaux. Et cependant, avant de dispenser le sucre aux consommateurs du café *Manoury*, elle avait fourni des passions dans le café *Molière*, pendant plus de dix ans, à la jeunesse du quartier latin. L'étudiant nouveau venu sollicitait une inscription dans le cœur de Mme Devaux avant l'inscription plus facile sur les registres de l'école de droit ou de l'école de médecine; tous étudiaient plus souvent ses yeux que le Code ou les Institutes, voire que les traités de physiologie, d'anatomie, de médecine légale et de thé-

rapeutique; ils apportaient plus de soins mille fois à la rédaction d'un billet doux à son adresse qu'à la rédaction de leur thèse, et ils auraient donné toutes les boules blanches de l'école pour un sourire parti du comptoir du café *Molière*. C'est Mme Devaux qui a fait les avocats pitoyables et les médecins ignorants dont nous jouissons; et, en bonne justice, elle doit des dommages-intérêts à la plupart des malades qui meurent et des plaideurs qui perdent. Ces passions innombrables valaient au café *Molière* une consommation d'innombrables demi-tasses (j'aime ces cœurs épris qui soupirent en prenant une demi-tasse de café, petit-verre compris, ou un immense bol de punch); et je soupçonne que les soixante mille francs au moins de peintures et de dorures du café *Musard*, du café *Pierront* et du café *Pétron* ne rapporteront pas à leurs propriétaires ce qu'ont rapporté à M. Devaux, ancien propriétaire du café *Molière*, les yeux de Mme Devaux, qui n'ont pas coûté soixante mille francs. Et voyez l'influence de deux beaux yeux sur un comptoir dans un café! Un beau jour M. Devaux a vendu la clientèle des yeux de Mme Devaux. L'acheteur croyait acheter la clientèle

du café; mais, les cœurs ne trouvant plus leur compte au comptoir, abandonnaient le café *Molière*, avec eux les estomacs, avec eux les bourses; si bien que le propriétaire nouveau, homme habile d'ailleurs, a été obligé de se mettre comme les autres en frais de dorures, pendant que les yeux de Mme Devaux créaient le plus économiquement du monde une clientelle au café *Manoury*, quai de l'École. — Quoi donc? elle a trente-cinq ans, dites-vous, sinon quarante! — Peut-être; mais qu'importe si la quarantième année n'a pas osé arracher un seul de ces cheveux noirs et brillants, si elle a laissé aux yeux noirs leur éclat doucement voilé, si elle a respecté sur les joues les lys et les roses de la vingtième année? Rarement elle se montre à ce point bienveillante. Non-seulement elle a pris soin de réparer çà et là quelques petits imperceptibles ravages en glissant sous la peau blanche et fine un embonpoint habile qui arrondit, qui adoucit, qui fait moelleux et potelé sans déformer et sans grossir; elle a gardé jusqu'à cet air de candeur et d'innocence un peu prude qui allait si bien à la vingtième année, et dont la quarantaine pourrait à la rigueur se passer.

Le café *Molière*, dans son comptoir, et la jeunesse des écoles, dans son cœur, ont jusqu'à un certain point remplacé Mme Devaux. Pour la jeunesse *remplacé* n'est pas le mot : elle se renouvelle en partie chaque année; la plupart des étudiants de 1839 n'ont jamais vu la reine du café *Manoury* sur le trône de leur café; le souvenir du règne passé ne vient pas nuire par la comparaison au règne présent, qui leur semble doux et agréable. Sans doute la dame de comptoir du café *Molière* ne fera guère de ces passions mélancoliques et langoureuses que Mme Devaux allumait d'un demi-regard dans les cœurs éminemment combustibles que les étudiants de première année déposaient gauchement devant elle, sur le comptoir, le lendemain de leur arrivée; mais, pour les passions moins sentimentales qui naissent, trois ou quatre par jour, aux étudiants rompus aux amours parisiennes, plus charnelles, désirs plutôt que passions, qui vont droit au plaisir et qui savent où elles vont, son regard les sème dans ce fertile terrain; et chaque soir elle essuie, à leur intention, de terribles bordées d'œillades, et les reçoit fort bien. Je dis *fort bien* : entendez *fort bien*, je vous

prie; et sans doute *fort bien* veut dire convenablement. A mon jugement d'ailleurs, comme aux yeux et au cœur des étudiants, c'est pour l'extérieur, de tous points, une dame de comptoir excellente. Toutes les qualités que réclame le comptoir en général, et en particulier un comptoir du quartier latin, elle les possède : la jeunesse, la fraîcheur, l'éclat, l'air vif et enjoué, d'une vivacité contenue; l'élégance dans la toilette, la grâce des mouvements, l'aplomb, et cette faculté, précieuse en tous lieux et derrière un comptoir de café indispensable, de voir sans regarder, et de soutenir à la fois des centaines de regards opiniâtres sans répondre à aucun et sans baisser les yeux. Quoi de sa figure? Belle, je ne sais; on peut dire jolie : un petit front blanc sous des cheveux châtains; le profil gracieux et fin, et cependant accentué; les yeux ni grands ni petits, maîtres de leurs mouvements; le nez spirituel; la bouche expressive, et d'accord avec les yeux et avec le nez; le menton avancé, synonyme de force; la peau blanche et le teint des plus animés. Son plus grand charme, ce qui chez elle attire mieux, ce qui allèche, c'est dans l'expression de sa figure, dans l'air de sa taille

forte et souple, dans ses poses, dans ses attitudes, comme un sentiment, une conscience du plaisir, qu'elle contient, et qu'elle dirige instinctivement avec une sorte de coquetterie maligne.

Les cafés du quartier latin encore moins que les autres peuvent se passer de belles femmes : leurs habitués, presque tous, sont des jeunes gens plus volontiers amoureux que gourmands. La jeunesse est l'âge du cœur, non l'âge de l'estomac. Un grand nombre d'étudiants vont au café prendre une œillade; mais, comme il n'y a pas d'œillades sur la carte, comme il n'y a pas de carte du cœur, l'estomac prend sa demi-tasse et le café reçoit ses huit sous.

Félicitons Mme Lambert, la dame de comptoir du restaurant de l'Odéon, place de l'Odéon, de la blancheur de son teint, du regard limpide et transparent de ses grands yeux, et de sa taille élancée, dont elle pourrait facilement tirer un parti meilleur.

Et cependant les dames de comptoir me regar-

dent d'un air étonné, ne comprenant rien à mes regards scrutateurs. Habile et expérimenté, leur coup d'œil ne s'y trompe pas. — Ses regards ne demandent rien : que veut-il donc? — Je cherche une belle femme; je cherche une femme, mieux avisé que Diogène, malheureux un peu moins, peut-être moins difficile. Je ne tiens pas absolument au *très* et au *fort*, et, faute du *bien*, je prend l'*assez bien*.

Ainsi, une assez belle femme au café de la Porte-Montmartre, rue Montmartre et boulevard. *Assez* suffit-il? Disons presque belle, et il n'en coûte rien. Elle est grande et presque bien faite; elle a des cheveux presque noirs, et de ces yeux noirs, assez grands quand ils veulent, dont le regard s'en và de temps à autre au hasard çà et là, sans avoir l'air de s'en douter, mais qui, vivement poursuivi, s'abrite et se cache derrière de longs cils. C'est Galatée :

> Elle fuit vers les saules...

un grand nez qui ne gâte rien; la bouche inoffensive, et, parmi les traits, l'ensemble et l'accord et la bonne harmonie, sans lesquels il n'y a pas de beau; les mains rouges, mais peut-être c'est l'hiver. L'hi-

ver est impitoyable et ne respecte pas les mains des limonadières.

Vous verrez que c'est ma faute! Notre tâche, en somme agréable, ne laisse pas que d'avoir ses petits inconvénients : d'abord les reproches violents et les furibondes récriminations : — Vous dites pâle? Je suis blanche. — Jaune? Allons donc! c'est rose qu'il faut. — Ma bouche est grande? Elle est trop petite, et cela me gêne... Les dents jusqu'ici ne se plaignent pas, mais les nez font beaucoup de bruit.

Cependant nos critiques sont des plus modérées; même, autant que possible, nous cherchons à les cacher sous les éloges. Si parfois elles se montrent, avant de vous plaindre assurez-vous que dans votre figure les qualités empêchent de voir les défauts.

Ensuite les embarras et les difficultés de toutes sortes, dont on finit par se tirer. — Vous tentez l'impossible, me disait l'autre jour une dame au nez retroussé : toutes les figures que je sache ont des cheveux, un front, deux yeux, un nez, deux joues, une bouche et un menton; et après? — Après, lui dis-je, pour ne parler que du nez, il y a nez et

nez : nez aquilin, nez retroussé, nez droit, petit nez, grand nez ; nez camus, sans compter le nez *qui trognonne* de M. Victor Hugo. — Fort bien, reprit la dame ; et après? — Après, lui dis-je... Quelle est, je vous prie, la forme de votre nez? — Mon nez, reprit la dame, est dans les retroussés. — Fort bien, répliquai-je; mais le poëte Dubartas a dit :

Et son nez qui menace
De poignarder le ciel;

et Cervantès : « Son nez semble se sauver de la bouche » ;

Un peu comme le nez de la jolie lingère rue Richelieu, n° 63. Je dis *un peu;* et la bouche court après sans l'atteindre, et il a tort; car les lèvres sont d'une jolie couleur rose, et n'ont rien de méchant et qui puisse effrayer. Ses cheveux blonds caressent amoureusement de leurs boucles déliées des joues fraîches qui ne s'en offensent pas, et ses yeux bleus les regardent faire d'un air satisfait. Mais parfois regard et sourire s'envolent gaiement tout d'un coup hors de la boutique, et les passants de se les disputer.

Il y a sur ce frais visage mille grâces coquettes et enjouées; mais il est trop comme un autre : réussi parfaitement, il sort d'un moule un peu commun.

Le caractère et l'originalité se montrent sur peu de figures. C'est leur devoir de *caractère* et d'*originalité*, mais ils le remplissent trop scrupuleusement.

Presque tous les visages se ressemblent et sortent du même moule, réussis plus ou moins bien. Ennuyeuse uniformité! Rien d'étrange et d'imprévu. Rarement on voit une figure pour la première fois; et combien de femmes peuvent se vanter d'avoir un visage à elles, qui ne soit pas plus ou moins le visage d'une autre?

Peut-être la dame de comptoir du cabinet de lecture passage Véro-Dodat, n° 7. De longues boucles de cheveux bruns, au reflet cuivré, encadrent d'une façon merveilleuse et charmante une longue figure brune, et mêlent le reflet aux tons fauves du teint; cette figure est doucement éclairée par des yeux noirs assez petits, mais ouverts et bien fendus et langoureux, d'où le regard semble avoir

peine à sortir et s'échappe lentement; le nez, long, fin, gracieux et délicat, descend au lieu de monter, comme il convient à tout nez bien appris; une petite bouche aux lèvres minces sans être pincées, délicates plutôt que minces, légèrement bordées de rose, mais ce rose d'une teinte chaude et qui tire vers le feu; et la bouche, d'accord avec les yeux, d'une expression lente et paresseuse d'un effet particulier; les mains, comme la figure, fines et déliées au possible. Ajoutez l'art infini et le sentiment d'exquise coquetterie qui surveillent attentivement, et, sans qu'il y paraisse, dirigent chaque chose dans son air et dans son expression. L'ensemble qui en résulte est d'un caractère original et singulier des plus attrayants.

Une dame du magasin de nouveautés *à la Parisienne*, boulevard des Italiens, n° 3, possède encore une figure qui sans conteste lui appartient. Sans être jolie précisément, elle emprunte des attraits à cette qualité rare et précieuse, à son air agaçant, et sa toilette aussi en fournit quelques-uns. Sa robe la sert à merveille : intelligente et habile, sans mon-

trer plus qu'une autre elle fait soupçonner les plus riches trésors; du reste la peau blanche, qui se colore volontiers; un menton de galoche; la bouche également disposée à rire ou à faire la moue. Le nez se penche vers elle curieusement; au contraire, ses joues paraissent vouloir s'enfuir par les pommettes; et ses petits yeux ont grand besoin de se tenir éveillés; aussi bien ils n'y manquent pas. Tout cela est un peu saccadé; cette figure va par sauts et par bonds, comme sa physionomie, le plus souvent rieuse, tout à coup prend de l'humeur et se met à bouder d'une façon très-amusante.

Rue Vivienne, n° 40, au milieu des fleurs, une fleur à peu près naturelle, fraîche, joyeuse, épanouie : du noir, du blanc et du rose. Ce qui vaut des étamines et des pétales, un petit nez délicat, spirituel et fin, perdu entre deux grosses joues rebondies qui ne sont pas des joues parisiennes, mais cela viendra; le regard et le sourire sont déjà de Paris, ou peu s'en faut. Ils feront bien de garder ce petit air de satisfaction étonnée quand on les regarde, qui leur sied à merveille.

Pendant que vous épiez, attentif derrière la gaze et les dentelles, ces feux follets adorables de plaisir et d'amour, plus d'une fois vous êtes sans vous en douter le héros principal d'un petit drame coquet et jaloux dont le héros oisif, insouciant et flâneur est dans la rue, sur le trottoir, les mains dans ses poches, le cou tendu, l'œil furtif, et les héroïnes, jalouses, coquettes et malignes, chacune derrière la vitre de son magasin. Cependant votre œil s'anime; il presse, il interroge, il demande, il supplie. La bouche vient à son aide : plus habile, elle promet. Élisa se laisse attendrir; déjà elle résiste seulement pour avoir résisté; un petit regard sournois s'échappe en coulisse, la bouche s'entr'ouvre, des plis charmants et gracieux se dessinent sur les joues, les lèvres se préparent au sourire; déjà c'est l'aurore : le soleil rayonnant va se lever. — Mais Louise, qui voit les mouvements d'Élisa, comme dans un miroir, sur votre physionomie transparente, écarte les dentelles vivement, colle sa figure sur la vitre, ajuste son œil noir, vif, brillant, irrésistible : le regard vole comme un trait rapide et frappe vos yeux surpris. Vous vous re-

tournez : vous avez aperçu quelque chose de brillant qui disparaît; et, curieux et volage, aussitôt vous renoncez au regard et au sourire commencés si heureusement pour le regard et le sourire incertains d'yeux et de lèvres inconnus. En effet, vous arrivez confiant et croyant répondre : vous regardez, vous souriez; mais l'œil coquet s'est fait modeste, vertueux et travailleur; il n'a de regard que pour son fil et pour son aiguille; la bouche est parfaitement indifférente et insensible; d'ailleurs, que peut-elle faire sans les yeux? Par bonheur, la sagesse des nations a dit beaucoup de choses du plus grand sens applicables à votre situation, et avec quoi vous pouvez vous consoler.

Du reste, rien de plus joli que la petite brune du magasin de nouveautés *à Sainte-Marie*, rue Neuve-Vivienne, n° 38 *bis*. Ses cheveux noirs sont de véritables cheveux noirs, et n'ont rien de commun avec la plupart des chevelures prétendues noires, qui ne sont en effet d'aucune couleur. Ses yeux, de la même nuance, gagnent à se tenir baissés. Il y a des yeux que cela rend plus beaux. Son teint est teint de brune, de cette pâleur douce qui plaît tant chez les

brunes, quand elle plaît, et qu'on préfère à Paris aux vives couleurs. Sa bouche délicate devrait sourire plus souvent; son nez droit est malicieusement serré à la naissance des ailes, le tour de son visage d'une grâce et d'un moelleux incomparables; et par-dessus, comme un vernis sur un tableau charmant, une physionomie calme et douce et limpide, qui par malheur manque d'onction. Il y a quelque chose de sec en dessous, qu'on ne voit pas et qui se fait sentir. Elle paraît toutefois, quand elle veut, mélancolique; et son corps sait très-bien porter sa jolie tête.

Mais nous-mêmes, pendant que nous recueillons çà et là pour ces pages, dans notre esprit et involontairement un peu dans notre cœur, les petits trésors égrillards du rez-de-chaussée, imprudents que nous sommes! l'hiver, là-haut, ses plaisirs, le bal, les longues veilles, toutes les agitations tumultueuses des nuits de fête, le rouge, un peu l'amour, et aussi le rhume et les fluxions de poitrine, dépêchent terriblement les beautés plus fragiles et plus précieuses du salon et du théâtre! Il n'y a pas

de soleil ardent qui flétrisse les roses comme le lustre le teint, les yeux et les lèvres; et pour peu que nous attendions quelques jours, c'est-à-dire quelques nuits, nous ne trouverons à placer aucune des charmantes épithètes qui sont l'arsenal obligé de notre critique. Hâtons-nous, et d'abord courons au théâtre! c'est le plus pressé. Il y a sept ou huit belles actrices, et la moitié, d'une beauté singulièrement chanceuse, sur l'extrême frontière, que la moindre chose peut lui faire franchir.

On ne s'occupe guère dans les feuilletons que du talent et du jeu des actrices; on n'analyse pas leur beauté, et on ne les envisage jamais sous le côté purement plastique. Quelquefois seulement on parle de leur grâce, de leur gentillesse, et c'est tout.

Cependant une actrice est une statue ou un tableau qui vient poser devant vous, et l'on peut la critiquer en toute sûreté de conscience, lui reprocher sa laideur comme on reprocherait à un peintre une faute de dessin, et la louer pour ses charmes avec le même sang-froid qu'un sculpteur qui, placé devant un marbre, dit : Voici une belle épaule, un bras bien tourné.

Aucun feuilletoniste n'insiste sur ce côté important; en sorte que les renommées de jolies actrices se font au hasard et sont, la plupart du temps, fort loin d'être méritées. D'ailleurs beaucoup de ces réputations de beauté durent depuis tantôt un demi-siècle. C'est trop en vérité.

Une multitude d'héroïques généraux, de délicieux fonctionnaires de l'Empire et de non moins délicieux provinciaux, voire même de Parisiens de race, en sont encore à admirer la fraîcheur traditionnelle, mythologique et remontant aux âges fabuleux de M[lle] Mars, l'inimitable Célimène.

En général, les belles actrices sont assez laides, c'est une justice à leur rendre; et, si elles n'avaient pas le théâtre pour piédestal, personne n'y ferait attention; elles rentreraient dans la classe des femmes ordinaires ou des femmes honnêtes, qui elles-mêmes n'ont d'autre mérite que de n'être pas des hommes, comme on peut s'en convaincre lorsqu'elles quittent les habits de leur sexe pour prendre les nôtres.

. . .

Mlle Fanny Elssler.

. . . . .

Céci ne regarde pas Mlle Fanny Elssler, qui est dans toute la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, et a l'avantage de ne pas avoir été admirée par nos grands-pères.

Mlle Fanny Elssler est grande, souple et bien découplée; elle a les poignets minces et les chevilles fines; ses jambes, d'un tour élégant et pur, rappellent la sveltesse vigoureuse des jambes de Diane, la chasseresse virginale; les rotules sont nettes, bien détachées, et tout le genou est irréprochable; ses jambes diffèrent beaucoup des jambes habituelles des danseuses, dont tout le corps semble avoir coulé dans les bas et s'y être tassé; ce ne sont pas ces mollets de suisse de paroisse ou de valet de trèfle qui excitent l'enthousiasme des vieillards anacréontiques de l'orchestre et leur font récurer activement les verres de leur télescope, mais bien deux belles jambes de statue antique dignes d'être moulées et amoureusement étudiées.

On nous pardonnera, je l'espère, d'insister si

longtemps sur les jambes ; mais nous parlons d'une danseuse.

Autre sujet d'éloge : Mlle Elssler a des bras ronds bien tournés, ne laissant pas percer les os du coude, et n'ayant rien de la misère de formes des bras de ses compagnes, que leur affreuse maigreur fait ressembler à des pinces de homard passées au blanc d'Espagne. Sa poitrine même est assez remplie, chose rare dans le pays des entrechats, où *la double colline* et *les monts de neige* tant célébrés par les lycéens et les membres du Caveau paraissent totalement inconnus. L'on ne voit pas non plus s'agiter sur son dos ces deux équerres osseuses qui ont l'air des racines d'une aile arrachée.

Quant au caractère de sa tête, nous avouons qu'il ne nous paraît pas aussi gracieux qu'on le dit. Mlle Elssler possède de superbes cheveux qui s'abattent de chaque côté de ses tempes, lustrés et vernissés comme deux ailes d'oiseau : la teinte foncée de cette chevelure tranche un peu trop méridionalement sur le germanisme bien caractérisé de sa physionomie; ce ne sont pas les cheveux de cette tête et de ce corps. Cette bizarrerie inquiète l'œil

et trouble l'harmonie de l'ensemble ; ses yeux, très-noirs, dont les prunelles ont l'air de deux petites étoiles de jais sur un ciel de cristal, contrarient le nez, qui est tout allemand, ainsi que le front.

On a appelé Mlle Elssler une *Espagnole du Nord*, et en cela l'on a prétendu lui faire un compliment : c'est son défaut. Elle est allemande par le sourire, par la blancheur de la peau, la coupe de la figure, la placidité du front ; espagnole par sa chevelure, par ses petits pieds, ses mains fluettes et mignonnes, la cambrure un peu hardie de ses reins. Deux natures et deux tempéraments se combattent en elle : sa beauté gagnerait à se décider pour l'un de ces deux types. Elle est jolie, mais elle manque de race ; elle hésite entre l'Espagne et l'Allemagne. Et cette même indécision se remarque dans le caractère du sexe : ses hanches sont peu développées, sa poitrine ne va pas au-delà des rondeurs de l'hermaphrodite antique ; comme elle est une très-charmante femme, elle serait le plus charmant garçon du monde.

Nous terminerons ce portrait par quelques avis. Le sourire de Mlle Elssler ne s'épanouit pas assez



Imp. lith. de Lemercier, Benard et C.

JULIE GRISI.

Les belles femmes de Paris.

JULIE GRISI.

souvent : il est quelquefois bridé et contraint ; il laisse trop voir les gencives. Dans certaines attitudes penchées les lignes de la figure se présentent mal, les sourcils s'effilent, les coins de la bouche remontent, le nez fait pointe; ce qui donne à la face une expression de malice sournoise peu agréable. M[lle] Elssler devrait aussi se coiffer avec plus de fond de tête : ses cheveux, placés plus bas, rompraient la ligne trop droite des épaules et de la nuque. Nous lui recommandons aussi de teindre d'un rose moins vif le bout de ses jolis doigts effilés : c'est un agrément inutile.

M[lle] Grisi.

Les Italiens donnaient *Mosè*. Tamburini,
Le basso cantante, le ténor Rubini
Devaient jouer tous deux dans la pièce, et la salle,
Quand on l'eût élargie et faite colossale,
Grande comme Saint-Charle ou comme La Scala,
N'aurait pu contenir son public ce soir-là.
Moi, plus heureux que tous, j'avais tout à connaître,
Et la voix des chanteurs et l'ouvrage du maître.
Aimant peu l'Opéra, c'est hasard si j'y vais,
Et je n'avais pas vu le *Moïse* français;
Car notre idiome à nous, rauque et sans prosodie,

Fausse toute musique, et la note hardie,
Contre quelque mot dur se heurtant dans son vol,
Brise ses ailes d'or et tombe sur le sol.
J'étais là, les deux bras en croix sur la poitrine
Pour contenir mon cœur plein d'extase divine,
Mes artères chantant avec un sourd frisson,
Mon oreille tendue et buvant chaque son,
Attentif; comme au bruit de la grêle fanfare
Un cheval ombrageux qui palpite et s'effare,
Toutes les voix criaient, toutes les mains frappaient,
A force d'applaudir les gants blancs se rompaient;
Et la toile tomba. C'était le premier acte.
Alors je regardai : plus nette et plus exacte,
A travers le lorgnon dans mes yeux moins distraits
Chaque tête à son tour passait avec ses traits.
Certes, sous l'éventail et la grille dorée,
Roulant dans leurs doigts blancs la cassolette ambrée,
Au reflet des joyaux, au feu des diamants,
Avec leurs colliers d'or et tous leurs ornements,
J'en vis plus d'une belle et méritant éloge.
Du moins je le croyais, quand au fond d'une loge
J'aperçus une femme. Il me sembla d'abord,
La loge lui formant un cadre de son bord,
Que c'était un tableau de Titien ou Giorgione,
Moins la fumée antique et moins le vernis jaune;
Car elle se tenait dans l'immobilité,
Regardant devant elle avec simplicité,
La bouche épanouie en un demi-sourire,
Et comme un livre ouvert son front se laissant lire.
Sa coiffure était basse, et ses cheveux moirés

Descendaient vers la tempe en deux flots séparés.
Ni plumes, ni rubans, ni gaze, ni dentelle;
Pour parure et bijoux sa grâce naturelle;
Pas d'œillade hautaine ou de grand air vainqueur,
Rien que le repos d'âme et la bonté de cœur.
Au bout de quelque temps la belle créature,
Se lassant d'être ainsi, prit une autre posture,
Le col un peu penché, le menton sur la main,
De façon à montrer son beau profil romain,
Son épaule et son dos aux tons chauds et vivaces,
Où l'ombre avec le clair flottaient par larges masses.
Tout perdait son éclat, tout tombait à côté
De cette virginale et sereine beauté.
Mon âme tout entière, à cet aspect magique,
Ne se souvenait plus d'écouter la musique,
Tant cette morbidezze et ce laisser-aller
Étaient chose charmante et douce à contempler,
Tant l'œil se reposait avec mélancolie
Sur ce pâle jasmin transplanté d'Italie.
Moins épris des beaux sons qu'épris des beaux contours,
Même au *parlar spingar* je regardai toujours.
J'admirais à part moi la gracieuse ligne
Du col se repliant comme le col d'un cygne,
L'ovale de la tête et la forme du front,
La main pure et correcte, avec le beau bras rond;
Et je compris pourquoi, s'exilant de la France,
Ingres fit si longtemps ses amours de Florence.
Jusqu'à ce jour j'avais en vain cherché le beau:
Ces formes sans puissance, et cette fade peau
Sous laquelle le sang ne court que par la fièvre

Et que jamais soleil ne mordit de sa lèvre,
Ce dessin lâche et mou, ce coloris blafard
M'avaient fait blasphémer la sainteté de l'art.
Jetant là mes pinceaux, j'avais dit : La peinture
N'est qu'une jonglerie et farde la nature;
Ces tons harmonieux, ces beaux linéaments
N'ont jamais existé qu'aux cerveaux des amants.
J'avais dit, n'ayant vu que la beauté française :
Raphaël a menti comme Paul Véronèse.

Mlle Juliette.

La disette de beautés est si grande parmi les femmes de théâtre, qui devraient être un choix entre les plus charmantes, que nous sommes obligés d'aller chercher loin de la scène, dans le demi-jour de la vie privée, une blanche et svelte figure dont les rares apparitions ont laissé un vif souvenir à tous les gens qui s'inquiètent encore en ce siècle de la grâce, de la finesse et de l'élégance, et qui lisent de ravissants et d'harmonieux poëmes dans une inflexion de ligne, dans un geste, dans une œillade, dans une certaine manière de retirer ou d'avancer le pied; choses, après tout, bien plus sérieuses et

plus importantes que les niaiseries prétentieuses dont s'occupent les hommes graves.

C'est dans le petit rôle de la princesse Negroni de *Lucrèce Borgia* que Mlle Juliette a jeté le plus vif rayonnement. Elle avait deux mots à dire et ne faisait en quelque sorte que traverser la scène : avec si peu de temps et si peu de paroles elle a trouvé le moyen de créer une ravissante figure, une vraie princesse italienne au sourire gracieux et mortel, aux yeux pleins d'enivrements perfides; visage rose et frais qui vient de déposer tout à l'heure le masque de verre de l'empoisonneuse, si charmante d'ailleurs qu'on oublie de plaindre les infortunés convives, et qu'on les trouve heureux de mourir après lui avoir baisé la main. . . . .

Son costume était d'un caractère et d'un goût ravissants : une robe de damas rose à ramages d'argent, des plumes et des perles dans les cheveux; tout cela d'un tour capricieux et romanesque comme un dessin de Tempeste ou de della Bella. On aurait dit une couleuvre debout sur sa queue, tant elle avait une démarche onduleuse, souple et serpentine. A travers toutes ses grâces comme elle savait jeter

quelque chose de venimeux! avec quelle prestesse inquiétante et railleuse elle se dérobait aux adorations prosternées des beaux seigneurs vénitiens!

Nous avons rarement vu un type dessiné d'une manière si nette et si franche; et, quoique Mlle Juliette ait une plus grande réputation comme jolie femme que comme actrice, nous ne savons pas trop quelle comédienne aurait découpé aussi rapidement une silhouette étincelante sur le fond sombre de l'action.

La tête de Mlle Juliette est d'une beauté régulière et délicate qui la rend plus propre au sourire de la comédie qu'aux convulsions du drame; le nez est pur, d'une coupe nette et bien profilée; les yeux sont diamantés et limpides, peut-être un peu trop rapprochés, défaut qui vient de la trop grande finesse des attaches du nez; la bouche, d'un incarnat humide et vivace, reste fort petite même dans les éclats de la plus folle gaieté. Tous ces traits, charmants en eux-mêmes, sont entourés par un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux; un front clair et serein comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec couronne lumineusement

cette délicieuse figure; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement, par la vigueur du contraste, l'éclat diaphane et lustré. . . . .

Le col, les épaules, les bras sont d'une perfection tout antique chez Mlle Juliette; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs, et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa Vénus.

Mlle Georges.

Il y a bien longtemps que Mlle Georges est belle, et l'on pourrait dire d'elle ce que le paysan disait d'Aristide : « Je te bannis parce que cela m'ennuie de t'entendre appeler juste. »

Nous ne ferons pas comme ce brave manant grec, quoiqu'il soit évidemment plus difficile d'être toujours beau que d'être toujours juste. Cependant Mlle Georges semble avoir résolu cet important problème : les années glissent sur sa face de marbre sans altérer en rien la pureté de son profil de Melpomène grecque.

Sa conservation est bien autrement miraculeuse que celle de Mlle Mars, qui n'est, du reste, aucunement conservée, et ne peut plus faire illusion dans les rôles de jeune première qu'à des fournisseurs de la République et à des généraux de l'Empire.

Malgré le nombre exagéré de lustres qu'elle compte, Mlle Georges est réellement belle et très-belle.

Elle ressemble à s'y méprendre à une médaille de Syracuse ou à une Isis des bas-reliefs éginétiques.

L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, s'étend sur deux yeux noirs pleins de flammes et d'éclairs tragiques; le nez, mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément dilatée, s'unit avec son front par une ligne d'une simplicité magnifique; la bouche est puissante, arquée à ses coins, superbement dédaigneuse, comme celle de la Némésis vengeresse qui attend l'heure de démuseler son lion aux ongles d'airain. Cette bouche a pourtant de charmants sourires épanouis avec une grâce tout impériale, et l'on ne dirait pas, quand elle veut exprimer les passions

tendres, qu'elle vient de lancer l'imprécation antique ou l'anathème moderne.

Le menton, plein de force et de résolution, se relève fermement, et termine par un contour majestueux ce profil, qui est plutôt d'une déesse que d'une femme.

Comme toutes les belles femmes du cycle païen, Mlle Georges a le front plein, large, renflé aux tempes, mais peu élevé, assez semblable à celui de la Vénus de Milo, un front volontaire, voluptueux et puissant, qui convient également à la Clytemnestre et à la Messaline.

Une singularité remarquable du col de Mlle Georges, c'est qu'au lieu de s'arrondir intérieurement du côté de la nuque, il forme un contour renflé et soutenu qui lie les épaules au fond de la tête sans aucune sinuosité, diagnostic de tempérament athlétique, développé au plus haut point chez l'Hercule-Farnèse.

L'attache des bras a quelque chose de formidable pour la vigueur des muscles et la violence du contour. — Un de leurs bracelets ferait une ceinture pour une femme de taille moyenne. — Mais ils sont

très-blancs, très-purs, terminés par un poignet d'une délicatesse enfantine et des mains mignonnes frappées de fossettes, de vraies mains royales, faites pour porter le sceptre et pétrir le manche du poignard d'Eschyle et d'Euripide.

Mlle Georges semble appartenir à une race prodigieuse et disparue; elle vous étonne autant qu'elle vous charme. L'on dirait une femme de Titan, une Cybèle mère des dieux et des hommes, avec sa couronne de tours crénelées; sa construction a quelque chose de cyclopéen et de pélasgique. On sent en la voyant qu'elle reste debout, comme une colonne de granit, pour servir de témoin à une génération anéantie, et qu'elle est le dernier représentant du type épique et surhumain.

C'est une admirable statue à poser sur le tombeau de la tragédie, ensevelie à tout jamais.

Mme J. Colon-Leplus.

Jusqu'à présent les belles actrices de notre galerie sont des types de beautés brunes : Mlle Grisi ressemble à une madone romaine; Mlle Elssler rappelle les belles

danseuses ioniennes qui voltigent si légèrement sur le fond noir des vases étrusques et des fresques d'Herculanum; Mlle Georges est une Melpomène antique, œil noir faisant tache sur une face de marbre; Mlle Juliette réalise les nymphes élégantes et sveltes des bas-reliefs de la Renaissance, jolie comme une Parisienne de nos jours, belle comme une Grecque du temps de Périclès. Ce sont plutôt des modèles pour le sculpteur que pour le peintre; leur beauté tient plutôt à la finesse ou à la sévérité des lignes qu'à l'agrément de la physionomie ou à la richesse de la couleur.

Consignons ici une remarque que l'on n'a pas encore faite : c'est à savoir que le type blond tend à disparaître complétement, et qu'il se fait dans les races un mouvement contraire à celui que l'on avait constaté : le Nord recule devant le Midi; les femmes qui sont aujourd'hui proclamées reines de beauté appartiennent presque toutes au caractère méridional.

Il y a quelque temps, un peu ennuyés des cheveux d'ébène, des teints de bistre, des prunelles couleur de jais et des épaules peau d'orange, nous

avions résolu de faire, contrairement à la tendance espagnole de l'époque, un roman *blond*, et même, s'il nous était possible, un roman *roux*.

Comme nous sommes les plus consciencieux romanciers du monde, nous nous décidâmes, après de vaines perquisitions dans Paris pour trouver un modèle de la nuance désirée, à nous mettre à la recherche, au *pourchas* du *blond*, comme diraient les anciens romans de chevalerie.

La patrie de Rubens et de Jordaëns nous semblait naturellement devoir fournir le type que nous cherchions; mais, après avoir traversé les Flandres dans tous les sens, après avoir hanté les kermesses, les bals, les églises, les promenades et les comédies, nous demeurâmes convaincus qu'il n'y avait dans les Flandres et la Hollande que des négresses, des albinos, et des Andalouses *au sein bruni*, plus brûlées que les *marquises* d'aucune romance.

Le type que nous cherchions si loin existait, à l'Opéra-Comique, en la personne de Mme Colon-Leplus.

Mme Leplus, qui au premier coup d'œil rappelle les figures de nymphes allégoriques de la vie de

Catherine de Médicis, a cependant quelque chose de plus choisi et de plus élégant que le type ordinaire de la beauté flamande, rêvé plutôt que copié par Rubens. Elle est forte et grasse, mais il y a loin de son embonpoint potelé et soutenu aux avalanches de chair humaine du peintre d'Anvers; son teint, blanc, délicat, avec quelque chose de soyeux et de pulpeux comme une feuille de camélia ou de papier de riz, n'est pas traversé par des réseaux bleuâtres et martelé de plaques rouges, ainsi que celui des robustes divinités de l'artiste néerlandais. Elle se rapproche plus du type vénitien, *biondo* et *grassotto*, célébré par Gozzi. Certaines Madeleines de Paul Véronèse, quelques portraits de Giorgione, la *Judith* d'Allori rentrent tout à fait dans son caractère de beauté.

Le front, large, plein, bombé, beaucoup plus développé qu'il ne l'est habituellement chez les femmes, attire et retient bien la lumière, qui s'y joue en luisants satinés; le nez, fin et mince, d'un contour assez aquilin et presque royal, tempère heureusement la gaîté un peu folle du reste de la figure. Singularité charmante, une prunelle brune scintille

sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur. Quant à la bouche, elle est pure, bien coupée, aisément souriante, avec une certaine inflexion moqueuse à la lèvre inférieure qui lui ajoute un grand charme. L'ovale de ses joues se distingue par la gracieuse plénitude du contour et l'absence de saillie des pommettes; le menton est frappé, au milieu, d'une petite fossette, excellent nid pour les amours, comme aurait dit un poëte du temps de Louis XV.

Les cheveux sont drus et plantureux, d'un blond positif; ils n'ont pas cette couleur poussiéreuse et cendrée des chevelures anglaises : ils sont *flaves*, rutilants, avec des reflets fauves comme les teintes du soleil couchant, comme le nimbe lumineux de quelques têtes de Rembrandt; détachés de la masse, ils scintillent et se contournent au faux jour en manière de filigranes d'or bruni.

La transition de cette belle teinte chaude aux nuances mates et blanches de la nuque et du col se fait très-harmonieusement au moyen de petits cheveux follets d'un tour capricieux, où s'accroche toujours quelque paillette de lumière.

Ce col est du reste admirablement attaché, et con-

duit par une ligne onduleuse et riche aux magnificences des épaules, qui sont les plus belles et les plus blanches du monde. La poitrine n'a pas l'exubérance de contour de la beauté flamande; mais elle est ronde et pleine, d'une saillie modérée mais cependant complétement féminine; car un des agréments de Mme Leplus, c'est qu'elle est femme dans toute l'acception du mot, par ses cheveux blonds, par sa taille fine et ses hanches puissamment développées, par le timbre argentin de sa voix, par la molle rondeur de ses bras; au lieu que les beautés brunes offrent beaucoup moins de dissemblances avec les hommes. Un très-joli et très-jeune garçon, habillé en femme, passera aisément pour une belle brune, mais jamais pour une belle blonde. Nous avons fait, à propos de Mlle Elssler, cette remarque qu'elle pourrait être un beau garçon aussi bien qu'elle est une jolie femme: en effet, les brunes sont presque des hommes, et le caractère de leurs formes a plus de rapport avec celles de l'hermaphrodite qu'avec celles de l'Ève biblique; les épaules, les reins, les bras, les genoux diffèrent peu. Souvent même, chez les brunes tout à fait caractérisées,

la ressemblance va jusqu'au duvet aux commissures de la bouche.

Les grandes robes de lampas ou de brocatelle aux plis soutenus et puissants, les hautes fraises goudronnées et frappées à l'emporte-pièce, comme on en voit dans les dessins de Romain de Hooge; les manches à crevés et à sabots de dentelles, dont la main sort comme le pistil du calice d'une fleur; les feutres à ganse de perles, à plumes crespelées; les chaînes et les rivières de diamants, écaillant d'étincelles papillotantes la blancheur mate de la poitrine; les corsets pointus à échelles de rubans s'élançant, minces et frêles, de l'ampleur étoffée des jupes; toute la toilette abondante et fantasque du 16e siècle s'adapte merveilleusement à la physionomie de Mme Leplus, que l'on prendrait, dans un de ces costumes capricieux, pour une de ces belles dames des gravures d'Abraham Boss qui marchent gravement, une tulipe à la main, suivies du petit page nègre qui porte leur queue, leur chien et leur manchon, dans les allées bordées de buis d'un parterre du temps de Louis XIII.



Imp. de Lemercier Benard et C.ie

Mlle CORNÉLIE FALCON

élève



Imp. de Lemercier, Benard et C.

MLLE CORNÉLIE FALCON

elève

conseillons de confier cette tâche à Leehmann; c'est un peintre fait tout exprès pour le modèle.

A défaut de Leehmann, nous tâcherons d'esquisser au trait le beau masque de Mlle Falcon. La coupe en est éminemment tragique et merveilleusement disposée pour rendre les grands mouvements de passion; les yeux surtout sont parfaitement beaux; des sourcils d'un noir velouté, d'une courbure orientale, se joignent presque à la racine d'un nez mince et un peu trop aquilin peut-être; ces sourcils, dessinés fermement, contribuent beaucoup par leur contractilité à donner à la face une expression de passion jalouse et d'emportement tragique très-bien appropriée aux rôles que joue habituellement Mlle Falcon. Le front est noble, intelligent, lustré par des frissons de lumière sur les portions saillantes, et baigné de tons fauves aux endroits ombrés par les cheveux. Le défaut de cette figure si noble et si régulière consiste dans le peu de développement du menton : la distance, à partir du nez jusqu'à l'extrême bord de l'ovale, nous paraît légèrement courte; plus d'ampleur dans ce contour achèverait mieux la figure et lui donnerait plus d'harmonie.

Le rôle où la beauté de Mlle Falcon ressort le plus avantageusement, et semble pour ainsi dire dans son milieu naturel, c'est le rôle de *la Juive* : le turban hébraïque, avec la blanche bandelette qui fait mentonnière et encadre austèrement l'ovale de la tête, lui sied admirablement ; nulle coiffure ne va mieux à sa physionomie ; ni le diadème d'or, ni les fleurs épanouies, ni les perles laiteuses au blond reflet ne s'accommodent aussi bien à sa figure ; elle ressemble tout à fait à une des compagnes de la fille de Jephté, si ce n'est à la fille de Jephté elle-même ; et c'est ce qui nous a fait revenir en mémoire le nom et le tableau de Leehmann au commencement de cet article.

Malheureusement le public de l'Opéra, où les jolies femmes sont si rares malgré la spécialité de beauté de l'endroit, ne verra pas Mlle Falcon de longtemps : Mlle Falcon, ce charmant rossignol, a perdu la voix ; et l'air balsamique et velouté de l'Italie n'a pu lui rendre ses notes envolées.

Mme Damoreau.

Mme Damoreau est maintenant dans tout l'éclat de sa seconde beauté. L'automne quelquefois n'est pas moins favorable aux jolies femmes que le printemps.

Le printemps, célébré avec tant d'acharnement par les poëtes descriptifs et les faiseurs d'idylles, nous semble une des plus odieuses saisons de l'année : un vert épinard s'étend sur toute la nature; il n'y a encore ni cerises, ni raisins, ni pêches, ni poires, ni aucun de ces beaux fruits blonds et vermeils que l'automne laisse tomber nonchalamment de sa corbeille d'or. C'est une stérile, froide et ennuyeuse saison qui n'a de poétique que l'espérance.

Sans aller aussi loin que M. de Balzac, nous trouvons chez certaines femmes des août et des septembre de beauté qui valent tous les mois d'avril et tous les mois de mai du monde; quelques *regains* ne le cèdent en rien aux premières moissons.

Pour les femmes brunes comme Mme Damoreau

cet âge tant redouté de *trente ans* (ce chiffre est ici une pure politesse de notre part) apporte de sensibles améliorations : les teintes fauves de la nuque s'éclaircissent, les bras prennent de la rondeur, la peau, mieux tendue par un embonpoint naissant, devient d'un grain plus fin, se lustre et se satine; les contours acquièrent de la plénitude; les signes, plus soutenus, sont d'un galbe plus gras et plus ondoyant; toute la physionomie se tasse en quelque sorte et prend du caractère.

A la seconde beauté appartiennent exclusivement les mains et les épaules.

Il faut bien se l'avouer, aucune femme n'a de mains et d'épaules avant trente ans; et beaucoup de femmes, charmantes d'ailleurs, désirent presque d'avoir vingt-neuf ans pour jouir de ce précieux privilége.

Nous n'appellerons pas du nom de *mains* ces morceaux de chair rouge, violacée, grivelée de taches bleues, que les jeunes filles ont au bout de leurs manches, et qu'elles cachent plus ou moins élégamment avec des mitaines de filet ou des gants de Suède. Les deux ossements en équerre qui font

saillie sur leur dos, et que les guimpes et les pèlerines dissimulent souvent assez mal, ne ressemblent que de fort loin à des épaules.

La véritable main, la main blanche comme une hostie, la main royale frappée de fossettes, aux ongles longs et nacrés, à la peau fine et pulpeuse traversée de filets d'azur, moite et douce au toucher comme une feuille de camélia, n'est pas une beauté de jeune fille.

Les épaules fermes, rebondies, mates et blanches comme le marbre dépoli des statues antiques, ne se dessinent qu'assez tard; c'est un fruit d'automne, juste compensation de la perte de quelques fleurs de printemps.

Tout ceci est pour dire que Mme Damoreau a de jolies mains et de belles épaules.

Le caractère de tête de Mme Damoreau est pur, correct, d'une précision un peu dure, tempérée cependant par un charmant sourire; les tempes sont légèrement comprimées comme celles de Fanny Elssler; le front n'a pas une grande hauteur, la coupe en est tout à fait grecque et rappelle le front de la Vénus Victrix; la forme du haut de la tête est

une des plus gracieuses que nous connaissions : c'est une belle ligne ovale qui va s'élargissant et se lie à la nuque par des passages très-doux et très-fins; les cheveux n'ont guère de rivaux pour l'abondance et la noirceur. C'est ici que toutes les comparaisons noires sont d'une exactitude mathématique : les ailes vernissées du corbeau, le jais, l'ébène n'approchent pas de ce lustre miroitant.

. . . . On dirait, à la voir,
Une jeune guerrière avec son casque noir.

La lumière frissonne en reflets métalliques et bleuâtres sur ces bandeaux si bien séparés, dont pas un seul cheveu ne déborde; d'étroites raies de chair blanche se dessinent vivement dans ce parterre d'ébène, sentiers charmants où se promènent les désirs aux pieds furtifs; l'oreille, remarquablement petite, s'enroule comme un coquillage de nacre et se détache très-purement sur le fond sombre de la chevelure.

Quant à la nuque, elle est hardie, provoquante et superbe, d'une violence de tempérament incroyable;

une pénombre fauve sert de transition entre sa blancheur et le noir des cheveux. Elle nous a fait penser à un passage de la confession d'un enfant du siècle où Octave, éperdu de douleur de la trahison de sa maîtresse, va chez elle et la trouve à sa toilette : les cheveux de sa maîtresse sont relevés par derrière avec de petits peignes, et quelques boucles rebelles se tordent fortement à la naissance du col ; cette nuque aux tons chauds et vivaces, ces cheveux d'un noir d'enfer, toute cette insolence et ce luxe de santé contrastant si fort avec son désespoir lui inspirent une rage tellement effrénée qu'il frappe sa perfide d'un grand revers de main qui lui fait ployer la tête jusque sur le rebord de la toilette.

Les nuques ainsi faites sont un signe de finesse et de pureté de race. — Nous avons beaucoup insisté sur ces cheveux et cette nuque parce qu'ils sont les traits les plus caractéristiques de Mme Damoreau, si régulière et si classique à tant d'égards. Nous terminerons en disant qu'elle a un vrai pied d'Andalouse et de comtesse. Le domino de satin noir, le costume aragonais et le voile d'abbesse lui vont également bien et lui font trois

Les belles femmes de Paris



Mlle. IDA FERRIER

beau[illegible] différer[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] solides que celle d[illegible] [illegible]ce de Massa[illegible].

[illegible]

[illegible] peut-être [illegible] jusqu'ici que les lys [illegible] blancs, que la [illegible] bat[illegible] [illegible] dans le monde qu[illegible]

Si nous commençons par l[illegible] pas qu[illegible] M[illegible] [illegible] une figure [illegible] et [illegible] [illegible] c'est que l[illegible] le signe aris[illegible]tique et, pour ainsi dire, le vrai blason de [illegible].

Les belles mains sont, à la vérité, [illegible] [illegible] à la [illegible] [illegible] c'est dans ceux qui [illegible] [illegible] de connaisseur. [illegible] [illegible] adre[illegible] [illegible]



Mlle. IDA FERRIER

·autés différentes. Elle est surtout charmante en ·ino : c'est une vraie grande dame espagnole à ·ourner des têtes plus solides que celle d'Ho- Massarena.

Mlle Ida Ferrier.

· peut-être cru jusqu'ici que les lys etaient blancs, que la neige était blanche, que l'albâtre était blanc : je vous plains. Il n'y a de blanc dans le monde que les mains de Mlle Ida.

Si nous commençons par la main, ce n'est pas que Mlle Ida n'ait une figure très-charmante et tout à fait à l'avenant du reste; mais c'est que la main est le signe aristocratique et, pour ainsi dire, le vrai blason de beauté.

Les belles mains sont, à la vérité, peu remarquées de la foule : les regards d'une salle vont tout de suite à la figure et à la taille d'une actrice; mais c'est dans ceux qui les recherchent un goût pur et raffiné de connaisseur. De même que les botanistes ne s'adressent pas toujours aux fleurs les plus apparentes, il y a toujours dans une grande foule

quelques artistes qui sous des touffes de rubans ou de dentelles vont chercher les mains, comme les fleurs les plus rares et les plus choisies du jardin d'amour.

La blancheur éblouissante des mains de Mlle Ida est tempérée par une molle transparence de veines bleues; les attaches du poignet ont une souplesse et une fermeté telles que nous ne saurions les comparer qu'aux anneaux d'une couleuvre; le dos de là main est lisse, ciselé comme un camée grec, et fouillé de belles fossettes pleines d'ombres; l'intérieur, relevé de petits monticules (terme de chiromancie) et traversé de lignes calmes, est une charmante carte de géographie au monde de beauté; les doigts, aisément pénétrés de lumière, blondissent au soleil comme des perles; ils pourraient, au reste, se passer de bague, car ils ont tous un ongle fait de la plus belle nacre, un vrai bijou, pour lequel je donnerais le diamant de Cléopâtre si je l'avais.

Les autres femmes mettent des gants pour se parer : Mlle Ida ne s'en sert, je crois bien, que pour préserver ses mains du grand air et des regards profanes. Elle a reçu de la nature une paire de gants

très-belle, très-habillée et de la plus blanche peau, que nous l'engageons à ne montrer que les jours de toilette.

Les mains de Mlle Ida vont merveilleusement aux rôles qu'elle joue : mains de reine comme celles de Catherine Howard, mains d'ange comme celles de la blonde Angèle.

Nous avons dit que tout était chez Mlle Ida à l'avenant des mains : la tête nous semble en effet la plus belle qu'on puisse rêver avec celle de Mlle Georges; seulement, ici c'est Mlle Georges blonde. Ce que nous avons avancé de la blancheur des mains, nous pouvons le redire avec la même vérité de la couleur des cheveux : il n'y a pas d'épi, il n'y a pas d'or, il n'y a pas de pistils de fleurs qui soient d'un blond comparable. Le front est calme, poli et court comme les fronts antiques; les yeux, encadrés de sourcils tranchants, arqués et nets, jettent un rayonnement doux et suave qui rendrait meilleur à les regarder. L'un des sourcils de Mlle Ida est véritablement l'arc du petit dieu Éros.

Cette partie supérieure de la tête commande merveilleusement au bas. Le nez est d'une ligne do-

cile et fine, avec des narines mobiles qui rendent bien la passion; la bouche a grâce, tant elle est fraîche et bien formée, à dire les choses du cœur; le tour de la figure, d'un ovale plein et oriental, se rehausse encore par un éclat unique; le teint de Mlle Ida est, avec ses cheveux, ce que nous connaissons au monde qui ressemble le mieux au printemps.

Je ne dirai rien des épaules, des bras et de la gorge : la main de l'écrivain le plus froid ne pourrait guère les décrire sans trembler sur toutes ces choses comme celle du peintre Van Dick sur le sein de la princesse Brignolle.

Ici j'éprouve, je l'avoue, un embarras, celui de trouver matière à critique dans une personne si accomplie; et, si je ne trouve ou n'invente même quelque défaut, vous ne croirez pas mon portrait sincère, ô lecteur! Essayons : que dire des cheveux? Ils sont les plus fins et les plus abondants du monde! Des mains? Adorables! Des pieds? Minces et délicats! De la figure? Ravissante! Du cou? Blanc et renflé comme celui d'un cygne! Des épaules? Divines! De la taille? Enfin nous y voilà! Mlle Ida a en luxe et en excès ce que la moitié des femmes

de Paris n'a pas du tout; aussi les maigres de la trouver trop grasse, trop puissante, et de dire que Mlle Ida n'a que la tête. C'est déjà quelque chose. Nous avouons, du reste, au risque de passer pour Turcs, que la santé et l'abondance sont pour nous chez la femme de charmants défauts. Toute femme, dit quelque part M. Victor Hugo, contient un squelette : nous aimons que ce squelette soit enveloppé et dissimulé du mieux possible.

Mlle Ida n'a d'ailleurs pas été toujours ainsi, et nous nous souvenons tous de l'avoir vue, dans *la Chambre ardente,* svelte et presque mince.

La nature de ses moyens l'appelle maintenant à jouer des rôles de reine ou de femme du monde, sans mouvements exagérés, sans poses violentes, sans situations tourmentées et bruyantes : Mlle Ida représente le calme. Elle a, au reste, si peu à faire pour émouvoir une salle! il lui suffit presque de la regarder; sa beauté est le plus grand moyen d'action à la scène comme à la ville.

Mais, après tout, il faut contempler Mlle Ida assise dans son salon avec un sourire sur les lèvres! Ne croyez pas un mot du portrait que je viens de vous

faire : il est impossible de rendre avec de l'encre noir ce blond, cette fraîcheur, ce rose des lèvres et des joues. Nous espérons seulement la faire comprendre à ceux qui ont eu le bonheur de la voir.

Mme Anna Thillon.

La célébrité de Mme Anna Thillon comme actrice et comme jolie femme est encore toute neuve : elle date de l'ouverture du théâtre de la Renaissance.

La charmante cantatrice avait donné ses premières roses de jeunesse et de beauté à des publics de province. Notre ville, à force de faire la superbe et la dédaigneuse, finit, en repoussant les débuts et les commencements, par ne plus avoir la fleur de ses comédiennes. Il en est, au reste, de la beauté comme du talent, qui a toujours besoin d'un peu de hasard pour réussir et qui perd souvent ses prémices faute d'être connu.

Tout ceci ne veut pas dire que Mme Anna Thillon ne soit encore très-jeune et tout à fait dans son printemps, mais que Nantes l'a eue avant Paris. M. Anténor Joly, ayant entrepris l'année dernière un

Les belles femmes de Paris

[illegible] : il est impossible de [illegible] de [illegible] [illegible] des livres et des jours. Nous exprimons seulement la [illegible] à ceux qui ont eu le bonheur de la voir.

M[illegible] [illegible]

La célébrité de M[me] Anna Thillon comme actrice et comme jolie femme est encore toute neuve : elle date de [illegible] du théâtre de la Renaissance.

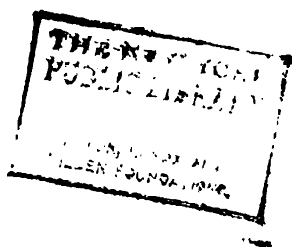
La charmante cantatrice avait donné ses premières [illegible] de jeunesse et de beauté à des publics [illegible]. Notre ville, à force de faire la superbe [illegible] en repoussant les [illegible] et les [illegible] ne plus avoir la fleur de [illegible] [illegible] st, au reste, de la beauté comme [illegible] toujours besoin d'un peu de hasard [illegible] retenir [illegible] [illegible].

Tout ce [illegible] Mme Anna Thillon [illegible] encore très-jeune [illegible] à fait dans son prin[illegible] [illegible] [illegible]



Imp. de Lemercier, Benard et Cie

Mlle ANNA THILLON.



voyage à la recherche des jolies actrices, la recueillit sur son chemin comme une perle enfouie et perdue qui appartenait de droit à la grande ville.

Mme Anna Thillon est anglaise ; on l'a depuis longtemps surnommée *la blonde Malibran*. C'est du Nord aujourd'hui que nous viennent les rossignols.

Sa voix est claire, agréable et roucoulante ; mais nous avouons entendre fort peu de chose à la musique. Ce qui chante le mieux pour nous dans Mme Thillon ce sont ses yeux, ses mains, sa taille, ses cheveux blonds ; nous voyons courir sur tout cela des notes ailées et frémissantes qui sont de la meilleure harmonie.

Le rôle où Mme Anna Thillon demande d'être vue est le rôle d'Argentine dans *l'Eau merveilleuse :* l'on dirait d'un sylphe et d'un lutin. Une toilette folle, soufflée, aérienne fait admirablement valoir cette gentillesse anglaise que la jeune cantatrice possède au plus haut degré ; ses cheveux fins, doux, crépelés pendent de chaque côté en grappes blondes et abondantes ; les yeux, le nez, la bouche sont d'une ligne nette et charmante ; le col est rond, blanc et bien dégagé ; les épaules, les seins, d'une protubérance

modérée, plaisent par la pureté du contour ; la taille s'amincit comme une vraie taille de guêpe ; il n'y a guère que le pied qui ne soit pas irréprochable. Encore ne faut-il pas être trop sévère pour les actrices à l'endroit du pied : une femme de salon qui passe toute la journée dans son fauteuil peut se chausser si juste et si étroit que son pied, en dépit de lui-même, semble mince ; mais une actrice qui marche, qui s'agite à la scène, a besoin d'être à l'aise dans sa chaussure et de poser fermement sur ses bases. Ses bras, quoique d'un contour encore peu dilaté, sont pleins, frais, et terminés par des mains de lady très-aristocratiques et très-charmantes, des mains douces, blondes, souples, onduleuses, avec des doigts en filière qui s'insinuent adroitement et comme furtivement dans les cœurs.

Disons-le pourtant, le théâtre de la Renaissance est un cadre trop grand pour la jolie Mme Anna Thillon ; le Gymnase ou l'Opéra-Comique lui iraient mieux : il faut dans les grandes salles des beautés vastes et théâtrales comme celle de Mlle Georges il y a dix ans.

Mme Anna Thillon est une fleur, une fantaisie, un rêve, quelque chose de charmant et de frêle que la

lumière irritante de la rampe et le gros souffle du public n'osent toucher de peur qu'elle ne se déflore ou ne s'évanouisse. Un brouillard de cheveux crépelés ajoute encore à l'ensemble vaporeux de cette actrice, qui, comme toutes les belles du Nord, est plutôt cendrée que blonde. Son regard a cette lumière passionnément douce que nous ne saurions définir autrement, sinon que c'est bien un regard d'Anglaise; l'œil fendu en long et aminci aux coins, avec des paupières plissées et des cils blonds qui tempèrent, sous le voile, le feu humide de la prunelle. La voix de Mme Anna Thillon a, comme sa figure, un léger accent anglais qui plairait fort dans un salon, mais qui, à la scène, manque de sévérité. Ceci concourt à justifier ce que nous avons à peine laissé entrevoir plus haut, que Mme Anna Thillon ferait encore plutôt par son bon ton, par la délicatesse de ses traits, par sa gentillesse, par son charme d'étrangère, une jolie femme du monde qu'une belle actrice.

Tous nos comptes ne sont pas réglés encore avec

les belles actrices. Par exemple, nous avons quelque chose à démêler avec les yeux de Mme Volnys; les yeux et les jambes de Mlle Nathalie du Gymnase nous tiennent au cœur; notre plume ne sera pas fâchée de s'arrêter un moment sur la bouche en cœur fraîchement épanouie de Mlle Plessy; nous verrons si en effet les lèvres de Mlle Alexandrine Noblet sont blanches, comme l'assurait dernièrement un feuilletonniste de *la Presse;* et nous tâcherons de prouver, tâche difficile, au public prévenu, que Mlle Rachel est belle femme autant que grande tragédienne.

Pour ce qui est des autres, nous dirons seulement que les jeunes premiers de la tragédie, de la comédie, du drame, du vaudeville et du mélodrame nous paraissent gens de fort mauvais goût de s'enamourer chaque soir violemment de semblables épouvantails, et à la fois singulièrement effrontés de parler sans cesse à la barbe du public, qui les voit trop bien encore en dépit du lustre, de la rampe, du coton, du blanc et du rouge, des charmes incomparables et merveilleux de leurs amantes.

Mais nous sommes obligés, pour quelques pages,

d'interrompre cette histoire de la beauté parisienne, entreprise, il faut l'avouer, non sans hasard et sans témérité, et que nous achèverons à force de constance et de courage s'il plaît à Dieu, aux maris et aux belles femmes.

Au premier abord la chose paraît simple, ordinaire et des plus faciles. Dire d'une femme qu'elle est belle et comment elle est belle, en effet, voilà toute l'affaire. On dit cela tous les jours, à haute voix, au premier venu, à tout le monde et au mari; on le dit à la belle femme, et on ne lui dit guère autre chose; on le dit aux femmes laides, qui le trouvent bon et ne s'en offensent pas. S'entendre parler de leur beauté réelle ou supposée caresse toujours agréablement les oreilles des femmes; elles se blasent difficilement là-dessus; elles sont d'ordinaire assez satisfaites d'apprendre qu'on en parle, et pour cette musique, je le crois bien, elles donneraient les plus mélodieuses roulades du ténor Rubini.

La figure d'une femme est d'ailleurs un thème ouvert à la discussion, comme la conversion des rentes, par exemple, ou la coalition; seulement, beaucoup moins sec, aride et ennuyeux. C'est, pour

la pensée comme pour la parole, plaisir, repos et bien-être charmants de se lentement promener le long des cheveux ondoyants, de s'arrêter avec le sourire jaloux sur les lèvres épanouies, de se nicher furtivement avec les amours dans les petites fossettes souriantes où ils se cachent à l'ombre traîtreusement, et d'où ils lancent aux cœurs mille traits acérés.

Personne, que nous sachions, jamais ne s'est avisé de trouver à cela du scandale et de l'immoralité; la figure d'une femme comme la figure d'un homme a toujours passé (entendons-nous bien : en ce qui est de la vue) pour une chose publique et dont l'appréciation est permise à tout le monde. Or nous ne faisons pas, nous ne voulons pas faire autrement. Nous disons, nous voulons dire des belles femmes de Paris qu'elles sont belles et comment elles sont belles : rien de plus innocent, rien de plus licite. La chose a lieu tous les jours depuis le commencement du monde sans exciter, bien au contraire, si ce n'est de la part des femmes laides, reproches ni réclamations. Comment la phrase qui est, parlée, toujours la bien venue, peut-elle devenir, écrite, chose horrible, épouvantable, monstrueuse et digne

de terribles châtiments? Voilà qui est certes incroyable, et pourtant rien de plus vrai. L'autre jour encore nous étions d'honnêtes écrivains, spirituels quand faire se pouvait. Par malheur, notre esprit s'est toujours montré d'un caractère tant soit peu vagabond et folâtre; il sort du logis sans rien dire et s'en va courir par monts et par vaux alors qu'on aurait le plus grand besoin de lui. Cette humeur fugitive et aventureuse nous avait bien, çà et là, occasionné quelques démêlés avec le public; nous n'avons pas toujours vécu, il faut l'avouer, le public et nous, en bonne intelligence. — Pauvre écrivain! disait-il; — et, disant cela, il bâillait d'une bouche épouvantable et démesurée. Et cependant cet horrible bâillement, qui était notre condamnation, ne laissait pas de nous causer un peu de joie et de nous consoler; car il nous vengeait assez bien de l'ennui et de la pitié de cet impitoyable public.

Mais aujourd'hui, par le ciel! il s'agit bien d'un bâillement! Les plus terribles anathèmes, les malédictions et les lettres anonymes pleuvent sur nous : les crimes les plus atroces nous les avons commis; notre tête est demandée, notre signalement est

donné déjà, et la police est sur nos traces. L'autre jour un honnête espion est parvenu à s'introduire chez un de nos collaborateurs sous le prétexte, infiniment habile et on ne peut plus ingénieux, de lui offrir dix mille francs. Notre collaborateur, homme d'esprit, et qui n'a jamais eu aucune raison pour refuser dix mille francs, a accepté l'offre de l'espion avec un empressement très-louable.

Tout cela parce que nous disons que les belles femmes de Paris sont belles; que M[me] la comtesse de Toreno, par exemple, est belle, ou que M[me] la duchesse de Plaisance est belle. C'est une infamie à coup sûr et une atrocité : nous portons, savez-vous? le déshonneur dans les familles. C'en est fait! les remparts de la vie privée sont abattus; si on nous laisse dire tranquillement la couleur des yeux de M[me] Schickler ou de M[me] la marquise de Gabriac, c'en est fait! il n'y a plus rien de sacré au monde; tous les crimes se trouvent par cela seul autorisés, et désormais il sera permis de couper la tête en plein midi aux personnes qui vous déplairont quelque peu! — M[me] Lehon a des cheveux blonds et des yeux bleus. — Qu'est-ce à dire? Nous allons dé-

poser contre vous une plainte au parquet du procureur du Roi !

Nous vivons dans ces transes depuis environ deux mois ; à chaque minute nous attendons d'être traduits en police correctionnelle, ou, qui sait ? en cour d'assises ; on ne peut pas faire moins que nous accuser de diffamation et d'insulte à la morale publique et religieuse. Depuis ce temps nous marchons la tête baissée et le front couvert de honte ; nous n'osons pas hasarder sur une femme le plus imperceptible regard ; la femme qui nous confierait son bras serait compromise à l'instant même et perdue infailliblement, et le plus immoral de nos amis, sans aucun doute, repousserait avec indignation la main que nous oserions lui tendre.

— Mme Lavalette a des cheveux d'un noir admirable et les plus beaux yeux bleus du monde, qui paraissent noirs vus d'une certaine distance. — Et nous sommes encore en vie ! Que font le procureur du Roi, les gendarmes, la police, la justice et le gouvernement ?

Mme Minns, soleil de beauté venu d'Amérique il y a quelques mois, a, dès son apparition, fait pâlir

l'éclat de presque tous les astres de nos salons. — Quelle horreur! l'histoire amoureuse des Gaules de Bussy de Rabutin n'est rien auprès de cela, et le livre du marquis de Sade n'en approche que de fort loin. Il faut les décapiter en place de Grève et jeter au vent leurs cendres criminelles!

Disons que toutes ces furibondes clameurs sortent de bouches énormes et mal taillées où les dents jaunes et noires dominent; Averne sombre aux abords épouvantables comme l'entrée de l'enfer payen, et auquel la description de Virgile conviendrait assez bien. Il était facile de le prévoir, et cette annonce menaçante des *Femmes laides de Paris* devait porter ses fruits.

Nous avons reçu, l'autre jour encore, une lettre anonyme : papier glacé, des chiffres à foison, du musc à causer des évanouissements. L'enveloppe ambitieuse court après la grande dame aussi vite qu'elle peut, et, dans son inexpérience, elle dépasse le but. Elle serait couverte d'or entièrement s'il ne fallait pas un peu de papier blanc pour écrire. Soif insatiable de l'or! il n'y a pas si mince enveloppe aujourd'hui qui n'ait ses dorures comme le dôme

des Invalides, la Madeleine, Notre-Dame-de-Lorette et les colonnes rostrales de la place Louis XV. Peu élégant, peu de bon goût; mais quoi? c'est riche : c'est de l'or.

« Je ne suis ni laide ni jolie, j'ai vingt ans, dit l'é- « crivain anonyme et féminin, et je vous avoue que « je serais peu flattée de figurer dans votre galerie à « côté de, etc., etc. » — Ni jolie, nous le croyons; ni laide, c'est l'opinion de l'écrivain anonyme. Les vingt ans ajoutés après coup nous paraissent terriblement suspects. En somme, une femme honnête qui n'est pas laide et qui a vingt ans n'écrit pas à des jeunes gens des lettres anonymes renfermées sous une enveloppe ainsi barbouillée d'or; elle ne met pas *j'ai vingt ans* en interligne; elle ne termine pas ses lettres par des hiéroglyphes qui ont la prétention de faire chercher une adresse; ses lettres n'ont pas besoin de sentir le musc de cette force, car le poëte latin Martial a dit : *Celui qui sent trop bon ne sent pas bon*. « Je serais peu flattée... » dit-elle. — Il y a comme cela des femmes à qui jamais on ne demande rien et qui refusent continuellement.

Enfin, et ceci ne regarde pas l'écrivain anonyme, mais les belles femmes qui s'y laisseraient prendre, que signifie ce grand mot *à côté?* Nous l'avons entendu prononcer souvent; et, comme jusqu'à présent personne n'a pu nous dire sa signification, nous sommes tentés fortement de l'en croire dépourvu. A côté d'une actrice, dites-vous? — Supposons-le, et dites-moi, je vous prie, ce que cela prouve. Sans doute que l'actrice est belle et que vous êtes belle... Je me trompe : Que Mme *** est belle. Cela est aussi simple, et il faut être bien habile pour y voir autre chose. Si je dis que Mme la princesse de Belgiojoso, par exemple, est belle, et que Mme la marquise de Gabriac, par exemple, est belle, après avoir dit que Mlle Julia Grisi est belle et que Mlle Plessy est belle, j'ai dit simplement que Mlle Julia Grisi, Mlle Plessy, Mme la princesse de Belgiojoso et Mme la marquise de Gabriac sont belles; et cependant Mlle Julia Grisi et Mlle Plessy demeurent la cantatrice et la comédienne qu'elles sont, Mme la princesse de Belgiojoso une grande dame, une princesse qui porte noblement un grand nom, d'une bienfaisance infinie et d'une charité admirable, et Mme la marquise de Gabriac

un des plus splendides ornements des salons aristocratiques.

Et qui vous charge de réclamer? Évidemment vous n'êtes pas intéressées à la question; il n'y a rien de commun, que je sache, entre votre figure et une galerie des belles femmes, et ce n'est pas sa cause que vous plaidez. Entendez-vous? il s'agit de beauté : vous n'avez aucun droit par ici; pour dire comme les journaux, loin d'être éligibles, vous n'êtes pas même électeurs dans cet arrondissement. Vous parlerez, à la bonne heure, quand viendra la galerie des *Femmes laides de Paris,* et vous serez écoutées; mais, pour la galerie des belles femmes, nous avouons être plus convaincus par une seule des félicitations, par un seul des remerciements de belles femmes que nous avons reçus, que par toutes les clameurs intéressées des femmes laides.

Résumons nous. Que si, en toute présence d'esprit, de sang-froid, et tout ce qui de près ou de loin ressemble à l'intérêt et à la passion éloigné et mis à part, on examine la question sous toutes ses faces, on trouvera qu'il s'agit bonnement de ceci : — Mme V... est belle; Mme T... a les cheveux noirs,

ou bien : Elle a les cheveux blonds; la bouche de Mme N... est petite, ou : Elle est grande, etc., etc. — le tout accommodé avec plus ou moins de grâce, de style et d'esprit.

Mme T... a les cheveux noirs. — Voyez-vous la diffamation, l'insulte, le scandale et l'immoralité! Et soyez épouse attachée à vos devoirs et mère de famille excellente et dévouée pour vous voir ainsi traiter impunément!

Heureusement les belles femmes savent par expérience que cela ne fait aucun mal d'être appelée belle, et celles-là nous défendent, sinon auprès des autres, la modestie s'y oppose, du moins, et c'est tout ce qu'il nous faut, auprès d'elles, dans leur esprit et dans leur cœur. Même quelques-unes plus audacieuses sont allées jusqu'à nous féliciter en rougissant un peu, jusqu'à nous remercier, non pour elles, et encore elles ne figurent pas dans cette galerie, mais pour les femmes en général. Elles ont compris que nous rendions un service à la cause des femmes, plus profitable à leur influence que les déclamations emphatiques, les cris de révolte et les pétitions aux Chambres, en les rappelant à l'usage

de cette force toute-puissante et irrésistible, la beauté, qui produit l'amour.

Il n'y aura pas de scandale, il n'y aura pas d'immoralité. Nous voulons insister encore et résoudre, avant de poursuivre, toutes les objections. Si les belles femmes sont loin de nous accuser, quelques-unes, avouons-le, ne laissent pas d'avoir sur nos intentions des doutes qu'il importe de dissiper. Quelques-unes de nos paroles ont donné lieu, nous le savons, à des interprétations fâcheuses : de là des reproches, des craintes, des terreurs auxquelles nous devons enlever toute espèce de fondement.

Cette galerie des belles femmes a quelque chose d'extraordinaire et d'étrange. La presse, qui pour tout le reste a remplacé la conversation, qui est pour ce qui regarde les hommes toute la conversation de nos jours à peu près, médisance et calomnie inclusivement, ne s'était guère jusqu'à présent hasardée à louer la figure des femmes qu'au travers d'initiales discrètes, voile obscur et incommode. De plus, nous le trouvons parfaitement inutile; nous ne voyons pas d'inconvénients à le soulever, et nous trouvons que le moyen le plus simple et le

plus naturel de dire que Mme la baronne Athalin est belle, c'est de dire : — Mme la baronne Athalin est belle. — Réellement, la presse n'est pas autre chose que la parole; c'est la parole écrite, adressée par l'impression à un plus grand nombre à la fois. Si vous me permettez de dire à qui je voudrai, au premier venu, à tout le monde, autant de fois et aussi haut que je le voudrai : — Mme la baronne Athalin est belle, — je ne vois pas bien clairement pourquoi vous m'empêchez d'écrire : — Mme la baronne Athalin est belle. — Et que me répondriez-vous si j'allais vous dire : — Mme A... ? — Dans les deux cas, par l'impression ou par la parole, j'ai parlé à un certain nombre de personnes de la beauté de Mme Athalin, j'ai dit et j'ai dit. Regardez-bien : il n'y a pas autre chose. L'émoi soulevé par l'annonce et l'apparition des *Belles femmes de Paris* ne peut s'expliquer raisonnablement que par l'étrangeté, par la nouveauté de la publication. A la bonne heure, dites : *Cela est nouveau*, dites *étrange*, dites *bizarre*; mais *bizarre* est encore loin d'*immoral* et de *scandaleux*. Certes nous tenons l'honneur des femmes, autant que personne, pour chose inviolable, et nous

renoncerions vite à ce droit que nous avons de parler de leur beauté si nos paroles devaient causer la plus légère atteinte à la réputation d'une seule; mais nous n'apercevons pas ce qu'il y a de commun entre le portrait d'une femme et un outrage, et nous voudrions qu'on nous le fît voir. Outrager une femme sous prétexte de parler de sa beauté, certainement la chose est possible; mais ce sont là deux choses distinctes et séparées : faire le portrait d'une belle femme et l'outrager. De ce qu'elles peuvent se trouver réunies, il ne faut pas conclure qu'elles soient inséparables, et le portrait, par lui-même, est très-inoffensif.

Trois ou quatre personnes arrivées à l'âge de raison, et qui passent dans le monde pour jouir encore de leurs facultés intellectuelles, assurent, de leur air le plus sérieux et le plus capable, que la femme sera perdue et déshonorée infailliblement dont le public aura vu le portrait dans notre galerie. A les croire, cette galerie, qui est simplement un livre de beauté, serait un mauvais lieu où toute femme honnête devrait craindre d'être aperçue. Qui attaque ici l'hon-

neur des femmes? Nous faisons le portrait des belles femmes de Paris ; nous disons : *Elles sont belles ;* voilà tout ce que nous disons et tout ce que vous devez entendre. Si vous ajoutez quelque chose, assumez-en la responsabilité : c'est vous qui le dites ; cela ne se trouve pas, cherchez bien, dans notre galerie, où l'on ne parle que de la beauté des femmes.

Et cependant, d'un autre côté, on nous reproche d'être beaucoup trop faciles, et d'ouvrir à toutes les belles femmes la porte de ce musée des belles femmes. A les entendre, avant d'appeler *belle* une belle femme, nous devions exiger d'elle un certificat de moralité! Ce reproche est notre complète justification. Certes nous ne pouvons pas interroger la vie des femmes; nous ne devons pas écouter leur réputation : la réputation mauvaise d'une belle femme ne l'empêche en aucune façon d'être belle, et sa figure est sa carte d'entrée dans cette galerie, que nous ne pouvons pas lui interdire. Nous faisons la galerie des *belles femmes de Paris*, non la galerie des *femmes vertueuses*.

La plupart des belles femmes ne seraient pas fâchées d'être appelées belles, même dans un livre. Elles considèrent que le livre s'adresse à un plus grand nombre que la parole; émerveillées qu'on apprenne, d'un trait de plume, leur beauté à dix mille personnes à la fois, la galerie des *belles femmes de Paris* leur fait prendre en grande pitié les louanges de salon. Mais cela les effraie singulièrement de penser qu'elles seront ainsi détaillées en public; il leur semble que c'est en quelque sorte les déshabiller, et l'on nous en cite plusieurs qui s'indignent à l'idée de cette espèce d'anatomie descriptive.

Tous les matins les petits journaux flagellent de leurs incisifs quolibets tels ou tels personnages haut placés, lesquels prennent fort bien la chose, ou du moins ne laissent point voir qu'ils la prennent mal. Ils n'ignorent pas en effet que, quand une fois le ridicule s'est jeté sur un pauvre diable, il s'attache d'autant plus étroitement à sa proie qu'on tente plus d'efforts pour l'en arracher. Si néanmoins ces messieurs font ainsi preuve de bon sens, nous devons, tout en reconnaissant que, dans leur intérêt même, ils auraient tort de se fâcher, avouer qu'ils

en auraient le droit, car enfin ils sont attaqués. — Mais que dire de ces dames qui trouvent si mauvais qu'on les trouve si belles, et répondent aux compliments sincères de leurs humbles admirateurs par des menaces de procès en diffamation? Par Dieu! le procureur du Roi, nous nous le persuadons, partirait d'un gros éclat de rire (si tant est que le rire et le procureur du Roi ne soient pas à tout jamais irréconciliables) à une plainte si essentiellement neuve! Il y a des gens malheureusement nés, dirait-il peut-être à nos farouches accusatrices, que le ridicule semble poursuivre; mais vous, mesdames, c'est vous qui courez après le ridicule. Prenez garde! il est assez malin pour se laisser attraper.

— Eh quoi! vous parlerez de ma nuque! disent-elles, et vous ferez la description de mes jambes! — Qu'elles se rassurent : nous ne parlerons pas des femmes du monde, sans doute, comme nous avons parlé des actrices. L'actrice en effet, nous l'avons dit, pose devant le public comme un tableau ou une statue; elle est sur la scène pour être vue non-seulement, mais regardée, contemplée, examinée; elle se présente, elle se montre, elle s'offre

aux yeux, elle pose; ses bras, sa taille, ses cheveux, ses jambes, voire sa *nuque,* font partie de ses qualités ou de ses défauts d'actrice et veulent être décrits, jugés, analysés, critiqués comme son talent. Il n'en est pas ainsi des autres femmes : la femme du monde, en effet, ne montre pas tout ce qu'à la rigueur elle permet de voir; il y a comme une convention tacite passée entre elle et le public, et la parole serait indiscrète et inconvenante d'aller à de certains endroits réservés où le regard peut se promener à son aise, à plus forte raison la parole écrite et imprimée; et notre plume est trop modeste pour toucher à ces fruits défendus.

Et, à présent que nous avons, une fois pour toutes, répondu aux attaques et aux accusations parlées ou écrites, signées ou anonymes, qui sont venues déjà ou qui viendront, c'est le moment ou jamais pour notre plume et pour nos crayons de se faire élégants, légers et gracieux pour les pages qui vont suivre de ce livre, pour les tableaux que nous allons suspendre dans ce musée de beauté. Les modèles à présent sont autrement difficiles : nous entrons.

dans un monde inconnu et nouveau. Ici tout est fin, délicat; presque rien d'énergique, de résistant et d'accusé; inflexions, nuances, demi-teintes légères et fugitives; la grâce, la tournure, petits airs, petites manières qui passent impossibles à fixer; petits sourires à peine effleurant les lèvres, imperceptibles coups d'œil, regards qui voient sans regarder; mille jeux de physionomie qui font autant de figures différentes. Et comment représenter, avec une grosse mauvaise plume d'oie ou de fer trempée dans l'encre et un morceau de crayon noir, ce qu'il y a de plus insaisissable au monde, la grâce, la tournure, le sourire, la finesse, l'élégance et la délicatesse infinies des beautés du monde parisien?

Une belle femme est à Paris quelque chose d'étrange, d'incroyable et d'inouï, qu'on se raconte. On va le voir, on l'admire, on s'extasie, et cela fait beaucoup de bruit. L'étonnement, l'admiration et l'enthousiasme n'appartiennent qu'aux spectacles extraordinaires, et le triomphe éclatant des belles femmes à Paris ne prouve guère en faveur de la beauté parisienne. En effet, la beauté n'est pas de Paris. On peut

l'y voir çà et là, mais elle n'y fait pas sa résidence habituelle; on l'y rencontre, et presque toujours elle y est étrangère; les belles femmes de Paris ne sont pas de Paris.

L'atmosphère de la grande ville est mortelle à cette fleur rare, fragile et difficile à venir qu'on appelle *beauté*. Née à peine, elle s'étiole, et presque jamais n'atteint son complet développement. Même les beautés étrangères s'y fanent vite; et, si la province et l'étranger ne lui en fournissaient abondamment, Paris ne connaîtrait pas les roses au jardin de beauté, et ses lys, plus nombreux, approcheraient singulièrement du blafard. La beauté de Paris qui est de Paris est une beauté d'air, de tournure et d'apparence, non de formes; ou la beauté de formes y est factice, de convention, et le plus souvent créée à renfort de coton, de ouate et de corsets. Il y a cinq ou six ans, nous nous rappelons que, faute de beauté réelle, on avait inventé une sorte de beauté étrange et singulière, d'ailleurs facile et commode, et tout à fait à la convenance des Parisiennes: maigre, pâle, les yeux battus, l'air souffreteux et maladif, la taille brisée, pliée en deux, anguleuse, et vous étiez belle;

il ne s'agissait guère que d'être laide. Aussi jamais on ne vit tant de belles femmes à Paris. Ce fut une mode ; elle fit ses huit jours comme toutes les modes. Après les huit jours on revint aux belles formes, aux tailles souples et vigoureuses, à la fraîcheur, aux yeux brillants, et nos belles femmes de huit jours furent bien surprises, le neuvième, de se retrouver tout à coup dans la catégorie des femmes laides.

Il faut dire que depuis ce temps les femmes semblent vouloir devenir belles ; chaque génération fait un pas marqué vers la beauté. Pendant que les demoiselles rendent les dames jalouses, elles-mêmes redoutent la quinzième année qui s'avance de leurs petites sœurs.

Mais les grands yeux des demoiselles en vain dardent sur nous de vifs et brillants regards, ces lèvres pures et fraîches nous sourient en vain, cette coquetterie qui fait sur nous ses premières armes est employée en pure perte : nous sommes, à cet endroit, des forteresses imprenables, et les plus forts béliers n'y peuvent rien. Ces regards, hélas ! ces sourires, ces longs cheveux, ces joues fraîches, ces

fronts si blancs et si purs, printemps adorables de beauté, fleurs entr'ouvertes qui répandent au soleil leurs premiers parfums, nous sommes forcés d'y renoncer, non sans peine et sans douloureux sacrifice. Ne parlons pas aux jeunes filles de leur beauté : quelques doutes légers sur ce point, quelque peu d'incertitude, quand cela est possible, sont une grâce qui les abandonne d'elle-même assez tôt. Les jeunes filles doivent être semblables à ces fleurs modestes qui s'abritent à l'ombre. Un léger rayon de soleil furtif de temps à autre les visite, d'ordinaire le demi-jour leur est suffisant ; le grand jour, le grand air, le grand soleil terniraient leur éclat timide et détruiraient impitoyablement la source de leurs parfums. Ainsi nous n'appellerons pas sur les belles jeunes filles les regards des hommes ; et, si nous commençons cette galerie des belles femmes du monde par le portrait d'une jeune fille, c'est que tous les regards déjà se portent vers elle naturellement, par la hauteur du rang où elle est placée.



S. A. R. la princesse Clémentine.

Ce portrait d'une princesse n'est pas chose facile, et notre plume, pour atteindre à la ressemblance, a besoin d'éviter de terribles écueils, un surtout, dont heureusement elle s'aperçoit. Chose singulière, nous craignons de la faire laide; nous avons à cela un penchant très-vif, et pour lui résister il nous faut tout notre sang-froid, toute notre présence d'esprit et une continuelle attention. Au temps des rois et des princes, nous l'aurions trouvée la personne du monde la mieux accomplie; notre plume aurait agrandi ses yeux, fait sa bouche petite, rose et vermeille au possible; elle aurait semé à profusion sur ses joues les lys, les roses, l'incarnat, le vermillon, l'éclatante blancheur, et lui aurait donné des perfections incomparables; mais s'il existe encore des rois, des princes et des princesses, et cela nous semble au moins douteux, ils sont au-dessous du reste des hommes; il n'y a pas de crimes et d'a-

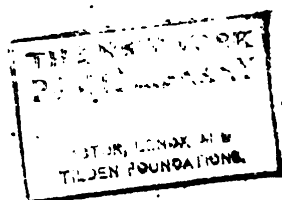
Les belles femmes de Paris

Les belles femmes de Paris



Imp. de Lemercier Benard & Cie

LA PRINCESSE CLÉMENTINE.


TILDEN FOUNDATIONS

trocités dont ils ne se rendent nécessairement coupables en leur qualité de princes; les vertus et les qualités ne leur comptent pas; il n'est permis de leur voir que des vices ou des défauts, sous peine d'être servile et flatteur.

Aujourd'hui, pour louer un prince, il faut un courage d'autant plus difficile qu'il n'a pas l'air d'être du courage. Nous craignons de ne pas l'avoir entièrement, de n'oser pas louer; et sans doute le portrait que nous allons faire sera moins beau que son modèle; mais, s'il y a des restrictions dans nos éloges, nous prions nos lecteurs de ne pas trop les croire: ce n'est pas la faute de la figure de la princesse Clémentine, qui est charmante, mais bien de son rang de princesse. Simple femme du monde, sans doute je la dirais fort belle: princesse, à peine osé-je dire qu'elle est belle.

Avant de parler en détail de chacun de ses traits, nous voudrions donner au moins une idée de l'ensemble, et de l'effet qu'elle produit à la première vue. Nous voyons son portrait admirablement peint dans notre imagination: le dessin est ferme, arrêté, merveilleusement gracieux dans les contours, la couleur

d'une vérité accomplie; nous le voyons, il est là devant nous, c'est elle; nous voudrions le prendre à deux mains et le mettre sur ce papier : nous avons pour cela une mauvaise plume et un peu d'encre noire qui nous désespèrent; et c'est pitié de nous voir aligner des lettres noires en pattes de mouche qui doivent ressembler à une belle jeune fille!

La princesse Clémentine est d'une taille ordinaire, ni grande, ni petite, bien prise dans sa taille et admirablement proportionnée en toutes choses. On est agréablement frappé d'abord par une apparence de développement complet, qui s'est arrêté avec un tact merveilleux juste sur les frontières du luxe et de l'exubérance. Tout est plein, ferme, arrondi; rien d'anguleux, de saillant et de pointu; les os ne percent pas outrageusement la peau blanche et satinée, au contraire doucement tendue par un embonpoint des plus charmants, et çà et là traversée de petites veines bleues; et, grâce à cet heureux embonpoint, la princesse Clémentine a pu avoir avant trente ans des bras, des mains et des épaules, choses très-inconnues à la plupart des demoiselles. Sa taille a le mérite précieux et rare de n'être pas une *taille de*

guêpe. La guêpe a ses raisons d'être ainsi faite, mais nous ne voyons pas ce qui peut engager les femmes à ressembler par aucun endroit à cet horrible petit animal à aiguillon. Une belle taille, c'est une inflexion légère, souple, arrondie, onduleuse, vallée charmante qui s'élève aux hanches par une pente douce; au lieu que la taille de guêpe, orgueil ou désir incessant des femmes de Paris (et pour l'obtenir elles se soumettent aux plus cruels supplices), pour peu qu'elle soit serrée dans un corset, n'a pas l'air de se joindre aux hanches : chez les femmes à taille de guêpe, la ligne jusque-là onduleuse du corps se brise et s'interrompt tout à coup brusquement à la ceinture et forme, au lieu d'une courbure légère et gracieuse, un angle rentrant de l'effet le plus désagréable. On dirait que la partie supérieure du corps à été fichée après coup et soudée sur la partie inférieure; et, pour la grâce et le tour, ces tailles ne ressemblent pas mal à un morceau de bois arrondi planté dans un melon.

Toutefois, nous ne sommes pas Turcs : l'ampleur excessive et l'exubérance des contours nous déplaisent pour le moins autant que la maigreur et la sé-

cheresse. Son Altesse Royale la princesse Clémentine, qui n'a pas une taille de guêpe, a une charmante taille de femme; mais son embonpoint fera bien d'en rester là : un pas de plus, sans aucun doute, le conduirait dans la grosseur.

Comme cela tout va bien; c'est plaisir de suivre cette ligne harmonieuse dans ses contours et ses moelleuses inflexions : elle s'élève doucement à partir de la taille, se renfle peu à peu en dehors et s'arrondit pour les épaules, qui sont pleines, fermes, luisantes et polies, d'une blancheur admirable; puis se baisse le long du cou, qui attache merveilleusement la tête aux épaules. Ses bras, qui semblent faits au tour, sculptés dans le marbre et polis avec un art singulier, tant ils sont blancs et paraissent fermes et résistants, sont terminés par de petites mains blanches et roses, quoique bien garnies fluettes et mignonnes; pour tout dire, des mains aristocratiques. Ses cheveux sont fins, abondants et soyeux, entre le blond et le brun, plus près du blond que du brun. On voit qu'ils hésitent entre les deux couleurs, ils ne savent pour laquelle se décider. Les raisons en effet sont égales pour être brune et pour être blonde, il

n'est guère possible de choisir sans injustice; et nous trouvons celles-là très-habiles qui savent être blondes et brunes à la fois. Ainsi la princesse Clémentine.

Elle peut, à la rigueur, passer pour blonde, mais blonde qui voudrait bien être brune; et les reflets dorés de ses cheveux ne sont pas fâchés de s'assombrir par endroits. Cette tendance du blond vers le brun est remarquable chez elle, et forme un des caractères principaux de sa beauté. Son teint, qui est blanc au fond, teint de blonde, peau blanche, délicate et fine, se colore de tons fauves aux parties plus souvent roses des figures blondes. Il y a en elle comme deux femmes très-distinctes, l'une blonde, l'autre brune, qui se disputent l'apparence, et la blonde l'emporte. Dans les yeux la victoire n'est pas même disputée : ils sont d'un bleu très-décidé. Toutefois, en y regardant de près, ils ont quelque chose des yeux noirs dans l'expression : moins de douceur, le regard plus fixe et plus arrêté qu'il n'appartient d'ordinaire aux yeux bleus. Le front, plein et bombé, découvert, merveilleusement uni, se sépare et se dégage très-bien des cheveux. Le

nez, assez long, modelé gracieusement, aux arêtes délicates et fines, nez aquilin, bourbon, de race royale, se relève au milieu fièrement, et semble rappeler à *Mademoiselle Clémentine* qu'elle est en effet *Son Altesse Royale la princesse Clémentine*. Cette fierté du nez s'allie heureusement à l'expression de bonté de la bouche, qui est petite, rose, fermée habituellement, un peu serrée, ce qui restreint la douceur de son expression. Le menton cependant, gracieux, est fermement accusé. Les joues sont très-pleines, bien garnies, et la ligne moelleusement arrondie de l'ovale ne risque pas de se briser sur des pointes aux pommettes et au menton.

Mais S. A. R. la princesse Clémentine n'est pas blonde et à la fois un peu brune seulement pour la figure : elle est brune aussi et blonde pour la physionomie; seulement, dans la physionomie c'est le brun qui domine : la fierté, la résolution, la force évidemment l'emportent sur la bonté. On la devine, on la sent, on la voit; mais elle est un peu en dedans, contenue et cachée; elle semble craindre de s'épancher au dehors par les rayons du regard et du sourire.



Imp. de Lemercier, Benard & Cie

Mme la Ctesse de Toreno.

[illegible] dire du maintien? Nulle prétention, nulle coquetterie; beaucoup de laisser-aller, d'abandon et de grâce naturelle; une dignité simple; on voit qu'elle est princesse par sa naissance, non par l'éducation. Ce qui apparaît de la princesse, en elle, est inné, non acquis, plutôt dans l'expression de la figure et le maintien naturel que dans les manières et les façons apprises : princesse, mais princesse bourgeoise, princesse du dix-neuvième siècle et de l'année mil huit cent trente-neuf.

Mme LA COMTESSE DE TORENO.

Il arrive de temps à autre, dans les salons de Paris, de grands événements inattendus, d'un effet immense et terrible : ils bouleversent toutes choses; l'histoire et le monde sont en émoi; en un clin d'œil tout change; on ne s'y reconnaît plus.

Les passions éternelles ont fait place à d'autres passions également éternelles; les cœurs abandonnent le penchant accoutumé, les lorgnons changent

Les belles femmes de Paris.

Mme LA Ctesse DE BOURBON.

Que dire du maintien? Nulle prétention, nulle coquetterie; beaucoup de laisser-aller, d'abandon et de grâce naturelle; une dignité simple; on voit qu'elle est princesse par sa naissance, non par l'éducation. Ce qui apparaît de la princesse, en elle, est inné, non acquis, plutôt dans l'expression de la figure et le maintien naturel que dans les manières et les façons apprises : princesse, mais princesse bourgeoise, princesse du dix-neuvième siècle et de l'année mil huit cent trente-neuf.

Mme LA COMTESSE DE TORENO.

Il arrive de temps à autre, dans les salons de Paris, de grands événements inattendus, d'un effet puissant et terrible : ils bouleversent toutes choses; l'émotion et le tumulte sont au comble; en un clin d'œil tout change; on ne s'y reconnaît plus.

Les passions éternelles ont fait place à d'autres passions également éternelles; les cœurs abandonnent le penchant accoutumé; les lorgnons changent

de direction, les œillades d'adresse et les gants jaunes d'intentions. Les ennemies déclarées se rapprochent, se réunissent, et tacitement se concertent; les rivales tout à coup ne sont plus rivales, et se font des sourires et des gracieusetés. Les triomphes enivrants se terminent en dépit; on voit éclore mille nouvelles passions, haines, envies, jalousies, qui bruissent en critiques acérées, en observations malignes, et en mordants récits où la calomnie trouve place quelquefois.

Ces grands événements, qui causent des révolutions très-charmantes à voir, sont les apparitions inattendues et soudaines des belles étrangères dans les salons de Paris.

Plus l'étrangère est belle, plus grande est la révolution : elle est complète si l'astre de sa beauté éclipse entièrement les astres du salon où il apparaît. Nous avons été plusieurs fois témoins de révolutions de cette espèce : le spectacle vraiment est magnifique pour les spectateurs désintéressés.

D'abord un combat à outrance, combat silencieux et caché dont tous les coups sont décisifs. Les armes sont les œillades, les sourires, les vifs et

rapides regards. Les femmes deviennent aimables ou redoublent d'amabilité; elles ont recours aux grâces extrêmes et dernières employées seulement dans les grandes occasions; elles puisent au plus profond dans l'arsenal de la coquetterie; quelques-unes se repentent de l'indifférence qu'elles viennent de montrer, et remontent jusqu'aux avances pour regagner le terrain perdu.

Parmi les hommes, les indifférents se contentent d'admirer; les adorateurs changent d'idole; les adorateurs dédaignés précédemment savourent le dépit des cruelles, et plusieurs font glorieusement à leur tour les cruels et les dédaigneux.

Et cependant la nouvelle arrivée, proclamée reine de beauté, prend triomphalement possession de son royaume nouveau, charmant royaume où l'on gouverne avec des regards et des sourires.

M[me] la comtesse de Toreno a dû causer dans les salons de Paris plus d'un émoi semblable : c'est une des belles étrangères de France. Pendant que l'élévation de son rang la plaçait au niveau des hautes positions sociales, l'éclat de sa beauté la mettait des

premières parmi les belles femmes de Paris. La beauté aussi est un rang et un titre; et, pour choisir une royauté, plus d'une femme à coup sûr choisirait celle-là.

Mme la comtesse de Toreno est d'une beauté splendide et magnifique, de ces beautés grandes et fortes qui imposent; elles ne plaisent pas, elles frappent. L'impression qu'elles causent est de beaucoup supérieure à l'agrément, et près d'elles la grâce, les petits airs, la gentillesse, les petits regards, les petits sourires paraissent très-mesquins. Elle est grande, faite admirablement, avec un luxe, une ampleur et une somptuosité superbes dans les formes. La nature, en la faisant, se trouvait dans un jour de prodigue magnificence, et bien loin de la sordide avarice qui lui est ordinaire avec les femmes de Paris. Sa tête royale domine majestueusement ce beau corps, une vraie tête de reine et d'impératrice. Son front porterait merveilleusement le diadème, comme sa main soutiendrait puissamment le sceptre, et sans doute elle ferait sur le trône meilleure figure que ces petites pensionnaires éventées qui jouent avec le sceptre en Angleterre et en Portugal,

et qu'on appelle pour cela des reines. Il y a quelque chose de naturellement magistral dans ses poses et dans ses attitudes, et elle semble faite pour la représentation et pour l'apparat.

L'ovale de sa tête, attachée aux épaules par un col puissant et fort, est long et très-énergiquement accusé. Le front, développé à un point extraordinaire et des plus intelligents, monte, s'élève, et semble vouloir envahir la tête; les cheveux, d'un noir admirable, longs, épais, d'une végétation abondante et vigoureuse, se rejettent en arrière, lui font place, et lui permettent de se déployer dans sa puissance; ses yeux noirs accompagnent très-bien cette force du front de leur regard assuré, profond et fixe; le nez est très-long, énergique et fier, fortement assis, orgueilleusement montueux à la racine, et le bout se penche vers la lèvre supérieure, qui lui répond en se relevant vers lui.

L'expression et l'énergie principales de la figure viennent de la bouche, accusée en dehors, avant même le bord des lèvres, qui est d'une teinte chaude et ardente. Le menton est volontaire, impérieux, plein de caractère et de résolution.

Il y a peu d'épaules au monde belles comme les épaules de Mme la comtesse de Toreno : fermes, pleines, polies, chaudement colorées, elles s'étendent et se déploient pompeusement aux regards sous un arc d'une grande étendue.

Mme la comtesse de Toreno est un type de beauté méridionale forte et vivace, venue hardiment sous le soleil espagnol, qui flétrirait d'un seul de ses chauds rayons nos frêles beautés du Nord.



Mme LA BARONNE ATHALIN.

La beauté nous semble quelque chose d'étrange, de merveilleux et d'inexplicable dans toutes ses formes. Elle est dénuée absolument de logique : elle va à tort et à travers sans savoir où elle va; variable, changeante et multiple, elle ne se ressemble jamais; il n'y a rien de contraire et d'opposé à la beauté comme la beauté : deux belles figures souvent n'ont rien de commun; l'une souvent est de tous points le

Mme LA Bne ATHALIN.

Imp. de Lemercier Benard et Cie

Mme LA B^{ne} ATHALIN.

contraire de l'autre; et pourtant c'est toujours la beauté.

Ainsi, Mme la baronne Athalin est belle comme Mme la comtesse de Toreno est belle; des deux parts même beauté, et deux figures opposées diamétralement et qui produisent les impressions les plus différentes : autant la beauté de Mme la comtesse de Toreno est puissante, énergique et fière, autant la beauté de Mme Athalin est douce, calme et reposée; un air de bonté, de satisfaction, de bien-être et de contentement, qui se transmet jusqu'à un certain point et cause des sensations analogues dans ceux qui la regardent. L'objet contemplé se réfléchit en effet dans l'âme des spectateurs, y éveille des impressions qui lui ressemblent, et y produit comme sa ressemblance morale.

Si nous parlons de la physionomie de Mme la baronne Athalin avant de parler de sa figure, c'est qu'elle se montre la première : elle rayonne et resplendit tout d'abord, et ce n'est qu'après avoir ressenti sa douce et bienfaisante expression qu'on remarque la figure matérielle.

Celle-là est tout aussi agréable et charmante que

l'autre. Mme la baronne Athalin est blonde; véritable type de blonde, avec de beaux yeux bleus, la peau d'une blancheur admirable, une superbe carnation. Sa taille se déploie avec une grande magnificence; les épaules sont les plus riches du monde, d'un poli surprenant, avec des lignes souples et onduleuses. Le caractère de sa démarche est une sorte de grâce majestueuse et à la fois bonne, confiante et simple, d'un charmant naturel. Matériellement, les ondulations de ces belles formes, qui plient sous elles-mêmes, se chassent et se renvoient doucement quand elle se meut, produisent aux regards le plus ravissant effet.

Mme Athalin est blonde, avons-nous dit, blonde par les cheveux, par le regard, et par son teint, qui est pur et blanc et d'une fraîcheur incomparable, sans brillantes couleurs; du blanc et du rose le plus rose, non pas séparés et le rose amoncelé sur les pommettes comme il arrive souvent aux fraîches figures, mais fondus ensemble avec beaucoup d'art, et répandus ainsi sur tout le visage; seulement, le rose un peu plus vif aux parties ordinairement colorées.

Ses cheveux blonds cendrés, les plus abondants et les plus longs du monde, prouvent bien que cette excuse de beaucoup de femmes en faveur des cheveux courts que *la longueur des cheveux entraîne leur chute* est un mauvais subterfuge pauvrement imaginé. Ils s'aplatissent en bandeaux sur la tête, se séparent au sommet du front, qui est plein, uni et bombé, tracent une ligne de chaque côté, qui s'écarte légèrement aux tempes, puis descendent en boucles épaisses le long des joues, et s'arrêtent sur le cou le plus blanc, le plus doux, le plus frais, le plus moelleusement arrondi qui se puisse imaginer, où ils forment en se jouant de jolis effets de lumière et d'ombre.

Ses yeux sont assez grands, bien fendus, bien ouverts, et il est impossible de mieux regarder qu'ils ne font. La prunelle bleue s'arrange avec le blanc, d'où elle se détache, d'une façon très-harmonieuse, et ensemble ils forment un regard limpide et velouté qui éclaire doucement tout le visage.

Les ailes du nez, qui est droit, d'une ligne pure et nette, s'arrêtent avant la phalange intérieure, qui fait le reste du chemin toute seule. La lèvre supé-

rieure se relève un peu vers le nez; elle est rose, comme sa compagne; et cette bouche, même au repos, sourit toujours sans qu'on le lui dise, tant il y a de calme et de sourire naturel dans la pensée qui anime cette figure. Mais, quand elle s'ouvre par un sourire plus rayonnant, elle montre des dents blanches... Prenez *blanches* au plus haut degré. J'ai bien sous ma plume les termes ordinaires de comparaison, j'ai mon assortiment d'écrivain comme un autre; mais l'ivoire, la nacre et les perles sont ici en défaut, ils se trouvent surpassés en blancheur, et les dents de Mme Athalin me prennent au dépourvu.

Les joues se joignent par une ligne arrondie au menton, qui est plein, gras et potelé; il revient un peu, et se replie sur lui-même pour former une fossette gracieuse; et cependant le col vient le chercher, et ils évitent ainsi l'angle ordinaire à ce terrible passage du menton au col.

Quant aux mains, elles sont merveilleusement modelées, bien garnies, potelées, frappées de fossettes, d'une blancheur impossible à décrire; ce

sont les belles mains d'une belle femme et d'une belle blonde.

Mme la comtesse de Toreno et Mme la baronne Athalin ont cela de rare dans leur beauté qu'elles sont ainsi belles naturellement et sans efforts. Elles n'ont pas besoin d'appeler d'habiles ressources à l'aide de leur figure : la nature s'est chargée de leur toilette; elle s'en acquitte fort bien, et leur beauté va d'elle-même. Peu de femmes, parmi les belles, sont ainsi faites : presque toutes ont besoin de s'embellir elles-mêmes et de se refaire jusqu'à un certain point. Elles cherchent des grâces qu'elles ne trouvent pas toujours : elles en appellent au maintien, à la tournure, aux manières et à la toilette.

Malheureusement pour beaucoup, les grâces du maintien sont presque toujours encore naturelles et innées; elles ne s'empruntent guère, et rarement elles s'acquièrent. Les véritables grandes dames, les dames du faubourg Saint-Germain, de la vieille et véritable aristocratie, les possèdent tout à fait; elles

leur appartiennent... j'allais dire exclusivement; elles naissent ainsi dans une noblesse et une aisance incomparable; c'est leur nature, et elles ne sauraient être autrement. Les nouvelles grandes dames les imitent autant que possible, et, en somme, n'y réussissent pas toujours mal; mais c'est encore imitation. Les dames de la classe moyenne, proprement les bourgeoises, ont quelquefois très-bon air; et, sous ce rapport, elles font de rapides progrès.

La toilette, en général, est assez intelligente : les robes dessinent assez bien le corps, et une femme habillée ressemble à peu près à une femme.

Quelques-unes abusent singulièrement de la ouate et du coton. Remplacez les formes absentes, à la bonne heure; mais pourquoi ces monstrueuses exagérations? Dailleurs, le coton a beau être couvert et dissimulé autant que possible, il ne passera jamais pour de la chair. Les femmes s'abusent étrangement si elles pensent nous donner ainsi le change : les formes naturelles ont d'autres allures, vivantes et expressives, qui s'aperçoivent et se sentent, pour ainsi dire, même sous la robe, et que la ouate ne simulera jamais.

Nous permettons le corset aux femmes mal faites: rien de plus excellent pour rectifier, pour dissimuler, pour rajuster; mais nous ignorons dans quelles intentions en portent les femmes bien faites. Il empêche la souplesse onduleuse de la taille, qu'il raidit, et autant vaudrait l'entourer d'une plaque de tôle.

Il est vrai que ce reproche ne s'adresse qu'à un bien petit nombre de femmes. Les danseuses des bals de cet hiver nous révèlent tous les soirs de grandes misères. Nous leur conseillons d'être plus coquettes et de moins se décolleter. Leur costume de jour, scrupuleux et pudibond, entend mieux son affaire : il laisse le champ libre à l'imagination, qui suppose toujours des choses ravissantes. Il ne lui en coûte rien, et elle serait folle de faire autrement. Jugez du désappointement quand elle découvre le soir ces absences. Dans leur intérêt comme dans le nôtre, nous prions les femmes de nous permettre ces illusions.

Nous ne désespérons pas de voir suivre nos conseils : notre voix commence à se faire entendre, et nos dernières observations n'ont pas laissé que de

porter leurs fruits. Non-seulement aucune réclamation, aucun reproche nouveau ne sont arrivés depuis; mais de toutes parts on signale de belles femmes à notre plume et à nos crayons; nous succombons sous le poids des invitations aux bals et aux fêtes où se trouvent, dit-on, des essaims de beautés ravissantes; même nous avons reçu plus d'une sollicitation indirecte. Celles qui demandent, jusqu'à présent, ne sont pas de la première beauté; mais nous leur sommes toujours reconnaissants. Nous trouverons quelque moyen d'employer leur visage, et elles feront assez bonne figure dans la galerie des *Femmes laides*.

Du reste, notre cadre s'agrandit et se déploie tous les jours : la route devient plus facile; et bientôt nous pourrons sortir, sans toutefois jamais entrer dans le scandale, de cette réserve excessive et quelque peu sèche où nous sommes restés jusqu'à présent.

SIX VERS.

Un admirateur enthousiaste de la beauté de Mme la baronne Athalin est venu nous apporter des vers, moins que rien, six pauvres petits vers, dont cinq alexandrins, qu'il a faits pour être mis au bas d'un portrait de cette dame. Il nous a demandé pour eux une place, une pauvre petite place obscure et cachée, le bas d'une page, le caractère aussi imperceptible que nous le voudrions; mais il veut que son hommage soit public. Son admiration déborde quelque peu; la parole et l'écriture ne suffisent pas à l'exprimer complétement : il en appelle à l'impression.

Nous avons fait d'abord les fiers et les dédaigneux; nous avons souri d'abord d'une façon très-hautaine, comme c'était notre droit et notre devoir de rédacteur en chef. — Des vers, grand Dieu! six vers! six vers pour être mis au bas d'un portrait! Qui lit des vers? Êtes-vous Lamartine ou Victor Hugo? J'aimerais mieux trois pages de la plus méchante prose que six vers des meilleurs. — Mais l'auteur

nous a répondu très-humblement qu'il n'était pas un poëte, qu'il était avocat de son métier, non faiseur de vers; ou plutôt qu'il était surtout et avant tout un grand admirateur de Mme Athalin; qu'il nous apportait l'expression de son enthousiasme, non de la poésie; enthousiasme qui s'était formulé en vers tout à fait malgré lui; que cependant il nous conjurait de pardonner aux vers en faveur des sentiments, qui sont les meilleurs du monde.

Alors notre courroux s'est désarmé : nous avons regardé les vers d'une façon plus bienveillante; et nous prions nos lecteurs d'en faire autant, quelque peu disposés qu'ils soient d'ordinaire en faveur de la poésie. C'est pour une fois, pour cette fois seulement, et six vers n'engagent à rien. Il serait d'autant plus impitoyable de se montrer trop sévère que l'auteur n'est pas un jeune homme et que son hommage est, nous le savons, tout à fait désintéressé.

VERS POUR UN PORTRAIT DE MADAME ATHALIN.

La voilà bien cette aimable baronne!
Qui ne la reconnaît à son air gracieux?

L'esprit et l'enjoûment pétillent dans ses yeux
Et mille autres attraits brillent sur sa personne.
Nature, en la douant de ses dons précieux,
A voulu qu'elle fût aussi belle que bonne.

DUHAMEL, *avocat.*

L'insertion de ces vers est une exception qui ne doit pas autoriser de nouvelles demandes. Nous sommes jaloux de notre terrain et nous ne voulons pas le laisser envahir. Ce livre est simplement une critique impartiale et désintéressée, un tableau, une histoire fidèle de la beauté parisienne au 19e siècle; et nous croyons qu'il restera, quel qu'en soit le mérite littéraire, comme un monument curieux de notre époque.

On aurait tort de le considérer comme un recueil de déclarations d'amour, comme un prospectus de passions, comme une route aux bonnes fortunes. Des jeunes gens qui ont des lorgnons, des gants très-jaunes et de superbes favoris noirs viennent chaque jour nous trouver : — Heureux gaillards! disent-ils. Eh! comment avez-vous fait pour découvrir cette idée admirable? A coup sûr, vous ne savez

que faire de vos bonnes fortunes. Cela doit vous embarrasser beaucoup : faites-nous part, je vous prie, du gâteau.

Celui-ci est depuis quelques mois amoureux sans espoir; les plus belles déclarations n'ont rien obtenu; les menaces de suicide n'ont pas même ébranlé; il a tout employé en pure perte, les supplications, les airs mélancoliques, souffreteux et désespérés; en vain il s'est adressé à l'amour-propre : l'amour-propre jusqu'à présent n'a pas su le conduire au cœur; mais, à coup sûr, l'objet de sa passion, qui est du reste la plus merveilleuse créature, ne résisterait pas à la publication dans notre galerie de la description pompeuse de ses attraits. — L'amante est le plus souvent affreuse.

Celui-là, si nous ne lui tendons une page secourable, va perdre une maîtresse adorée.

Enfin ce sont tous les jours de nouvelles demandes très-inutiles : nous ne pouvons rien à tout cela. Ces messieurs ont des gants jaunes, des lorgnons et des favoris : qu'ils s'en servent; à chacun son métier. Les auteurs de cette galerie sont d'honnêtes écrivains qui écrivent naïvement pour écrire,

et ils ne voient guère plus loin que leur plume. Elle était fatiguée des héroïnes imaginaires : ils lui ont donné des beautés réelles. Quand ils sont amoureux, ils se servent de leur cœur; ils n'ont jamais chargé leur plume de ses affaires, et elle s'en acquitterait fort mal; à plus forte raison des affaires des autres. Ils ne font pas de déclarations d'amour, ils ne cherchent pas les bonnes fortunes, ils ne marient pas les demoiselles; ils ne servent, au moyen de ce livre, les intérêts de personne, pas même les leurs : ils font tout simplement, et sans penser à autre chose, une galerie des belles femmes de Paris.

Mais que parlé-je de belles femmes! Depuis un mois bientôt il n'y a plus de belles femmes : il y a le gouvernement représentatif, le roi Louis-Philippe, M. Thiers, le maréchal Soult, M. Dupin et M. Barrot; tous les hommes non-seulement, mais toutes les femmes s'occupent de la crise ministérielle. Les plus vives amours ont cessé tout à coup de faire battre les cœurs; elles attendent, pour recommencer, un ministère nouveau. Les plus belles femmes ont oublié leur figure; elles re-

gardent, attentives et émues, M. Thiers et M. Dupin, qui sont fort laids; elles donneraient tous les compliments pour la liste d'un ministère présumé, et, chose inouïe! elles préfèrent mille fois qu'on leur parle du gouvernement représentatif que d'elles-mêmes. Il est impossible absolument d'être amoureux et de trouver une femme belle sans ministère; et vous avez vu la figure de ce pauvre Long-Champ. La politique est dans l'air, où devrait être le soleil; elle s'infiltre par tous les pores, et on la respire quoi qu'on en ait.

Nous-mêmes, en temps ordinaire, nous sommes d'une complète indifférence à l'endroit des institutions gouvernementales. La royauté constitutionnelle est sans doute le meilleur des gouvernements, mais une bonne monarchie absolue ou une bonne république sans doute vaudraient mieux qu'une mauvaise monarchie constitutionnelle, et on en voit. Eh bien! cette crise nous a rendus inopinément de profonds politiques : nous voyons le maréchal Soult et M. Thiers au lieu de cheveux noirs et de lèvres vermeilles, et tout à l'heure encore, pour

inscrire le nom du modèle en tête du portrait d'une belle femme que nous voulions faire, nous avons écrit involontairement, ce qui n'est pas la même chose tout à fait : *Sa Majesté Louis-Philippe.*

Mais cette fureur politique, si nous n'y prenons garde, nous jouera quelque mauvais tour : les avocats-généraux ne sont pas faciles; M. Partarrieu-Lafossé, par exemple, est fort capable de nous prouver que cette galerie des belles femmes, qui est un livre, est, depuis que le nom du Roi s'y trouve inscrit, un journal politique obligé au cautionnement, et prison, amende et le reste. Qui sait? nous pouvons nous rendre coupables des crimes de provocation au renversement du gouvernement du Roi et d'outrage envers la personne royale; et je vous signale ces passages incendiaires, ô monsieur Partarrieu! Toutefois je proteste que mon intention n'est pas de renverser le gouvernement.

Pour échapper à ces dangers et nous distraire de ces funestes préoccupations, nous avons fait de violents efforts et les tentatives les plus désespérées; nous avons cherché partout et poursuivi avec un in-

croyable acharnement tout ce qui, de près ou de loin, peut avoir des airs de beauté, de mode et de plaisir. Mais toutes les femmes sont affreuses : elles ont un air épouvantable de crise ministérielle. Plus de sourires, plus de grâces; elles prononcent de grands mots d'une air sombre; et, chose incompréhensible! on a beau fuir, éviter, se retourner en cent façons, inventer et exécuter mille combinaisons adroites, on trouve partout cet odieux et insupportable M. Thiers. Il est fluet, il est petit : il se faufile, se glisse, s'insinue; il n'y a pas moyen de l'éviter; au lieu d'un regard, M. Thiers; au lieu d'un sourire gracieux qui nous montre des dents blanches et des lèvres roses, M. Thiers, toujours M. Thiers! Nous autres, qui cherchons des belles femmes, nous sommes de tout point comme ce malheureux roi Louis-Philippe à la recherche d'un ministère : M. Thiers est toujours là devant nous qui nous regarde avec son air malin et sournois.

En désespoir de cause, nous sommes allés à Long-Champ, bien que le ciel fût de concert avec la politique, comme elle triste, orageux et sombre. Là nous avons trouvé un certain nombre de vieilles

femmes qui sont très-laides; elles veulent le faire savoir à tout le monde et que personne n'en puisse douter. Il faut dire qu'elles ont de leur laideur tous les soins possibles : elles la parent et l'attifent magnifiquement et la font briller de toute sa splendeur. Du reste, pas ombre de modes. Nous appelons *modes* les choses d'habillement nouvelles portées par les jeunes et belles femmes, non les parures extravagantes et ridicules des laides et des vieilles. Mais le moyen, je vous prie, de choisir une robe ou un chapeau sans ministère?

Nous avouons d'ailleurs ne rien comprendre à Long-Champ; Long-Champ est pour nous la plus obscure des énigmes; il ne peut exister qu'à Paris. Cette fois les badauds sont justement l'élite de la société la plus intelligente et la plus spirituelle du monde. Le temps est mauvais, l'air est humide, le ciel est sombre; il va pleuvoir, il pleut; le soleil se montre deux minutes et semble se moquer de vous : on fait atteler ses chevaux, on monte dans sa voiture; si on n'a pas de voiture, on loue un fiacre bien cher; ou, pour peu qu'on soit tombé cinq ou six fois de cheval, on

monte à cheval; ceux qui n'ont ni voiture, ni cheval, ni de quoi louer une voiture ou un cheval, sortent à pied bravement; et tout ce monde, en calèche, en cabriolet, en fiacre, à cheval, à pied, va se promener pêle-mêle au bois de Boulogne par le froid, le vent, la pluie et la boue. Nous défions résolument l'observateur le plus attentif et le plus infatigable d'y pouvoir découvrir autre chose. Cela s'appelle *Long-Champ*.

Nous avons quelque peine à croire cependant que les Parisiens, gens d'esprit, montrent pour cela un tel empressement et une telle curiosité; et sans doute il y a quelque chose en dessous qu'on n'aperçoit pas.

Nous avons bien vu çà et là quelques lionnes errantes. Les *lionnes* sont des femmes du monde qui mènent une vie singulière et excentrique, originales dans leur costume et dans leurs manières, quelquefois extravagantes. Elles outrent la mode d'une façon exagérée, et souvent passent devant elle sans beaucoup se soucier d'en être suivies. Elles ont quelque chose d'audacieux, de délibéré dans l'air, une certaine outrecuidance d'un piquant effet. Elles

marchent à grands pas, la tête haute, le regard fier et assuré, la démarche intrépide, avec des dandinements. Elles fument assez bien, montent beaucoup à cheval, et tirent quelque peu du pistolet. Nous doutions jusqu'à un certain point que les femmes fussent des hommes : nous ne savons trop que penser là-dessus depuis la récente invasion des lionnes, et nous leur conseillons de pousser, pour voir, l'expérience jusqu'au bout. Elles ont succédé aux femmes frêles et mélancoliques de la création de M. de Balzac; elles représentent assez bien, dans le monde, l'école des philosophes féminins dans les lettres, et Mme Georges Sand a créé les lionnes sans le vouloir : ses éloquentes diatribes contre la société ont abouti aux lionnes. Le résultat est mesquin.

Nous pourrions donner ici une liste des lionnes parisiennes. Nous en avons bien quelque envie, nous en sommes tentés fortement, et nous avons beaucoup de peine à nous retenir; mais quoi! voyez-vous le scandale!... Patience! nous ferons plus tard quelques portraits de lionnes qui seront, nous n'en doutons pas, reconnus.

La lionne jolie est quelque chose d'agréable, de charmant, préférable pour beaucoup à une jolie femme ordinaire; mais pour tous il n'y a rien d'insupportable et d'odieux comme une lionne qui est laide; et la plupart ne s'en font guère faute. C'est une laideur particulière, impudente et effrontée, qui se montre, s'étale, se pose, qui fait tout ce qu'elle peut pour être vue et remarquée; et elle réussit trop bien.

S'il y a quelque part des belles femmes à présent, elles sont à l'église.

L'air pénitent et contrit ne va pas mal à certaines figures, et nous avons trouvé beaucoup de femmes plus belles à l'église, recueillies, mélancoliques et pensives, que dans les attraits recherchés de leur plus brillante coquetterie; leur beauté nous apparaissait sous un jour nouveau et jusqu'à présent inconnu. Nous aurions voulu pour beaucoup pouvoir leur présenter une glace et les montrer ainsi à elles-mêmes. Du reste, rien n'est perdu encore : leur puissance est grande sur leur figure; elles sont maîtresses absolues de sa physionomie, et nous ne doutons pas qu'elles ne parviennent, après quelques

répétitions devant le miroir, à reproduire dans leur salon, avec toutes les modifications convenables, leur physionomie de l'église.

Saint-Thomas-d'Aquin, Saint-Roch, l'Assomption, Saint-Philippe du Roule et Notre-Dame-de-Loretlte se sont partagé presque exclusivement les belles femmes. Outre que les autres églises ne sont pas fort bien placées pour cela, elles ont le grand tort d'être tout simplement des églises : Notre-Dame-de-Lorette et Saint-Roch, mieux avisées, sont plus ou moins salon et salle de concert; on s'y donne des rendez-vous, on y fait retenir sa place; l'orgue joue des contredanses; les jeunes gens promènent un œil... je veux dire un lorgnon curieux sur la nef; ils cherchent une figure entre ces mille figures ; des coups-d'œil et des sourires s'échangent : les hommes regardent les femmes, et les femmes regardent si elles sont regardées; on cause à voix basse, mais on cause de la musique ou du prédicateur; il y a des sergents de ville pour maintenir la décence.

Si le mal n'était pas fait déjà, s'il était temps encore, nous engagerions les maris à se défier de la dévotion subite de leurs femmes : la dévotion

des femmes est dangereuse et perfide à Paris dans la semaine-sainte. Nous avons vu de noires intrigues s'ourdir à Saint-Roch, nous avons aperçu des billets criminels se glisser traîtreusement dans l'ombre, nous avons vu des mains se presser amoureusement pendant que le prédicateur, d'une voix tonnante, menaçait de l'enfer les sectateurs impies de l'amour mondain. Et cependant le mari incrédule, pour lui et en lui-même traitant cela de visions et de chimères, ne laissait pas que de s'applaudir beaucoup de l'impression, de l'émotion évidentes produites sur sa femme par les terribles paroles de l'éloquent prédicateur.

On nous accuse d'immoralité : voici, nous l'espérons, la preuve du contraire; et les maris, cette fois, seront contents de nous.

La dévotion, la pénitence, la musique de Saint-Roch, les sermons de l'abbé de Ravignan et les gloses familières de l'abbé Olivier, charmant petit abbé coquet et mondain, ont ainsi arraché de belles victimes aux horreurs de la politique, surtout les quêtes au profit des pauvres; car la beauté n'est pas seulement un sujet d'orgueil et de triomphe pour les

belles femmes, et pour les hommes un charmant spectacle : loin d'être à ce point frivole et de se borner à l'agrément, elle peut rendre beaucoup de services utiles; il s'agit de bien l'employer. Elle sait le chemin du cœur, le chemin de la bourse, le plus difficile aujourd'hui; elle dénoue les cordons, s'insinue et se glisse adroitement. Son sourire est si doux et son regard si moelleux! il est difficile de leur résister.

D'ailleurs la vue seule d'une belle figure est un spectacle qu'on ne peut guère se dispenser de payer lorsqu'on en réclame le prix.

Cela est précieux, d'autant plus que les moyens d'ouvrir les bourses deviennent plus rares chaque jour : il n'y a plus de pitié, plus de charité; la sécheresse est dans les cœurs. Les pauvres ont beau être pauvres, tant pis pour eux. Qu'est-ce à dire? et qu'importe aux riches? Vous êtes pauvre, je suis riche; les pauvres sont pauvres comme les riches sont riches, et voilà. La pauvreté n'est plus un titre suffisant à être secouru. Bienfaisance, miséricorde, charité, mots inutiles, sans emploi désormais, et qu'on mettra bientôt au rebut de la langue.

Il a donc fallu trouver pour les pauvres un moyen d'action plus puissant sur les riches que leur pauvreté : de là les dames quêteuses, les dames patronesses.

Les dames patronesses, pour être de bonnes dames patronesses, ont besoin d'être belles : il n'y a aucune raison pour donner de l'argent à une femme laide; on en donnerait aussi bien aux pauvres; ou, quand il y a des raisons, elles sont exceptionnelles et particulières. Une belle femme au contraire en a d'excellentes et d'invincibles : son regard et son sourire. Elle semble vous dire : — Ils sont pauvres, ils sont malheureux : ayez pitié de cette misère! — Mais elle dit en effet : — Voyez, regardez-moi : je suis belle, j'ai des yeux noirs qui brillent, les dents blanches, un charmant sourire, milles grâces adorables! Vous ne pouvez pas vous empêcher de mettre une pièce de vingt francs dans la jolie petite main blanche que je vous tends! — Et vous donnez vos vingt francs aux yeux noirs, aux dents blanches, au sourire, à la prière qui sort de la bouche rose et vermeille, à la petite main fine et blanche, non à la misère des pauvres. Plusieurs critiques mal avisés ont, l'autre

jour, gourmandé sévèrement les dames patronesses : « Elles s'exposent en public; elles livrent ainsi leurs « noms à la publicité! » — Et les pauvres, s'il vous plaît! Et sans doute vos feuilletons se proposent de remplacer les dames patronesses?

A l'avenir on déposera son offrande dans le feuilleton de *la Quotidienne* et dans le feuilleton du *Siècle*, non dans la main blanche de Mme la comtesse Le Hon ou de Mme de Ségur. Nous souhaitons vivement que les pauvres y trouvent leur compte.

De quoi vous plaignez-vous et de quoi blâmez-vous les dames patronesses? De ce qu'on les trouve belles en leur donnant de l'argent pour les pauvres? Voyez-vous le grand malheur! Eh! faut-il que leur charité demeure sans récompense?

Toutes les belles quêteuses ne quêtent pas dans les églises : il y a des quêteuses de salon. Celles-là, au lieu d'un sermon, se font appuyer par un bal ou par un concert, et cela dispose aussi bien à la charité.

Mais ces digressions paraissent longues à quelques-uns de nos lecteurs, qui nous supposent embarrassés. Nous avons recours, disent-ils, à Long-Champ,

aux *lionnes*, à la politique et aux églises, faute de belles femmes; à coup sûr les modèles nous manquent déjà, et nos digressions sont une manière de sortir d'embarras.

Il est difficile de servir à la fois tout le monde. — Quoi! toujours des portraits! Ne tracerez-vous pas de temps à autre des esquisses de mœurs? — On ne sait auquel entendre. Faites-vous des portraits? — Des esquisses de mœurs! — Faites-vous des esquisses de mœurs? — Des portraits! — Voici des portraits.



Mme la baronne Paulin.

Mme la baronne Paulin est belle dans toute la splendeur et la magnificence du mot, au contraire de la plupart des belles femmes de Paris, belles en petit, avec toutes sortes de restrictions et de réserves, qui ont l'air de marchander avec la beauté. Mignonnes, fluettes, agréables, gentilles, diminutifs de belles, elles ont comme des commencements et des tentatives de beauté non suivies d'exécution. Rien n'est

venu à terme; les formes se sont arrêtées à moitié chemin, esquisses légères, incomplètes et hâtées, qui manquent de développements. Aussi ont-elles besoin d'éducation; l'art est chargé de suppléer à la nature : la finesse, l'élégance, la grâce et l'esprit viennent à leur aide, et leur donnent par l'expression une sorte de beauté artificielle et factice, qui a bien d'ailleurs son mérite. Mais celles-là sont autrement belles qui sont belles simplement, naturellement, sans travail, sans effort, par elles-mêmes, par le naturel développement des formes. L'aspect de ces rares beautés produit un parfait contentement, une plénitude de satisfaction bien différents de l'impression légère et agréable, à peine sentie à la surface de l'âme, que fait naître la vue des jolies femmes.

Mme la baronne Paulin est, sinon dans toute la fraîcheur et le premier éclat, du moins dans toute l'abondance, la plénitude et le complet développement de sa beauté. A quelque distance de la jeunesse, qui est l'âge de l'espérance, qui attend et qui désire puisqu'elle espère, sa beauté, venue entièrement, ne fait pas mine de vouloir partir encore. Au

contraire, elle tire de son âge un parti merveilleux; elle regarde venir avec une sereine tranquillité les plus terribles années, bien décidée, si elles lui apportent des rides, à les changer en plis gracieux.

Elle est grande, avec une taille imposante et majestueuse, et une majesté calme et douce, pleine d'onction et d'un charme incomparable. Ses grands yeux bleus, d'une merveilleuse douceur, répandent autour d'elle une lueur charmante; ils ont une expression céleste quand ils regardent le ciel, d'où leur azur est descendu; et ce regard est d'ordinaire accompagné d'un sourire rayonnant de grâce divine. Quand on a longtemps savouré la délicieuse expression du regard et du sourire, on remarque sa démarche de reine, les magnificences des épaules, qui sont les plus blanches du monde, des hanches et de la poitrine, l'ovale allongé de sa tête, qui est parfait, l'oreille petite, blanche, délicate et fine, le dessin admirable des lèvres, une bouche adorable, très-petite, avec des nids charmants aux coins, et les dents, qui sont des perles. Ses beaux cheveux châtains encadrent volontiers entre deux bandeaux lisses

un front bas comme le front des statues antiques, mais aussi pur et aussi blanc. Le nez, assez allongé, se joint au front par une ligne d'une pureté exquise; grec à sa naissance, il devient français par le bout.

Elle a des mains admirables, longues, pleines, blanches, potelées, qui feraient envie à une madone de Raphaël. Mais ce que nous ne saurions peindre, c'est la grâce infinie qui accompagne tous ses mouvements, et le charme indéfinissable et vraiment merveilleux répandu sur toute sa personne.



Mme LA DUCHESSE D'ALBUFÉRA.

Pieds mignons, blanches mains, beaux yeux, cils noirs, douce voix, tendre langage, teint méridional, petite bouche, belles dents, cheveux d'ébène, regard langoureux, taille svelte, esprit malicieux et cultivé, manières gracieuses, démarche noble et dégagée, voilà le portrait griffonné, et nous regrettons de ne pouvoir en donner un autre, de Mlle Anthoine de Saint-Joseph, la belle et piquante

duchesse d'Albuféra. Il y a dans cette admirable personne tout ce qu'il faut pour exciter l'amour et exercer le pinceau d'un nouveau Raphaël. Heureux celui qui serait appelé à dessiner ses traits! Oh! que la main de l'artiste serait lente! que de séances il lui faudrait pour saisir toutes les perfections qu'il aurait à reporter sur la toile! Le plaisir, la contemplation ne sont pas sans danger pour un artiste qui porte un cœur d'homme. Il nous semble voir M[me] la duchesse d'Albuféra assise sur un sopha, et en face d'elle un jeune et habile dessinateur, le pinceau à la main, et, comme paralysé, abandonnant sa palette, et ouvrant de grands yeux sur le modèle qu'il ne doit approcher qu'à une distance respectueuse. Un son de voix enchanteur vient frapper l'oreille de l'artiste : cette voix a vibré jusqu'au fond de son âme, la rougeur lui monte au visage.

— Que faites-vous? lui dit la noble duchesse en accompagnant ces mots d'un de ces sourires qui font tourner les têtes et qui paraissent, sinon donner des encouragements, au moins apporter une douce consolation aux peines du cœur.

— Je regarde, répond timidement le malheureux,

près de se jeter aux genoux de celle qui le torture, le bouleverse, égare sa raison, s'il ne savait qu'il lui est interdit de franchir l'espace qui les sépare l'un de l'autre.

Non, Vénus n'était pas plus belle que Mme d'Albuféra. Apollon, qui s'y connaissait, se serait brûlé la cervelle aux pieds de la charmante dame si, la rencontrant à Marseille, ou même à Paris, elle eût dédaigné son amour, et que ce dieu de la poésie eût possédé une bonne paire de pistolets de Lepage.

L'amour et la gloire marchent souvent du même pas sous deux bannières différentes, et Mlle Anthoine de Saint-Joseph devait nécessairement appartenir par droit de conquête à l'un de nos guerriers de l'Empire, qui, s'élançant d'un comptoir dans les champs de Bellone, et après avoir pris des villes, gagné des batailles, moissonné des lauriers, n'avait plus qu'à enlever le cœur d'une beauté remarquable et à s'emparer de la plus jolie main qu'il y ait sous la voûte des cieux.

La dernière conquête du maréchal Suchet est as-

surément l'un des plus beaux fleurons qu'il ait ajoutés à sa couronne ducale.

Quoique Mme la duchesse d'Albuféra soit arrivée à un âge que la galanterie nous empêche de citer, sa figure est presque aussi jeune que celle de sa fille, Mme la comtesse Mathieu de la Redorte, à laquelle une place est réservée dans notre livre des belles femmes.

Mme la duchesse d'Albuféra, n'en déplaise à beaucoup de mauvaises langues féminines, sera longtemps encore une superbe reine de salon, et bien des femmes qui se croient belles vieilliront plus vite de dépit en la contemplant; celles-ci seront remplacées avant que les charmes et les grâces de la jeunesse aient disparu chez Mme d'Albuféra. Les rayons brûlants du soleil du Midi, qui l'a vu naître, semblent protéger sa beauté.

En faveur des vérités que nous imprimons, la noble et séduisante dame nous permettra peut-être, sans se fâcher trop, de faire une petite excursion aux alentours du château où, pendant la belle saison, elle va se reposer du fracas et des plaisirs bruyants de Paris.

Les travers, les faiblesses, les impressions des jolies femmes ont droit à une place à côté des éloges justement mérités. Le coassement des grenouilles est le cauchemar de Mme la duchesse d'Albuféra : de l'étang voisin de son château, la nombreuse famille trouble le sommeil de la belle châtelaine, lui envoie fort impertinemment force vapeurs, spasmes et attaques de nerfs; et les vilaines sont assez mal apprises pour ne tenir aucun compte des plaintes qu'elles suscitent par leur entêtement. Ah! si comme nous elles connaissaient Mme la duchesse d'Albuféra, on les verrait, la tête à la surface de l'eau, regarder, admirer et se taire!



Marie d'Ep......

Marie a vingt-quatre ans à peine, et la méditation a déjà mûri, dans le silence et l'obscurité, une raison précoce et une intelligence passionnée. Elle est née avec une pensée ardente; et les trésors d'une jeune vie, le sang chaud de la virginité, les palpita-

tions violentes de son cœur, toute cette brillante nature physique qui bouillonne dans une organisation nouvellement éclairée du soleil du monde, se sont joints pendant longtemps en elle à la fougue de l'imagination, à la verve poétique du génie. Mais le génie pour une femme est plus souvent le sceau de la douleur que le sceau de la gloire : la poésie a usé le corps, les rêveries oisives ont fané l'existence, le combat contre soi-même a énervé ses forces. La jeune fille pleine de vigueur et de cette belle sève de quinze ans est devenue pâle et effilée ; elle s'est étiolée sans rien perdre de sa beauté, mais en perdant de sa fraîcheur. Son regard n'est plus enjoué, mais d'une teinte sérieuse ; ses lèvres ne sourient plus aux idées de la jeunesse, mais ses joues se colorent parfois d'une tranquille rougeur quand elle voit son oncle ou sa sœur s'égayer sans sujet, l'un comme un vieillard au souvenir, l'autre comme un enfant à l'espérance. Et cependant souvent un éclair de subite inspiration, un élan d'abandon et de poésie rejettent Marie dans ses premières idées ; ses anciennes illusions reviennent impétueuses et exigeantes, et la pieuse méditation, la rêverie pen-

sive s'obscurcissent devant l'extase rayonnante du passé.

Alors un monde faux et fantastique s'agite autour d'elle, les héros de ses lectures de jeune fille prennent un corps et agissent : Werther, René, Obermann se plaignent à ses côtés ; son âme résonne comme un clavier mystique sous toutes ces idées qui viennent frapper à son cerveau ; elle devient la Julie de tous ces amants insoumis; les lents mystères de l'amour germent dans tous ces cœurs, et le murmure du plaisir arrive à son oreille solliciteur et attendrissant. C'est d'abord une amitié naissante, heureuse d'un regard incertain et d'une main qu'elle rencontre. La taille est plus émue; la chasteté, cette ceinture de l'âme, devient molle et relâchée ; il faut à ses soupirs les bosquets voilés, les avenues plus secrètes, les odeurs inconnues et humides, la charmille séculaire : seule, elle promène sous son ombrage ce caprice adoré ; sa flottante démarche s'alanguit de son martyre; ses doigts, égarés et incertains, froissent en passant les fleurs du lys qu'elle-même a planté ; la blanche pudeur secoue les ailes en son cœur; elle se sent plus émue, attendrie, et subite-

ment pâlir d'un frisson doux et inconnu; l'arbre est plus ombreux, l'oiseau chante plus gaiement, l'abeille picore avec un suave et léger bourdonnement, l'azur du ciel se voile de nuages aimables; la feuillée, pressée par son pied, dit des mots mystérieux; la chaleur est plus épaisse, les traces que ses pas ont laissées derrière elle dans l'allée bien-aimée s'animent et prennent une voix; tout parle autour d'elle en des paroles de désir. Elle arrive ainsi au banc moussu du coudrier, et les plaintes du ruisseau qui brise la rive trouvent un écho dans les plaintes inarticulées de son âme. L'heure est plus indécise, le soleil tourne à l'horizon, ses rayons percent par intervalles les charmilles qui tremblent; le myrte et la rose s'inclinent mollement en des voluptés infinies; les ramiers s'unissent, aux bois, en couples amoureux : c'est le bosquet de Clarens. — Et la pauvre Marie, abattue, sans mère pour la consoler, sans frère pour l'aimer, secoue la délicieuse léthargie; rouge de ses désirs et de sa victoire, comme l'arbre de Judée tout rouge de ses fleurs, elle se laisse aller aux larmes et aux regrets.

Ces luttes ont été longues et fréquentes. Brisée

par le combat, elle s'arrachait aux tentations de la nature, elle se précipitait aux pieds du crucifix, elle pressait de ses lèvres décolorées par l'émotion la croix que sa mère avait pressée de ses lèvres mourantes, elle respirait sur l'ivoire terni le dernier souffle de cette sainte femme devenue un ange du ciel, elle lui demandait en de ferventes prières de lui donner la force d'accomplir tous ses devoirs, de la bénir et de la protéger contre elle-même ; tendre et pieuse, elle versait, comme Madeleine la pécheresse, l'urne de ses souffrances aux pieds du Christ, et le Christ la relevait pleurante et repentie et consolée.

UNE INCONNUE.

C'est la plus singulière créature; sa vue cause des impressions étranges et indéfinissables; je n'ai jamais rien éprouvé de pareil. Elle est venue hier chez moi : que venait-elle faire? je n'en sais rien. Elle est venue seule; elle est entrée sans prévenir, sans frapper, sans faire aucun bruit; je l'ai vue tout d'un

coup assise devant moi : elle parlait et je lui répondais. A coup sûr elle n'est pas jolie, sa figure est laide; matériellement elle est affreuse, il est impossible de voir de plus vilains traits : le front bas, de petits yeux qui regardent chacun de son côté, grande bouche, grandes oreilles; une lieue entre la bouche et le nez, qui est relevé d'une façon outrageuse; les joues creuses, menton de galoche, le teint à l'avenant; au bout du compte, rien de plus joli. Ceux qui la voient sont témoins d'un combat à outrance entre sa figure et sa physionomie, la figure la plus ingrate et la plus charmante physionomie, et celle-ci l'emporte; le spectacle est rempli d'intérêt. Jamais physionomie n'était venue à bout d'une tâche pareille. J'ignore comment elle s'y prend; si, à force d'intelligence, de grâce, de finesse et d'esprit, elle parvient à cacher la figure, pour ainsi dire à la faire oublier, à se montrer seule, ou si elle la change en effet en se mêlant à elle, en l'imprégnant de ses merveilleuses qualités : il est impossible de la regarder sans éprouver un charme délicieux; la laideur disparaît complétement et ne laisse aucune trace. Nous avons cru pendant une demi-heure

cette figure la plus jolie du monde, et nous le croirions encore si la physionomie, fatiguée sans doute, ne l'avait pas, un instant, une minute peut-être, abandonnée à elle-même.

Que venait-elle faire chez moi? Je n'ai pas eu le temps de le lui demander. Elle parlait, elle parlait; un flux de paroles continuel et intarissable, sans le plus imperceptible moment de silence où l'on pût placer la moindre petite question; et il m'a semblé qu'elle n'avait pas commencé à parler et que tout d'un coup, je ne sais comment, la causerie s'était trouvée au milieu. Sa voix était douce et mielleuse en apparence, avec des notes aiguës en dessous, même un peu aigres. Elle flatte d'abord agréablement l'oreille, et s'insinue, aidée par cette apparente douceur, et, parvenue au cœur, lui fait sentir ses épines.

— Mon cher critique, me disait-elle, je vous méprise de toute mon âme. Vous n'êtes pas un critique, c'est-à-dire, vous n'êtes pas un peintre, ou vous êtes un peintre comme M. Dubuffe : vous ne peignez pas, vous ne décrivez pas, vous faites des compliments. La belle avance, ma foi! un écrivain

de compliments! Soyez franc : l'audace vous manque, vous n'osez pas, cela est clair. Écrivain mon ami, vous avez peur, vous avez peur des femmes : voilà pourquoi je vous méprise. J'avais pensé d'abord que vous oseriez peindre. Vous avez parlé des grands airs de Mme Émile de Girardin, de la tournure de Mme Louise Beaudoin et de la maigreur de Mme Gibus, que vous avez faite un peu trop maigre : cela me semblait de bon augure. Il paraît que cet essai de franchise vous a mal réussi : Mme Émile de Girardin vous aura dépêché le vicomte Charles de Launay, Mme Gibus a sans doute coiffé votre tête d'une façon ridicule, et Mme Beaudoin refusé un rôle offert dans une pièce de votre façon; car, depuis Mme Beaudoin, vous n'avez fait que des compliments. Or, critique mon ami, permettez-moi de vous le dire, les compliments imprimés sont la chose la plus absurde, la plus ridicule et la plus maladroite. Je conçois très-bien le compliment parlé, le compliment fait à l'oreille : il ne se borne pas d'ordinaire à être compliment, il a un but, il est plus ou moins déclaration d'amour; dans tous les cas, il veut plaire; mais surtout, il n'est entendu que

par des oreilles prévenues, et intéressées à le bien recevoir; mais vous autres, et c'est vous qui le dites, vous n'attendez rien de vos compliments, vous ne faites pas de déclarations d'amour : pourquoi ne faites-vous que des compliments? D'abord vous mentez; votre histoire n'est pas une histoire, et les choses que vous embellissez ont mille témoins jaloux qui ne se font pas faute de vous démentir. Un de vos éloges exagérés, s'il flatte une femme, en irrite mille à coup sûr; vous excitez mille ressentiments certains pour une reconnaissance au moins douteuse. Mais là n'est pas la principale question : vous mentez; il ne faut pas mentir. Vous croyez peut-être vous sauver en disant qu'il s'agit des femmes, et qu'il n'y a pas de courage à se montrer ainsi pour des femmes exigeant, sévère et impitoyable. — Ah! il n'y a pas de courage! En êtes-vous bien sûr? Moi je crois fermement le contraire. Dire aux hommes tout haut ce que l'on pense d'eux, le beau mérite vraiment! Cela se fait tous les jours, les plus lâches en sont capables; il y aurait bien plus de courage à s'en abstenir. La haine et le ressentiment d'un homme, la belle affaire vraiment! Mais le ressentiment des fem-

mes, des belles femmes, qui ose, dites-moi, l'affronter? Soyez franc : vous n'osez pas, vous avez peur; soyez franc : vous n'avez pas osé parler des grands pieds de Mme Athalin, comme vous ne parlerez pas des mains de Mme de F........ Allons, vous êtes un lâche flatteur! j'en appelle aux détours que vous avez faits autour de la taille de la princesse Clémentine. Vous ferez la même chose à coup sûr avec l'air prétentieux de Mme Jan...., que vous appellerez de la grâce? L'autre jour, à propos des lionnes, pourquoi n'avoir pas nommé Mme Charles Laffitte? Et vous en aviez bonne envie! Ne parlerez-vous pas des roses de son teint?... Franchement, vous trouvez Mme Le Hon belle encore?... Vos louanges, mon cher monsieur, ne produisent guère d'effet sur les femmes qui les reçoivent : leur amour-propre, qui respire de l'encens toute la journée, doit être blasé là-dessus complétement; c'est sa nourriture habituelle; il y est accoutumé tellement qu'il lui semble que cela lui est dû; il ne pensera jamais à remercier d'un compliment; à peine y fait-il attention.

Rédacteur mon ami, vous ne savez guère la

route du succès. Compliment pour compliment, j'aimerais mieux complimenter une femme laide : elle serait tout émerveillée, réjouie, et ne saurait comment témoigner sa reconnaissance. Mais, puisqu'il s'agit à présent des belles femmes de Paris, je vous conseille très-fort de glisser çà et là, au milieu des justes louanges, petits serpents sous les fleurs, quelques réprimandes sévères à l'adresse des défauts. Alors tous vos coups porteront sans aucun doute. Vous frapperez les femmes à l'endroit sensible et de la plus sensible manière : il sera difficile de faire la sourde oreille. Elles seront furieuses et grandement irritées : tant mieux! ce sera de l'émotion, et l'émotion c'est le succès.

Comptez encore beaucoup sur la malignité des autres femmes : quoi que vous ayez blâmé, elles trouveront merveilleusement justes tous vos coups de patte; elles seront enchantées de cette opinion imprimée qui était leur opinion depuis longtemps, mais qu'elles n'osaient pas exprimer, disent-elles, de peur de passer pour jalouses. Heureux écrivain! vous fournirez de la médisance à toutes les jalousies féminines. Étrangères tout à fait à ce monde de

beauté, elles ne peuvent avoir aucun intérêt à rabaisser la beauté de personne : leur figure ne leur donne pas le droit d'être jalouses, ou seulement de médire de la figure des autres. — Mme de T... est très-belle à coup sûr, admirable et superbe; sa beauté va plus loin que sa réputation... mais avez-vous lu cet article dans la galerie des *Belles Femmes de Paris?* — Ne craignez pas que la médisance de vos articles se perde et soit inaperçue : elle fera bien vite le tour de Paris, portée par mille langues de femmes, au lieu qu'une seule femme aurait quelque intérêt à parler d'un article louangeur, et encore n'oserait-elle pas.

A ces causes, rédacteur des *Belles Femmes de Paris,* je vous conseille fort la médisance. Il y a toujours un pied, une main, une bouche, un nez qui clochent : cherchez bien. Ne serait-ce qu'un ongle, une phalange du petit doigt, la dent la plus cachée, soyez malin, soyez méchant. Et pourquoi ne seriez-vous pas tant soit peu chroniqueur? Il vous faudra de l'esprit, beaucoup d'esprit : la louange est plus commode; mais si vous n'avez pas d'esprit vous êtes un imbécile, il n'y a pas de milieu... J'ai dit.

Elle se leva et sortit. — Avait-elle raison? — Nous

taillerons quelquefois notre plume, pour essayer, selon ses conseils.

Mme LA MARQUISE DE LUKER.

Qui n'a pas connu Mme la duchesse douairière de Duras, née Noailles, morte il y a seulement six à sept ans? Elle avait été une des plus belles et des plus spirituelles femmes de la cour vers la fin du règne de Louis XV et sous le règne de Louis XVI. Elle habitait l'hôtel n° 73 de la rue de Grenelle Saint-Germain, où elle est morte. Cette maison appartient à M. le comte Auguste de la Rochejacquelein, qui porte le surnom glorieux de *Balafré*. La cicatrice qui lui traverse le visage lui vient d'un coup de sabre reçu dans l'expédition de Russie, de mémorable et fatale mémoire.

Mais je reviens à Mme de Duras. Un jour, dans son salon, on annonça Mme la marquise de Chévange, née d'Aubenard, qui venait d'être présentée à la belle et infortunée Marie-Antoinette.

Marguerite d'Aubenard, fille unique du baron d'Aubenard, riche propriétaire de la Provence, venait d'être mariée au jeune marquis de Chévange, qui apportait au contrat de mariage son nom, un des plus anciens du Bourbonnais, la bienveillance de Louis XVI et la protection du maréchal du Muy, ministre de la guerre. Il se fit dans le salon de Mme de Duras comme un silence d'admiration devant Mme de Chévange : on crut voir apparaître une de ces figures angéliques faites par Raphaël.

Après son départ chacun se récria sur sa beauté.

— Elle est belle deux fois, dit la duchesse de Duras qui la connaissait : elle est belle par la figure, elle est belle par l'esprit.

Ce mot de Mme de Duras je l'appliquerai à Mme de Luker : *elle est belle deux fois : elle est belle par la figure et par l'esprit.*

Car, il ne faut pas se le dissimuler, une femme qui n'a que la beauté matérielle n'est belle qu'à moitié, et une femme qui y joint la beauté de l'esprit est belle alors avec perfection. Mme de Luker a les yeux vifs, animés, brillants, des yeux que j'appellerai *passionnés,* de longs cils, un front déve-

loppé et de magnifiques cheveux. Mais ce qui annonce la supériorité, et ce qui est fort rare parmi les femmes, c'est qu'elle porte admirablement sa tête. N'allez pas croire qu'il y ait ici quelque chose de théâtral : non; vous seriez complétement dans l'erreur, et alors vous ne m'auriez pas compris. Du reste, Mme de Luker possède au dernier degré le ton et les manières exquises de l'ancienne cour (qu'elle n'a cependant pas connue), qui deviennent rares aujourd'hui de plus en plus, et dont, dans quelques années, on aura tout à fait perdu le secret.

Quoique appartenant à une ancienne famille parlementaire, Mme de Luker est créole d'origine. Sa mère avait à Saint-Domingue de riches plantations; mais, hélas! on sait ce qu'est devenue la fortune des colons de Saint-Domingue! C'était la paille soulevée par le vent : on ne faisait que passer, elle n'était déjà plus.

Mme de Luker, qui n'a point le genre de beauté des jeunes filles nées sous le soleil des tropiques, en a la vivacité de l'imagination et l'ardeur de l'âme. Sa figure, d'une beauté régulière, est du type grec; mais la tristesse en a pris possession, et l'on voit

qu'elle a été labourée par de grands chagrins et d'amers soucis.

Aussi Mme de Luker dit-elle, quand elle entend parler de pertes de fortune ou de santés altérées, que les pertes d'argent sont réparables, que la santé même peut se recouvrer, mais que la flétrissure de l'âme et la déception du cœur sont choses irréparables. Ce mot est simple et vrai, et cependant profond.

La voix de Mme de Luker est insinuante ; le son, si je puis parler ainsi, en est aristocratique ; sa conversation est piquante, mordante souvent, ses reparties vives et acérées.

Je ne sais personne qui ait autant de tact et de perspicacité : elle vous devine, elle est déjà dans le secret de votre pensée quand à peine vous avez balbutié quelques phrases ; son regard est perçant et observateur. Avec une physionomie mélancolique elle a, dans tout l'ensemble de sa personne, de la noblesse et de la dignité unies à l'aisance et au naturel.

C'est à l'occasion de Mme de B..., mariée depuis au riche sir Henry K..., qu'elle dit que, lorsque les femmes se mettaient à être méchantes, elles l'étaient avec perfection.

On attaqua un jour vivement devant elle les femmes dans le salon du maréchal duc de T... : elle s'abstint de prendre part à la conversation et s'isola au milieu de la société, comme c'est assez son habitude. Quelques jours après, M. ***, qui s'était montré le plus violent dans ses attaques, lui ayant demandé la cause de son silence : — Mon Dieu! monsieur, répondit-elle avec un air impossible à rappeler, qu'aurais-je dit? qu'aurais-je fait? Est-ce que vous comprenez les femmes, vous autres? Vous croyez les comprendre parce que vous en dites beaucoup de mal! Elles seules savent aimer, et aimer assez pour mourir brisées d'une affection déçue... Les défauts mêmes que vous leur reprochez ne sont pas à elles : vous les leur donnez par l'absurde position que vous leur faites. Il est rare que chez elles un défaut ou une faute ne soit pas la suite d'un malheur; et presque toujours, quand on les blâme, il faudrait au contraire les plaindre.

Il y a plus de vérité dans cette réponse de Mme de Luker que dans tous les articles et les livres publiés depuis quelques années sur le sort des femmes.

Mme de Luker reçoit très-peu de monde. Être admis dans son intimité est une faveur qui mérite d'être appréciée, car sa conversation est tout à la fois brillante et attachante.



Mme LA COMTESSE MERLIN.

Mme la comtesse Merlin sort d'une famille où la beauté est héréditaire : sa mère avait les cheveux et les yeux noirs, les bras sculptés, les épaules d'une forme et d'une blancheur royales, le teint ambré, les mains d'une altesse. Elle a laissé une fille à son image, une fille belle comme le jour, non pas comme le jour de notre pays, qui est toujours terne et brumeux, mais comme celui de La Havane, où elle prit naissance.

Aujourd'hui que toutes les races sont mêlées, perdues, bouleversées, l'on ne saurait trop recueillir les restes de ces familles illustres où la beauté se transmettait comme un legs de mère en fille; grandes

traînées lumineuses qui ont traversé des siècles, et qui ne tarderont pas à s'éteindre.

La belle et blanche enfant fut élevée dans les îles aux bras d'une esclave noire, qui se prit bientôt à l'aimer comme sa fille; car les négresses ressemblent aux perroquets et aux griffons : elles aiment leur maîtresse en proportion de sa beauté. Ceci démontre, selon nous, qu'il y a quelque chose de divin dans ce don de beauté, qui soumet autour de lui les esprits et les cœurs les plus grossiers.

Ses premières années s'écoulèrent, douces et charmantes, sous le beau ciel de La Havane. Elle se prit à jouer tout d'abord avec la nature; ce fut sa première amie, sa camarade d'enfance; les fleurs, les oiseaux et les coquillages s'apprivoisèrent en riant sous ses petites mains. C'était une aurore toute dorée, toute rayonnante. Sa beauté et le soleil, quelle fête! Ce bonheur-là ne dure malheureusement qu'une matinée; les levers de soleil les plus purs et les plus bleus sont suivis de nuages.

Le nuage ici c'est le couvent, c'est un troupeau de religieuses, en robe noire et en voile, qui font les sérieuses devant l'enfant. Voilà le jeune oiseau en

cage : il s'ennuie, il fait une jolie moue adorable; il heurte sa petite tête brune contre de grosses méchantes grilles qui ont le cœur dur comme du fer. Les religieuses, la voyant belle et charmante, avec une jolie voix, font tout au monde pour la garder. C'est un petit trésor, une bénédiction; on la couvre, aux bras, aux mains, aux épaules, au cou, de chapelets, de reliquaires, de médailles, et de tous ces autres bijoux de dévotion qui forment la toilette du couvent; on la chausse de souliers bénits comme une madone d'autel; on exerce sa jolie voix; mais, de crainte que cette voix souple, tendre, harmonieuse ne soit une prairie émaillée de fleurs sous laquelle se cache une petite couleuvre armée et sifflante qu'on nomme en religion *l'amour du monde,* on la voue au blanc; elle ne répète toute la journée qu'hymnes, cantiques, chants d'église, comme un vrai petit ange qu'elle est.

Cependant l'ange s'ennuyait fort au paradis. La plus grande musicienne du monde, Giulia Grisi elle-même, ou une autre s'il y en avait une autre au monde que Giulia Grisi, finirait par se déplaire dans un ciel ainsi grillé, où l'on n'aurait d'autre

plaisir que de s'entendre chanter soi-même toute la journée. Elle regrettait ses grands bois, ses rivières, ses rochers couverts de mousse, ses champs de maïs, ses traînées de lianes et d'herbes grimpantes au bord des précipices, sa vie libre dans les plaines sans fin ; et, comme les anges ont des ailes, un jour qu'on avait laissé sa cage ouverte, elle s'envola.

— Où allez-vous ainsi, mon bel oiseau blanc ?

— Je vais où vont les colombes et les rossignols, mes frères et mes sœurs, chanter au fond des bois et courir sur les herbes.

Elle recommença sa vie libre au grand air. Vêtue d'une simple robe de mousseline claire qui laissait à découvert la poitrine, les jambes et les bras, elle marchait pieds nus sur les plantes vertes. Elle semblait, au milieu de cette grande nature des îles, une belle fille d'Ève dans le paradis terrestre ; les fleurs, les oiseaux, les branches du caïmilien s'inclinaient sur son chemin et lui souriaient comme à leur reine. Un jour cependant qu'elle courait ainsi, folle, imprudente, et toute brave à force d'être belle, la jeune fille sentit glisser sur sa chair toute frémissante un attouchement froid et mortel. C'était

une vipère qui, voyant cette jolie jambe toute rose, toute ronde, toute appétissante, n'avait pu résister à la tentation d'y attacher ses vilaines lèvres toutes pleines de poison, comme à une fleur vivante, et plutôt sans doute pour la baiser que pour la mordre. Mais les baisers de vipère sont plus venimeux que ceux des hommes : la belle enfant fut dangereusement malade, et ne revint à la vie qu'entre les bras de sa nourrice, au doux bruit d'un instrument de musique, et bercée par des chansons.

Cette belle nature des îles a sans doute beaucoup contribué à donner à Mme la comtesse Merlin ce caractère de beauté primitive et imposante qui la distingue entre toutes les femmes. Il fallut, au reste, bientôt dire adieu au ciel et aux forêts de La Havane : sa famille attendait l'enfant en Espagne. Quelle joie, à son arrivée, de la trouver si belle! Sa mère s'enorgueillissait en silence. Cependant il fallait prendre de nouvelles habitudes et quitter la vie errante. La servitude, notre société mal faite apparut pour la première fois à l'enfant sous la forme d'un corset et d'un soulier. Quelle douleur ce fut de faire entrer dans cette prison de soie, de toile et de baleines

ce joli pied qui courait naguère sur les herbes comme un oiseau blanc, et cette taille qui s'élançait libre, au milieu des forêts, avec les palmiers et les platanes! Quelques jours après, les belles mains si blanches, si folles et si joueuses restèrent captives dans des gants; la société prenait la jeune fille par les mains, par les pieds et par la taille. Quelle contrainte! et comme elle lui en voulut à cette vieille grand'-mère renfrognée et sévère, qui cache toutes les beautés des jeunes filles afin qu'on ne s'aperçoive pas tant de sa laideur!

L'éducation de l'enfant avait été fort négligée : comme les fleurs, qui ne filent ni ne lisent, mais qui n'en sont pas moins pour cela plus éclatantes que Salomon dans toute sa gloire, et plus instruites qu'Aristote, elle se contentait de savoir être belle; une fort excellente science en vérité, et que l'étude des meilleurs livres ne saurait jamais remplacer dans une femme.

Cette fleur des îles, transplantée sur une autre terre, ne tarda pas à languir : le soleil d'Espagne, qui nous brûle, nous autres Français, lui semblait froid. Il est vrai que la jeune fille, désormais grande

et forte et belle à ravir, avait besoin d'un autre soleil que celui qui brille dans l'air : il lui fallait ce doux soleil du cœur qui est l'amour.

Ce soleil mystérieux s'annonça à elle avec toutes les blanches illusions de l'aube : rêves sur un balcon, regards furtifs à travers la jalousie, image d'un inconnu inquiète et flottante. Enfin le véritable objet de cet amour s'offrit à elle sans nuage, sans demi-teinte vague, sans voile, sans incertitude. Non qu'en la présence de ce nouveau venu son cœur se remuât tout à coup dans sa poitrine et lui ait dit tout bas : Le voici, c'est celui-là!... Point : les choses ne se passent ainsi que dans les romans. Elle le trouva au contraire bien froid, bien blond, bien indifférent. C'était un fils du Nord, teint blanc, cheveux cendrés, yeux bleus, lèvres roses. Elle ignorait, la brune fille du Midi, que la neige aussi est blanche et semble froide, et qu'elle brûle.

Le comte Merlin se prit à l'aimer éperdument et bravement, en vrai militaire qu'il était. Un colonel de hussards, un frère d'armes de ce soldat-roi, de cet empereur si grand qui renouvelait alors la face du monde, ne pouvait manquer de frapper une

jeune imagination ardente et poétique : elle se laissa donc aimer, et le lui rendit même de tout son cœur; le Nord et le Midi, la gloire et la beauté se donnèrent la main dans le jeune colonel français ami du roi Joseph et la brune fille des îles.

Ce mariage, célébré au milieu des horreurs de la guerre, valut la vie à un déserteur espagnol sur le sort duquel la belle fiancée s'était attendrie et dont le comte Merlin demanda la grâce. Il la présenta à sa femme le jour de son mariage; c'était le plus beau présent de noces. La beauté est comme le soleil : elle n'a qu'à luire et à se montrer pour faire le bien, pour attendrir tous les cœurs et pour ressusciter les morts.

Mme la comtesse Merlin épousa dans le colonel une nouvelle patrie; elle devint toute française par le cœur, comme elle l'était déjà par son esprit, par le charme de ses manières et par la noblesse de ses sentiments. Ici commence le rôle si envié et si charmant qu'elle n'a cessé de jouer dans le monde depuis dix années.

Mme la comtesse Merlin éblouit d'abord les salons de Paris par sa resplendissante beauté. Sa tête pom-

peuse et royale efface tout ce qui, n'étant que joli, ose se montrer à ses côtés, ainsi que le soleil efface en plein jour la clarté des lampes et des bougies. Si j'étais femme je regarderais Mme Merlin comme une voisine fort redoutable, et je m'éloignerais d'elle le plus possible, comme d'une lumière absorbante. Elle a en effet conservé sur sa belle peau d'ambre mat ce rayonnement et cette clarté qu'ont les femmes du Midi, et qui leur vient des premiers baisers du soleil. Au reste, la beauté de Mme Merlin est surtout dans la ligne : seule, au milieu d'un temps à figures fantasques et chiffonnées, elle maintient ces proportions grandes et sculpturales où réside la majesté; ses traits sont superbement vainqueurs et toute sa personne royalement belle. On dirait, à la voir s'avancer avec ses cheveux très-noirs, ses magnifiques bras, ses glorieuses épaules, son teint chaudement pâle, ses traits sublimes et calmes, son regard voilé de longs cils, ses hanches saillantes, son port de reine, son air de tête triomphant, une victoire de l'Empire qui vit et qui marche; il y a de la grandeur de Napoléon dans cette beauté-là.

Quoique la beauté soit, à notre avis, le vrai génie

de la femme, nous estimons fort celui qui vient de l'âme quand celui-ci est modeste, charmant, retenu, quand surtout il cache la femme de lettres sous la femme du monde. Rien de plus repoussant à nos yeux que des doigts tout noirs d'encre dans une femme; mais, quand ces doigts sont blancs, nacrés et parfumés comme ceux de Mme la comtesse Merlin, nous ne nous opposons pas du tout à ce qu'ils écrivent, dans l'ombre, à la dérobée, sans faire aucun tort à la vie de salon, quelques jolies pages de *mémoires* ou de *loisirs*, avec une encre sans doute musquée et coquette, sur un vélin satiné.

Ce n'est guère à Paris, au milieu du bourdonnement des soirées d'hiver, dont elle est l'ornement et la dame patronesse, que Mme la comtesse Merlin trouve le temps d'écrire, mais l'été, à la campagne, dans son château, au bruit des feuilles de son parc et au murmure des eaux. Hélas! notre été est l'hiver de cette belle créole; elle, qui trouvait déjà l'Espagne froide, trouve notre soleil bien autrement gelé et pâle. A peine si elle se risque, au midi, sur la terrasse de son château de Charenton, sans pénétrer dans les allées du parc, toutes froides d'ombre et de

silence. Elle en ouvre royalement les grilles aux voyageurs. Là tout est grand, magnifique et fier; il semble que la beauté répande autour d'elle son caractère et son éclat jusque sur la nature qui l'environne : les arbres de ce parc ont le port majestueux de leur maîtresse, les cygnes des viviers sa blancheur et le renflement soyeux de son cou, les fleurs sa grâce imposante et sa grande tournure. Il y a au bord d'une allée peuplée de bouleaux, sous beaucoup de feuilles et de soleil, un petit pavillon couvert en chaume et tapissé de lierre d'où l'on voit couler l'eau dans un fossé entre des joncs : c'est là, dit-on, que Mme la comtesse Merlin a écrit ses mémoires.

Au reste, le château a été vendu l'automne dernier; les arbres du parc ne la reverront plus. Aussi en ont-ils perdu leurs feuilles de douleur; les mauvaises herbes ont poussé dans les allées, que son pied de reine ne doit plus effleurer, et les oiseaux, ne l'entendant plus chanter, ont gardé le silence.

Mme la comtesse Merlin joint en effet à son talent d'écrivain celui de grande musicienne. Sa belle voix se fait quelquefois entendre dans nos salons, et,

pendant le mois de mai, à l'église de Notre-Dame-de-Lorette. Mme Merlin est du nombre de ces femmes accomplies qui rendent au monde ce qu'elles doivent au monde et à Dieu ce qu'elles doivent à Dieu.

Mme Merlin a maintenant l'âge des femmes de M. de Balzac; mais les années sont aux femmes de cette nature ce que l'automne est aux beaux fruits : elles leur ôtent ce qu'elles avaient d'acerbe, les mûrissent, les chauffent de tons blonds et onctueux, assouplissent les lignes dures ou anguleuses, et remplacent avec les agréments de l'esprit les légères pertes que fait çà et là leur figure. C'est un goût de bourgeois d'aimer les petites filles et les pommes crues. Pour nous une femme est toujours jeune quand elle est belle; et, à ce compte, nous déclarons Mme la comtesse Merlin tout à fait dans son printemps.

Elle reçoit dans son hôtel, à Paris, une société nombreuse, choisie, et étoilée de charmantes beautés fort jeunes, dont elle demeure toujours la reine. On la presse souvent de faire de la musique, et, quand elle ne résiste pas trop opiniâtrément, tous les

cœurs et toutes les oreilles s'ouvrent à la fois. Il paraît que la sirène antique n'est pas tout à fait une fable, et que la belle voix se rencontre unie avec la belle tête de femme. Seulement, Mme la comtesse Merlin ne finit pas du tout comme la sirène : elle a au contraire les plus admirables pieds du monde, et les mains douces, charmantes, charitables, ornées d'ongles inoffensifs et gracieux ; et, si elle déchire ceux qu'elle charme, c'est tout à fait sans le vouloir. Beauté, musique, esprit, Mme la comtesse Merlin porte sur son noble front trois couronnes, dont une seule suffirait à consacrer pour toujours une tête de femme.

Mme DE FONVIELLE.

La laideur n'est pas fâcheuse de tous points : elle a ses avantages, et des côtés excellents qui manquent à la beauté. Par exemple, elle n'est pas, comme cette dernière, passagère et fugitive; la laideur sait à quoi s'en tenir, on peut compter sur elle, nulle crainte qu'elle fasse défaut; une fois laid, on est laid

pour toujours. Rien de plus inconstant au contraire que la beauté; les verbes *se faner, dépérir, se flétrir, passer* ont été forgés pour elle, et la consommation qu'elle en fait est effrayante. On est sujet, avec elle, aux plus amères déceptions. Vous avez admiré, le matin, une rose fraîche, brillante et d'un éclat incomparable: vous la trouvez, le soir, penchée, décolorée, flétrie, sans parfums, et ses pétales jaunis s'effeuillent tristement. Ne me parlez pas des lys et des roses du teint, des dents blanches, des lèvres vermeilles, des joues rebondies: sans compter les maladies, les indispositions, les accidents, les petits chagrins, les soucis, je connais une certaine année, qui s'appelle la *trentième*, qui les arrangera d'une belle façon; et, si elle y fait faute, celles qui viendront après n'y manqueront pas. Aussi nous admirons, de préférence aux beautés de vingt ans, ces beautés exceptionnelles et privilégiées qui ont su résister au souffle dévastateur de ces terribles années; à notre sens, ces belles femmes seules peuvent être reconnues belles femmes en toute sûreté de conscience. Il ne faut pas que la vingtième année nous en veuille: elle a bien ses mérites, et nous ne

tarderons pas à trouver l'occasion de lui rendre justice; mais enfin la beauté de vingt ans n'est pas une beauté décisive. Le beau mérite d'être belle à vingt ans! Votre beauté n'a été soumise à aucune épreuve : qui répond qu'elle résistera? C'est la jeunesse qui est belle en vous; elle pare votre figure de sa fraîcheur et de son éclat : laissez-la, je vous prie, s'en aller un peu, afin que nous puissions voir votre visage abandonné à lui-même, et dites-moi ce qui reste à la plupart de ces adorables figures, une fois la jeunesse envolée. La cruelle emporte la grâce, les charmes, l'éclat, toute la beauté; les lys et les roses, la vivacité du regard, le sourire vermeil s'enfuient avec elle sans retour; ou plutôt grâce, blancheur, incarnat, vif regard, doux sourire, tout cela c'était la jeunesse, qui est partie; et vous avez beau courir après elle à force de toilette, elle ne reviendra plus.

Quelques visages privilégiés s'en inquiètent fort peu; ils s'accommodent également de la vingtième, de la trentième et de la quarantième années. Seulement, comme ils changent d'âge, ils changent de beauté; et les femmes qui ont une de ces figures

sont belles trois fois, de trois manières différentes; elles changent, se transforment et se renouvellent tout à fait. C'est toujours la même femme, et cependant ce sont trois belles femmes très-dissemblables et parfaitement distinctes.

Mme de Fonvielle en est à sa seconde beauté, aussi belle que la première, et nous ne serions pas étonné que la troisième valût ses devancières. Mme Henri de Fonvielle n'a fait regretter à personne, que nous sachions, Mlle Rosine de Fonvielle, qui était cependant l'une des plus charmantes demoiselles de Paris; nous en appelons aux jeunes gens à marier d'alors : de longs cheveux noirs, des traits fins et délicats, une charmante petite bouche, un peu contournée, un peu maniérée, mais naturellement et d'une charmante façon; les lèvres les plus roses, qui laissaient voir en se séparant les dents les plus blanches et les mieux rangées, un nez d'une ravissante tournure, bien que légèrement pointu, lui auraient formé tout seuls la plus riche dot. Elle était d'ordinaire assez pâle; mais lorsque le sourire éclairait sa figure, que ses yeux brillaient de toute leur vivacité en même temps qu'un éclat inaccoutumé colo-

elle est jolie, elle est tout à fait dans son droit. Être lionne est une manière d'entendre sa beauté, de l'exprimer, une manière d'être belle femme qui en vaut une autre. Soyez belle d'abord : ensuite soyez belle comme vous l'entendrez. Baissez les yeux modestement, soyez simple dans votre mise, habillez-vous seulement pour être habillée; surveillez attentivement vos gestes, votre démarche, vos regards, le son de votre voix; soyez réservée dans tout cela autant que possible, décente et hypocrite si vous voulez : voilà votre beauté; craignez d'être aperçue; — ou soyez coquette selon la coquetterie ordinaire, selon la toilette, les airs et les mines de salon : peu importe; vous êtes belle, cela suffit; et il n'y a rien pour être belle femme comme d'être belle femme. — Êtes-vous belle : soyez lionne si vous voulez; prenez des airs de tête, marchez hardiment, d'une façon triomphale et conquérante; regardez en face, soutenez les regards, drapez-vous, donnez des airs à votre toilette; à merveille! Vous êtes belle : tout cela c'est la tournure, l'expression, le langage de votre beauté : nous croyons que la beauté ne saurait mal parler. Hâtons-nous d'ajouter que



Mlle MARS,

à 20 Ans



a 20 Ans

Mme Trousseau n'est iionne qu'à moitié, c'est-à-dire par les côtés permis et bienséants. Elle a un mari qui est son mari, et de beaux enfants qu'elle élève avec tous les soins maternels.



Mlle Mars, ou LES TROIS SAISONS.

Le vieux, le vieux
Est souvent glorieux.
Malgré les envieux,
Honneur au vieux !

Ce vieux refrain d'un spirituel vaudevilliste s'applique parfaitement au vieux drapeau de Fontenoy et à celui d'Austerlitz, vieilles gloires dont le peuple garde le souvenir. Il convenait également à Brillat-Savarin, ce modèle des gastronomes, qui avait plus d'amour, plus de tendresse pour une vieille cave pleine de bons vins que pour la cour des comptes, où il siégeait gaiement comme conseiller. Au théâtre le vieux est encore de mode; au dessert, après un

ample déjeuner ou un succulent dîner, on ne saurait s'en passer; et, malgré la double proscription dans laquelle Mme de Sévigné a enveloppé Racine et le café, le café, Racine et les Français n'en sont pas moins bons amis. D'audacieux novateurs ont voulu tenter une révolution d'idées, de principes et de langage; mais ces sortes de révolutions sont heureusement de courte durée : le ridicule les tue; et certes ce n'est pas avec la lourde massue de nos ébouriffants feuilletonnistes que l'on parviendra à assommer les vieux qui nous divertissent tant avec leurs vieilles pièces.

En vain la jeune littérature, la littérature échevelée, qui a fait divorce avec le bon sens, criera, clabaudera, s'agitera : elle mourra à la peine; toujours les vieux feront des envieux, et jamais ceux-ci ne parviendront à les égaler.

Honneur donc au vieux! Entendons-nous cependant : si le vieux nous plaît, nous intéresse, nous charme, nous captive au théâtre, c'est dans les chefs-d'œuvre impérissables des grands maîtres, non dans leurs périssables interprètes, surtout dans leurs interprètes féminins, que la vieillesse arrange fort mal.

Nous diviserons l'existence d'une actrice belle femme en trois saisons : le printemps, l'automne et l'hiver.

PREMIÈRE SAISON.

L'éternelle jeune première du Théâtre-Français, Mlle Mars, dont nous donnons le portrait, qui ne déparera pas notre galerie des *belles femmes,* est jeune, trés-jeune ;

Yeux, col, sein, port, teint, taille,

tout est parfait chez elle ; sa noire chevelure rehausse encore l'éclat de sa jolie figure ; un sourire inexprimable montre deux rangées de perles qui orneraient à merveille le diadème d'une duchesse du faubourg Saint-Germain ou le collier de la maîtresse d'un financier de la Chaussée-d'Antin. Mlle Mars a la voix fraîche et sonore ; la blancheur de son teint, l'incarnat de ses lèvres semblent disputer au lys et à la rose le privilége de la beauté ; une taille élancée donne à sa démarche légère un parfum de bon ton qui rappelle les gracieuses manières des nobles dames de la cour et de la ville ; il y a dans ses regards une espèce de machine infernale propre à blesser

tous les cœurs, fussent-ils durs comme le marbre de Carrare. Aussi la foule se presse-t-elle sur ses pas; hommages en prose et en vers, bouquets, applaudissements, bravos, couronnes partent des loges et du parterre du Théâtre-Français pour aller tomber aux pieds ou frapper agréablement l'oreille de la charmante actrice; sémillants colonels de l'Empire, gros traitants, banquiers, clercs de notaires, officiers de cavalerie, fils de bonnes maisons, fashionables du boulevart de Gand, amateurs du beau, jeunes et vieux ne se lassent pas de l'admirer, et ceux qui l'ont applaudie au théâtre veulent la posséder à tout prix. Le portrait de M[lle] Mars est bientôt dans leurs mains, une place d'honneur lui est réservée dans l'alcôve ou au salon : on y jette un regard, et tout retrace les tendres émotions que l'incomparable actrice nous a fait éprouver au théâtre et... Pardon, charmantes lectrices! nous avons failli bien involontairement lever un coin du rideau destiné à protéger la femme. Il s'agit de l'actrice qui a été par son jeu, la finesse de son esprit, les grâces de sa personne, l'une des plus grandes comédiennes de notre siècle.

DEUXIÈME SAISON.

Le portrait de Mlle Mars dessiné par Desmaisons et celui que nous avons esquissé tant bien que mal remontent à un temps déjà loin de nous. Ils conservent leur fidélité historique; mais l'original, mettant la main sur sa conscience et se posant en face de sa psyché, aurait peine à s'y reconnaître. L'art, qui perfectionne tout, a songé aux visages des femmes en créant, sous des noms empruntés à la Turquie, à la Perse ou à l'Asie, de merveilleux spécifiques bien supérieurs à la précieuse eau de Jouvence; et Mlle Mars doit des remerciements au créateur pour ces découvertes nouvelles, qui peuvent avoir été jetées dans ce monde, et à bon marché, tout exprès pour elle et un peu pour nous : elle paraît encore jeune et jolie aux spectateurs de bonne volonté. Elle, toujours complaisante, se figure, autant qu'on le peut en pareille occasion, qu'au bout d'une année elle rajeunit d'un an, ce qui est fort consolant, et nous donne l'espoir de la voir un jour débuter une seconde fois au Théâtre-Français avec ses anciens

seize printemps, qu'elle aura rattrapés à perte de mémoire.

Mlle Mars a eu un bel automne, son talent et sa réputation de femme d'esprit grandissaient ensemble; et si les adorateurs n'encombraient plus le péristyle de son hôtel, si son boudoir restait désert, on ne se lassait pas de l'admirer sur la scène; les applaudissements devenaient plus frénétiques, et ils étaient justement mérités; moins de compliments, mais plus sincères et plus désintéressés. Les vieux habitués du théâtre avaient souvenance de ses triomphes; ils votaient une couronne, et la couronne était décernée; on ne couronnait pas légèrement une reine pour en envoyer une autre en exil; la place était vacante, elle appartenait par droit de conquête à Mlle Mars, et pour ce royaume la naissance importe peu; le peuple, émerveillé (nous sommes au théâtre), mettait le sceptre de Thalie dans ses blanches mains avec de bruyants applaudissements; ce trône élevé par acclamations n'avait à redouter ni la division des partis, ni ces révolutions soudaines qui ébranlent l'édifice social et jettent l'État dans la perturbation; les trahisons,

les parjures, les usurpations n'y entraient pour rien, et les contribuables qui allaient s'asseoir au parterre ou aux premières loges payaient sans murmurer le budget de la nouvelle reine. Princes, ducs, marquises, bourgeois, comtesses, paysans, barons, artisans, grisettes applaudissaient à la fois. Royaume heureux! pour son argent on y rit, on s'y amuse, et les affaires n'en vont pas plus mal. C'est un bonheur qu'on ne trouve qu'au théâtre.

Ce fut un beau jour celui où M[lle] Mars devint la souveraine de notre premier théâtre; elle put s'écrier, en parodiant le mot de Louis XIV : *Le Théâtre-Français, c'est moi!*

La séduisante reine a gouverné sans peur, nous ne dirons pas sans reproches; elle peut à présent abdiquer sans crainte.

Il est bon pour une jeune artiste d'avoir de vieilles connaissances qui ne l'ont jamais perdue de vue. Il existe beaucoup de personnes de l'âge de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans qui sont prêtes à témoigner des brillants débuts et des succès de M[lle] Mars, jolie femme dans son printemps, devenue grande actrice dans son automne.

A la scène M[lle] Mars n'a rien perdu de son éclat, elle a conservé la vivacité du bel âge : une parure élégante, une toilette recherchée, du blanc, du bleu, du rouge, symbole des couleurs dites nationales, le tout arrangé avec art par une main habile, mettent en défaut l'œil le mieux exercé. A la ville c'est bien différent.... Mais soyons galants.

Le vieux, le vieux
Est souvent glorieux.
Malgré les envieux,
Honneur au vieux!

TROISIÈME SAISON.

Adieu, jours de fêtes et de bonheur! temps de volupté, de plaisirs et de joies, rêves du jeune âge, boudoirs enchantés, prairies émaillées, verts bocages, adieu! adieu, fleurs printanières!...| nous vous quittons. La neige vous dérobe à nos regards sous son blanc linceul; le chant des oiseaux a cessé: adieu!...

Bonjour, froid hiver, bonjour! Donne-nous la main : nous allons ensemble faire notre dernière promenade... Prenons le chemin le plus long.

Venez, venez avec nous, mademoiselle Mars! Ne faites pas la prude : vous devez être aguerrie. D'ailleurs nous sommes vieux : soutenons-nous.

Les mauvaises langues ne peuvent plus avoir prise sur nous : nos cheveux ont blanchi, notre marche est chancelante, notre corps est courbé. Si nous rencontrons par hasard de tendres amoureux avec leurs jolies maîtresses, nous songerons au passé et nous dirons en soupirant : Voilà comme nous étions autrefois !

Le bon Désaugiers, que nous allons rejoindre là-bas, s'écriait naguère dans un gai délire :

Aime, ris, chante et bois!
Tu ne vivras qu'une fois.

Nous avons aimé, nous avons ri, nous avons chanté, nous avons vécu; et, pour notre part, nous autres épicuriens, coureurs d'aventures, francs vauriens, nous avons de plus fêté la gloire, les belles, les amours et le dieu de la vendange : partons, partons,

Regrets en arrière,
Espoir en avant!

Bon Dieu! que faites-vous dans le temple de Thalie? répondez, mademoiselle Mars!... Vous gardez le silence... A la bonne heure, peu importe; et nous parlerons pour vous.

Écoutez sans rougir et sans vous fâcher trop.

Si notre siècle était celui de la Régence; si nous pouvions, en faisant violence aux progrès de la société actuelle, marcher à reculons, Mlle Mars, la plus grande et la plus respectable des comédiennes, serait capable, avec le prestige des mouches et autres accessoires au moyen desquels les belles dames d'alors déguisaient les ravages du temps, de faire tourner la tête à un mousquetaire ou à un nouveau débarqué de province. Aujourd'hui nous y regardons de plus près et à deux fois; nous ne sommes plus si crédules, nous ne tombons plus dans ces piéges horribles de la coquetterie; comme saint Thomas, nous voulons voir de nos yeux et toucher de nos mains, n'en déplaise aux vertus de coulisses.

Mlle Mars s'imagine, parce qu'elle a été, être encore, comme la belle au bois dormant, jeune, fraîche et jolie. L'opinion qu'elle a d'elle-même est

sans doute fort respectable; seulement, il est dommage que personne ne soit de son avis.

Pour que la perpétuelle jeune première des Français pût s'entretenir dans l'erreur qui la flatte tant et continuer le rêve enchanteur dont elle est le jouet, il faudrait qu'une bonne loi supprimât glaces et miroirs. Il n'y aurait plus alors qu'une extravagante prétention, que par respect on tolérerait à cause du passé.

A quoi sert de fermer les yeux à la lumière? Il faut que chacun ait son tour. L'amour de théâtre vieillit vite. Les actrices expriment l'amour sans passion, elles ont de la colère sans haine, elles menacent, et la vengeance n'entre pas dans leur cœur; elles pleurent sans verser des larmes et rient sans gaieté : c'est là une vie exceptionnelle qui tue, énerve, et conduit à la décrépitude par un chemin couvert de fleurs.

La nature, avare de ses trésors féminins, ne produit pas dans le cours d'un siècle plusieurs Ninon de l'Enclos; aujourd'hui les bonnes fées ne s'amusent plus comme autrefois à conserver aux femmes, pendant dix ou vingt lustres, les charmes de

la jeunesse, belles parures que les orages flétrissent et qui disparaissent aussi vite que les roses.

La carrière de Mlle Mars a été assez bien remplie: les couronnes ne lui ont pas manqué, son beau talent lui a valu de justes applaudissements : qu'elle en laisse recueillir aux talents qui naissent. Elle doit leur tendre la main, les encourager, leur ouvrir les portes du théâtre, où elle a besoin d'être remplacée. Qu'en un mot, elle n'augmente pas nos regrets par sa froide indifférence pour l'art. L'art lui commande de faire son testament en faveur de jeunes et jolies actrices qui vieillissent à force d'attendre.

Mlle Mars, qui a été jeune et jolie, conviendra que rien n'est plus *comique* (c'est le mot le plus doux qui se présente au bout de notre plume) qu'une vieille femme qui veut, bon gré mal gré, qu'on la croie jeune et fraîche comme dans son printemps.

Mlle Mars s'est hasardée tout récemment dans le rôle de Mlle de Belle-Isle : l'accueil qu'elle a reçu a dû la convaincre qu'une honorable retraite lui convient beaucoup mieux que l'emploi des jeunes premières.

La saison des amours
Ne peut durer toujours.

En prenant une sage détermination Mlle Mars consolera Thalie du chagrin qu'elle lui cause. Elle est sans pitié pour elle, elle la tyrannise en méchante femme. C'est mal, c'est fort mal, et à son âge on devrait avoir plus de raison. Qu'elle suive nos conseils, dictés dans l'intérêt de sa réputation : le public l'applaudira, comme autrefois dans ses meilleurs rôles. D'ailleurs elle a besoin de repos : sa démarche est lourde et embarrassée, elle se fatigue aisément; elle disait l'autre jour, après avoir fait quelques pas : — *Oh! je sens que je vieillis!* — Aveu précieux dont nous prenons acte, et qu'aucun arrêt de Cour souveraine ne pourrait casser.

Maintenant nous offrons galamment notre bras à Mlle Mars;

Un peu d'aide fait grand bien.

Nous marchons doucement, très-doucement ; et nous l'entendons qui fredonne tout bas :

Combien je regrette

Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite...

mais, dans la crainte de s'éloigner de la vérité, comme naguère devant la Cour d'assises, où, sans doute par distraction, elle se donna *quarante-cinq* ans, ce qui fait remonter ses débuts au jour de sa naissance, elle se garde bien d'ajouter :

Et le temps perdu!

Nous sommes en effet persuadés que, sous ce rapport, M[lle] Mars n'a rien perdu.

Et, si elle nous demande notre âge, nous ne dirons pas *quarante-cinq* ans. — Hélas!

Aujourd'hui du temps qui me glace
Je subis l'arrêt inhumain;
J' vois d'un' belle, sans qu'ça m'agace,
Le pied mignon, la blanche main;
Et si j'en poursuis un' qui passe,
Essoufflé, je reste en chemin.
Aut'fois, vrai lutin,
Soir et matin
J'attaquais,
Je croquais

Chaque poulette

. . . .

. . . .

La voix nous manque pour achever le couplet ; et nous avouons en toute humilité que nous ne croquons plus rien aujourd'hui.

Galants toutefois jusqu'au bout, reprenons notre refrain :

Le vieux, le vieux
Est souvent glorieux.
Malgré les envieux,
Honneur au vieux !

Et conseillons, pour finir, à la vieille actrice, de se reposer à l'ombre de ses lauriers, en attendant que la Parque vienne la chercher pour le théâtre de l'autre monde.



Mlle Maria Lebois de Glatigny.

Ma main ignore les couleurs;
Sur l'ivoire ou la page blanche
Je ne sais pas semer des fleurs;
Ma muse en vers tristes s'épanche,
Elle pleure son doux printemps,
Cette grelottante hirondelle,
Et, dans l'ombre et le mauvais temps,
Pose sa tête sous son aile.

Marie, à vous seule le don
De revivre en votre peinture,
Belle de grâce, d'abandon;
A vous le monde et la nature!
Les anges blonds que vous rêvez
Passent sur la toile fidèle;
Sans eux, ô belle, vous trouvez
En vous l'artiste et le modèle.

Mais, pour effacer dans l'instant
La Muranèse, Fornarine,
Médicis au sein éclatant,
Nésée en sa conque marine,
Pour faire mieux que le Titien,
Que Corrège, et que Gargilasse
Sous son pinceau vénitien,
Regardez-vous dans une glace!

Les belles femmes de Paris

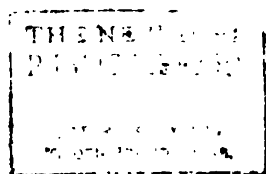
Mlle MARIA LEBOIS DE GLATIGNY.

Les belles femmes de Paris



Imp. de Lemercier, Benard et Cie

Mlle MARIA LEBOIS DE GLATIGNY.



Tels sont les vers que l'on lit sur l'album de Mlle Maria Lebois de Glatigny, et nous déclarons que ces vers si flatteurs restent encore au-dessous de la beauté qu'ils célèbrent.

Mlle de Glatigny a de superbes cheveux châtains maintenus sur le derrière de la tête par un nœud puissant, et suspendus de chaque côté des joues en grappes folles et abondantes. Aplatis à l'origine sur les tempes, ces cheveux très-fins encadrent dans leur ogive un front blanc, net, lisse comme une agate, avec deux bosses légèrement saillantes qui sont celles de la poésie. Deux sourcils, d'un arc très-pur et détendu, donnent à la figure un air de repos et de sérénité. Les yeux, d'une grandeur modérée, sont amincis en longues amandes, d'un bleu de mer, et noyés dans un fluide d'or. Leur regard, très-calme, réjouit et élève l'âme comme un ciel sans nuage; il fait beau dans ces yeux-là. Les attaches du nez sont d'une délicatesse extrême et maintiennent bien la ligne du front. Le nez lui-même s'effile avec une grâce infinie; l'arrête, quoique vive, se perd dans une flexibilité de contours incroyable et souveraine, qui adoucit le trait sans l'effacer. La

bouche, doucement entr'ouverte comme pour laisser passage aux soupirs du cœur, est d'une coupe pure, fine et charmante; une vraie bouche de reine, en ligne droite, avec des dents qui sont des perles. Nous ne connaissons au monde de supérieur à la bouche de Mlle Maria de Glatigny que les paroles qui en tombent çà et là, toutes dorées et toutes mélodieuses, comme des notes de beauté.

L'ensemble est d'une harmonie parfaite. La figure, légèrement attirée vers le front, témoigne d'une intelligence élevée ; le contour, quoique perdu dans une brume de cheveux crépelés et follets, nous en a toujours semblé irréprochable. Il est évident d'ailleurs que la nature ne nous a donné les cheveux que pour ombrer les joues et pour sauver l'ovale un peu sec du visage ; la chevelure est l'ornement et le feuillage de la tête; c'est pour cela qu'elle tombe quand vient l'automne. Mlle Maria de Glatigny est encore dans toute la fleur de son printemps, ce qui ne nuit jamais à la beauté, au contraire. Si même nous avons été obligés quelquefois de retourner vers les admirations de nos pères, c'est uniquement parce que, de nos jours, la beauté étant fort rare, il fallait

ou renoncer à la décrire ou l'accepter souvent un peu fruste et surannée. Mlle Maria nous représente enfin la femme sous ses deux formes accomplies, la beauté et la jeunesse.

Au reste, la plume ou le crayon, si habiles qu'ils soient, ne sauraient reproduire cette délicieuse figure. Aussi comptons-nous beaucoup sur l'imagination de nos lecteurs. L'on décrit bien une ligne, un trait, un contour, des cheveux, un ovale, une bouche; mais ce qui ne se décrit ni ne se peint, c'est la grâce infinie du sourire, la pureté soyeuse du regard, la lumière auréolée du front, la transparence moite, blonde et floutée de la peau, les ébats de cheveux folâtres et soufflés qui lutinent sur le bord des joues. Ce sont ces mille et une fantaisies charmantes, que Mlle Maria Lebois de Glatigny invente sans le savoir à chaque minute, qui font qu'en la regardant l'on se tait, l'on admire, l'on se réjouit en silence, et qu'on la remercie tout bas, au fond du cœur, comme si c'était une bonté de sa part d'être si belle.

Nous avons déjà épuisé presque toutes les formes de l'éloge, et cependant nous n'avons encore rien

dit du cou, qui porte admirablement la tête, des plans de la poitrine, qui sont les plus amples et les mieux modelés du monde, des bras, qui semblent dérobés à une Vénus de marbre, des mains douces et frileuses, du cintre admirable des épaules, de tous ces éclats de blancheur provocante qui s'échappe du satin noir comme l'arc pâle de la lune dans une nuit d'orage. La taille est svelte, fière et hardie; ajoutez à cela une tournure de reine, ou tout au moins de duchesse, au temps où les reines et les duchesses étaient belles. Tout cela forme un ensemble unique et radieux qui produit pour un artiste, comme nous le disions tout à l'heure, un parfait contentement. C'est du mot latin *beatus* (bienheureux) que les Français et les modernes ont fait le mot *beauté*.

Au reste, il en est de la beauté comme du talent : il ne suffit pas d'avoir reçu de la nature tous les éléments pour cela, il faut encore les employer, il faut savoir être belle. Il y a beaucoup de femmes qui ont été bien traitées en naissant, mais qui, faute d'avoir exercé les bonnes dispositions qu'il y avait en elles à la beauté, sont réellement fort laides; ceci demande, comme tout le reste, une éducation.

Nous nous proposons d'ouvrir, l'année prochaine, dans cette tendance, un cours public de beauté à l'usage des dames. Nous ne croyons pas que nos leçons puissent profiter beaucoup aux femmes de soixante-dix ans : c'est s'y prendre un peu tard, et en tout il faut commencer de bonne heure pour réussir; mais nous ne doutons pas que les jeunes personnes un peu bien disposées pour cela ne deviennent réellement fort charmantes avec de la bonne volonté. Cette étude devrait entrer dans l'instruction des jeunes filles, et nous nous étonnons fort que les pensions, où l'on apprend à écrire, à broder, à peindre, à faire de la musique, aient négligé jusqu'ici la première science de la femme, qui est de plaire et d'être belle.

Mlle Lebois de Glatigny n'a aucunement besoin de leçons à cet endroit : elle sait admirablement être belle. D'abord elle l'est naturellement et sans effort; mais elle ajoute à ce fond de beauté native un art superfin et mirifique qui double encore ses moyens de plaire. Il en est des jolies femmes comme des fleurs, qui, si bien venues qu'on les suppose, ont toujours besoin de culture, ou comme des talents

les mieux nés, chez qui l'étude et le travail ne gâtent rien, au contraire. L'art de Mlle Maria consiste dans sa coiffure efflorescente, dont les boucles vaporeuses s'échappent, les unes puissamment tordues, les autres naissantes et à peine formées, avec toutes sortes de grâce, d'abandon et de prodigalité; dans une toilette luxuriante, dans un maintien royal, dans des manières qui rappellent le grand siècle de Louis XIV et Mme de Sévigné, dans des airs de tête charmants qui font rêver les poëtes, dans des riens multipliés et infinis qui forment comme le parfum de la beauté.

Mlles de Glatigny (car Mlle Maria a une sœur) ne suivent pas servilement les modes du jour, presque toutes laides ou mesquines : elles inventent, elles créent elles-mêmes des toilettes. Figurez-vous des brouillards de mousseline brodée or, des velours argentés, des ceintures aux couleurs changeantes, des robes de satin, des aumônières, des nœuds, des rubans, des plumes, des fleurs, de véritables parures de fées qui feraient croire volontiers aux contes de Perrault et aux *Milles et une nuits*. Toute cette toilette romanesque, fantastique, exubérante ajoute à la beauté de Mlle Maria de Glatigny des effets

ravissants : ses belles épaules d'un blanc mat, baignées par une rosée de perles; son front, qui retient et renvoie la lumière, surmonté d'un diadème; ses bras cerclés de bracelets d'or aux attaches si fines du poignet; enfin cet accord perpétuel de la nature et de l'art en font une personne accomplie et souveraine, et tout à fait dans nos goûts. Mlle Maria de Glatigny, en effet, est belle absolument et à sa manière : or, nous tenons qu'en fait de beauté comme en fait de talent, il faut être soi. Il y a certaines figures régulières, mais communes, frappées sur le même modèle et à la même effigie, qui sont à Mlle Maria Lebois de Glatigny ce que sont les gros sous aux louis d'or.

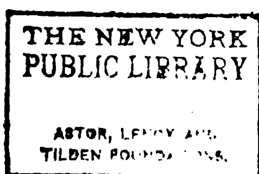
Cette toilette, qui semblerait excessive sur une autre femme, trouve son excuse dans la beauté et dans les goûts artistes de Mlle Maria Lebois de Glatigny. Les éloges que nous avons donnés à sa figure et aux formes visibles de son corps, nous pourrions les adresser avec non moins de justice à son talent : Mlle Maria peint à l'huile de charmants portraits. Espérons que ce jeune talent, jusqu'ici caché et timide, finira par se produire à la grande lumière du salon.

Alors nous nous acquitterons envers l'artiste du devoir de critique, que le charme et la grâce de sa peinture nous rendront léger. Au reste, M[lle] Maria Lebois de Glatigny n'a qu'à se copier elle-même pour faire de l'art et de la poésie.

S'il est vrai, comme dit l'Évangile et comme nous le croyons, que les beaux arbres portent de beaux fruits, M[lle] Maria Lebois de Glatigny deviendra une artiste tout à fait célèbre. Nous avons parlé plus haut de sa jeunesse, que nous caractériserons ici de *maturité du printemps*. Elle est au mois de juin de la vie, à cet âge que les anciens poëtes pressaient surtout de leurs conseils : « Hatez-vous, Lydie!
« Je vous y exhorte au nom des dieux; car la rose
« vit peu et le plaisir se fane avant la soirée; les
« mauvais jours viennent avec la rapidité des nuages
« poussés par le vent. Hâtez-vous pendant qu'il en
« est temps encore! »

Tout cela veut dire que M[lle] Maria Lebois de Glatigny a vingt-quatre ans ou environ, l'âge intermédiaire des demoiselles et le jeune âge des femmes.

Esprit, beauté, jeunesse, en voilà plus qu'il n'en faut pour éveiller l'admiration et la jalousie. Quant



Les belles femmes de Paris.



Imp. de Lemercier Benard & Cie

Mme H. DUMAS - DELCOUR.

[illegible]

[illegible] ment [illegible] dont [illegible] la plus [illegible] ment [illegible], [illegible] plus [illegible] unissant, Mlle de [illegible]

Mme H[illegible]EL[illegible]

[illegible] vous [illegible] son air et sa pose habituels [illegible] le monde la plus naturelle et la plus simple [illegible] rien d'apprêté, d'arrangé, rien qui [illegible] de la vanité, [illegible] amour-propre, du désir de plaire [illegible] la nature, prévoyant ce caractère [illegible] montrée [illegible] et les [illegible] ne sont pas ordinairement naturels, et [illegible] les femmes sont obligées d'ajouter [illegible] beauté. Aussi elle passe pour coquette [illegible] la connaître beaucoup [illegible] pas.

Les belles femmes de Paris !

Mme H. DUMAS - DELCOUR.

à nous, qui avons esquissé à la hâte et bien imparfaitement sans doute le portrait à la plume de ce charmant modèle, il ne nous reste plus qu'à saluer, en finissant, M[lle] de Glatigny reine et pleine de grâce. *Ave, Maria!*

M[me] H. Dumas-Delcour.

Telle que vous la voyez, avec un air et une pose qu'on dirait volontiers prétentieux, et qui sont en effet son air et sa pose habituels, c'est la personne du monde la plus naturelle et la plus simple, sans aucune espèce d'affectation ou de coquetterie. Rien d'emprunté, de composé, d'arrangé; rien qui vienne de la vanité, de l'amour-propre, du désir de plaire. Mais la nature, prévoyant ce caractère on peut dire unique, s'est montrée coquette pour elle, et lui a donné les agréments et les charmes qui ne sont pas ordinairement naturels, et que les plus belles femmes sont obligées d'ajouter elles-mêmes à leur beauté. Aussi elle passe pour coquette, et il faut la connaître beaucoup pour savoir qu'elle ne l'est pas.

Elle est coquette, si cela se peut dire, par l'extérieur indépendamment de l'intérieur, par l'expression naturelle, sans commandement, sans participation de la volonté, sans préméditation aucune.

A la rigueur, elle sait qu'elle est belle : on le lui a dit trop souvent pour qu'elle puisse encore l'ignorer; mais elle le sait sans comprendre beaucoup ce que cela veut dire, à quoi bon, à quoi cela peut servir; et jamais elle n'a pensé à rien faire de sa beauté. Elle sait que sa figure est belle, mais sans pouvoir se rendre compte de cette beauté; elle sait qu'elle est belle pour l'avoir entendu dire, mais elle ne saura jamais comment elle est belle. Tout au plus on peut dire qu'elle a un sentiment confus, comme un instinct obscur de sa beauté, que la pensée et la réflexion ne peuvent pas éclaircir. A vrai dire, elle pense peu, elle réfléchit peu, elle semble vivre par instinct; et cependant elle a de l'esprit, un esprit bienveillant, quelque peu railleur, mais sa raillerie ne va jamais jusqu'à la causticité; inoffensif et bon jusque dans sa plus cruelle raillerie. C'est là d'ailleurs, de tout point, une heureuse organisation. Non-seulement elle n'est pas méchante, mais elle

se refuse absolument à comprendre le mal ; non-seulement à le comprendre, mais à le sentir. Les choses n'ont prise sur elle que par le bon côté. Elle a une façon merveilleuse de trouver le bien dans le mal et le bonheur dans le malheur, et son âme est une glace qui embellit les objets en les réfléchissant.

Je me suis demandé fort longtemps si elle était capable d'amour, et cela ne me servait pas de grand'-chose. Pour en finir, un jour, je le lui ai demandé : elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien.

Cependant son mariage eut tout l'air d'un mariage d'inclination. Force partis se présentaient, et de bons : plusieurs de trente mille livres de rente. Le préféré n'avait rien que de l'esprit, une jolie mine et de l'amour à foison. Le jour du mariage, elle ne fut pas émue plus que les autres jours. Ils ont fait bon ménage trois ans, et la lune de miel était dans son plein quand le mari est mort. J'ai vu Mme Dumas le jour de l'enterrement : elle n'était pas très-désolée. On a mis sur la tombe *sa veuve inconsolable,* mais je la crois bien consolée. A présent on lui fait la cour sans beaucoup de réussite : elle n'a pas l'air de s'en douter.

Je l'ai vue malade, une fois, d'une bonne maladie qui ne la ménageait guère : elle ne s'en est jamais plainte; au contraire elle a été toute gracieuse pour elle, et lui a souri comme elle sourit à tout le monde et à toutes choses. Sa vie est un sourire continuel, et je crois bien qu'elle mourra en souriant.

Cette constante sérénité, qui ne se dément pas au milieu des choses adverses, l'empêche non-seulement de sentir, mais de comprendre le malheur et la souffrance. Il faut le dire, mais sans la blâmer, ce n'est pas sa faute : son âme est inaccessible à tous les bons sentiments qui ne viennent qu'aux âmes qui ont souffert. Elle n'a jamais eu de pitié, point de compassion, de miséricorde ni de charité; je ne crois pas qu'elle ait jamais pleuré. Les larmes qu'elle voit verser lui causent toutefois un certain malaise, et elle n'aime pas les affligés.

Les tragédies et les drames lui semblent quelque chose d'extravagant et de monstrueux où elle se perd. Elle n'a jamais pu comprendre la raison des cris, des convulsions, des empoisonnements et des coups de poignard accoutumés; elle s'étonne que des gens raisonnables puissent trouver du plaisir à

ces spectacles, et, pour son compte, elle s'y ennuie épouvantablement.

Les poëtes rêveurs et mélancoliques lui ont toujours parlé un langage inconnu, et dès la première ligne elle a déclaré M. de Lamartine atteint de folie.

C'est pourtant une intelligence merveilleuse, un esprit distingué, fin et délicat, habile à saisir les nuances; mais il lui faut une littérature *heureuse* : jugez si la nôtre peut lui convenir!

La douceur est le caractère de son esprit comme de sa beauté. On la trouve monotone; toujours la même, dit-on. A la bonne heure, mais c'est une monotonie agréable : monotonie de beauté, de grâce et d'esprit; et beaucoup de femmes, à ce compte, voudraient se ressembler toujours.

Un peu de variété, de temps à autre un accent nouveau, quelque chose d'inaccoutumé dans l'humeur et dans les manières, qui se montre pour la première fois et vous présente sous un autre aspect, ne feraient pas mal à coup sûr; mais la beauté, la grâce et l'esprit, pour être les mêmes tous les jours, ne sont pas moins la beauté, la grâce et l'esprit.

La taille de M[me] Dumas-Delcour est des plus

charmantes, onduleuse et souple, penchée légèrement; elle n'a jamais porté de corset. Nous dirons peu de chose de sa figure : le portrait que nous avons publié d'elle est d'une ressemblance incroyable; le cou seulement un peu trop allongé. Les yeux sont gris, les cheveux châtains, le teint blanc et rose, les lèvres vermeilles; et des lèvres de corail ne peuvent abriter que des dents de nacre, de l'émail le plus pur, ou tout au moins des perles.



Je voudrais bien... est-ce possible?... je voudrais causer un peu, simplement et familièrement, avec nos lecteurs. Je ne serai pas long, j'aurai bientôt fait.

Je sais bien que chacune de mes lignes tient la place d'un sourire, d'une bouche vermeille, d'une boucle de cheveux, d'une main blanche et fine; mille choses adorables s'offrent à mon esprit, pour être décrites, dans un pêle-mêle charmant. C'est une confusion merveilleuse de regards, de sourires, de boucles de cheveux noirs et blonds, de petites mains suppliantes, de pieds mignons, de gorges divines, d'épaules incomparables. Tout cela s'agite

et bruït dans mon imagination; sabbat voluptueux, périlleuses tentations pour ma plume, qui vacille étourdie, de çà, de là, ne sachant où aller, où s'arrêter, à qui, de qui parler, à qui répondre. Mme de Talvanes lui fait son plus gracieux sourire; Mlle de Girardin lui tend son adorable petite main blanche; Mme la comtesse de Monteault avance furtivement le plus petit des petits pieds. Que choisir du regard de Mme la comtesse de la Redorte ou des boucles charmantes des cheveux de Mme de Thermes? Et, si notre plume hésite à se décider pour une de ces choses parce qu'il faudrait pour un instant abandonner les autres, comment, dites-moi, l'arracher à toutes à la fois et la forcer à causer, c'est-à-dire à engager et à soutenir une discussion... qui sait? peut-être à faire de l'esprit?

Mais il le faut : nous avons quelque chose à dire; et d'ailleurs on nous parle : il faut bien répondre. Pour de l'esprit, cela n'est pas sûr, notre plume a des caprices; elle aime à se venger, je vous en préviens, et je la crois fort capable de nous tenir rancune.

Il faut qu'on sache que ce livre futile lutte d'é-

motions et d'intérêt avec la crise ministérielle, et quelquefois il l'emporte. La crise, qui voulait accaparer toutes les attentions, s'est vue obligée de composer avec lui et de lui en donner une bonne part. La crise a eu le dessus le jour des *explications*, mais les belles femmes de Paris l'ont emporté le jour de l'apparition du portrait de Mlle Maria Lebois de Glatigny; et la proposition de M. Mauguin s'effacera, nous y comptons, devant le portrait de Mme la comtesse Merlin. A cette heure il y a deux choses, à Paris, du même puissant intérêt : la crise ministérielle pour les hommes, *les Belles Femmes de Paris* pour les hommes et pour les femmes.

Nous savions bien que les femmes ne renonceraient pas à elles-mêmes si facilement; qu'elles pourraient bien s'oublier un jour pour M. Thiers, pour M. Dupin et pour le roi Louis-Philippe, mais qu'elles finiraient par s'apercevoir qu'après tout le roi Louis-Philippe, M. Dupin et M. Thiers étaient pour elles choses moins graves et moins importantes que la moindre boucle de leurs cheveux. Et, en effet, après avoir deux ou trois jours, seulement par curiosité, regardé la crise ministérielle, elles l'ont

abandonnée sans retour aux pêcheurs de portefeuilles, et c'en est fait! Réjouissons-nous! les voilà revenues à elles-mêmes, à leurs grâces, à leur figure, au soin de leur beauté, par conséquent à ce livre, qui en est le plus fidèle et le plus intelligent miroir.

On parle beaucoup, et chaque jour davantage, de cette publication. Chacun donne son avis, et, comme toujours, les avis ne s'accordent guère : on loue, on critique. Il est facile de critiquer. A présent il ne s'agit plus de *scandale* et *d'immoralité*, mais deux ou trois dames, qui ne sont pas des grandes dames et que nous avions cru belles sur la foi du premier coup d'œil, trouvent encore fort osé qu'on les trouve belles dans un livre où l'on a trouvé belles des actrices et des boutiquières. La chose est à coup sûr inconvenante et monstrueuse! et certes nous trouvons la nature bien mal apprise d'avoir fait belles des boutiquières et des actrices ; elles ne sait pas son métier. Les dames en question feront bien de le lui apprendre; elle ne manquera pas sans doute de se conformer à leurs observations; mais enfin c'est à elle qu'il faut s'adresser. Pauvres écrivains, nous ne faisons pas les femmes belles; par exemple, nous

n'avons pas fait les yeux noirs de Mme Gibus qui vend des chapeaux : si Mme Gibus a de beaux yeux noirs, ce n'est pas notre faute; nous écrivons simplement sous la dictée de la nature; et, de bonne foi, nous ne pouvons pas trouver laides les actrices et les boutiquières qu'elle a faites belles.

Et, pendant que ces dames nous reprochent d'avoir trouvé belles des femmes qui ne sont pas duchesses ou marquises pour le moins, un correspondant spirituel cherche à nous prouver, et il le prouve sans peine, que la beauté n'est pas essentiellement aristocratique; il nous gourmande sur nos préférences, et nous cite comme exemple Mme Collet, qui est une limonadière; et en effet Mme Collet, pour être assise derrière le comptoir du café Turc, n'est pas moins une très-belle femme.

On nous reproche encore d'avoir omis nombre de belles actrices : Mlles Nau, Mayer, Fargueil, Wilmen, Maria, Béranger, Plessy, Léontine, Balthazar, Mathilde Payre, Olivier, Crécy, Larché, Rougemont, Esther, Taigny et les autres, sans compter une kyrielle infinie de choristes et de danseuses que nous avons oubliées, sans compter Mlle Doze et

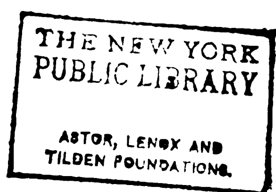
Mlle Nathan, qui vont se montrer, l'une aux Français, l'autre à l'Opéra. Nous promettons de regarder bientôt de près tous ces visages, dont quelques-uns nous sont encore inconnus. S'ils ne peuvent pas entrer dans la galerie des *belles Femmes*, nous leur donnerons une place honorable dans la galerie des *Femmes laides*, qui paraîtra bientôt, avec la plupart de leurs compagnes. Trouvez-vous Mlle Plessy très-belle en effet? Elle est fraîche, sa bouche est rose; mais cela suffit-il pour la beauté? C'est à coup sûr une figure sans caractère; et depuis quelque temps je la trouve un peu bouffie.

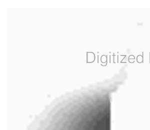
Quelques-uns blâment l'exécution de notre livre, et ils ont grandement raison. Nous sommes sur ce point tout à fait de leur avis, et ils peuvent être bien sûrs que, dans leur plus grande sévérité, ils sont plus indulgents pour cette publication que ses propres auteurs.

Ceux-ci l'avouent en toute franchise, ils n'en sont guère satisfaits jusqu'à présent. Les améliorations successives qu'ils ne cessent d'y apporter en sont une preuve; et elle ne méritait pas tant de succès. Mais toutefois ils se rendent cette justice

tinuons modestement la galerie des belles femmes de Paris. Cette fois il s'agit de LA PLUS BELLE. A vrai dire, nous ne sommes pas très-sûrs de la connaître : c'est pourquoi nous prions qu'on nous la désigne. Un scrutin est ouvert, à compter de ce jour, au Bureau des *Belles Femmes de Paris*, rue Christine, n° 10, et il sera dépouillé le 1er juillet prochain. Les votants, qui seront les souscripteurs aux *Belles Femmes de Paris*, devront exprimer leur suffrage par écrit, écrire au directeur des *Belles Femmes de Paris* qu'ils trouvent Mme *** la plus belle femme de Paris.

Le 1er juillet prochain Mme *** sera proclamée, à la majorité des voix des souscripteurs aux *Belles Femmes de Paris*, qui s'y connaissent, LA PLUS BELLE FEMME DE PARIS. Son portrait sera écrit par un habile écrivain et dessiné avec un soin extrême par un dessinateur renommé. Un célèbre sculpteur nous a promis de sculpter sa statuette avec tout son talent, qui est des premiers, sinon le premier. Cette statuette sera vendue — que voulez-vous? nous ne pouvons pas la donner — elle sera vendue cinquante francs aux acheteurs qui nous seront étrangers, et







Imp. de Lemercier, Benard et Cie

M.me EMILE DURAND DE VALLEY

née Comtesse Herminie de Montbel

Les belles femmes de Paris

[illegible] DE [illegible]

née Comtesse Herminie de Montbel

seulement vingt francs aux souscripteurs aux *Belles Femmes de Paris*. Le scrutin est ouvert, nous attendons les suffrages; et nous publierons chaque lundi le résultat du scrutin de la semaine.

Cela dit, revenons à nos portraits.

Mme Émile Durand de Valley.

Nous savons deux villes très-jalouses de Paris : elles sont contre lui dans une grande colère qui ne finira pas de sitôt; et certes elles ont bien raison : Paris est la ville du monde la plus égoïste et la plus intéressée. Merveilleuse pour accaparer, c'est là presque tout son mérite : de lui-même, Paris ne produit pas grand'chose, et, réduit à ses propres forces, il serait une ville assez misérable. Bien plus, on a calculé qu'il ne pourrait pas vivre longtemps : l'air qu'on y respire est malsain, le sang y est naturellement vicié; et, si la province ne l'améliorait pas sans cesse en y mêlant le meilleur du sien, la capitale de la France, de l'Europe et du monde serait bientôt un

très-vilain désert. Mais elle ne l'entend pas de cette manière : Paris n'est pas capitale pour rien, et, en cette qualité, il ne fait guère de façons pour s'emparer de tous les produits excellents de la province; il semble qu'ils lui reviennent de droit. Cela s'appelle *centralisation*.

Voyez le malheur de ces pauvres villes de province! Elles ne peuvent rien produire de bon qui leur appartienne : il n'est pas permis d'avoir du talent ou d'être belle pour la province; il n'y a pas de talent si modeste et si caché, de beauté si craintive et si ennemie du grand jour que ce Paris impitoyable ne parvienne à découvrir au fond de leur petite ville, petite et obscure, mais tranquille, heureusement abritée derrière les bois de ses coteaux riants; et la grande ville aussitôt de leur faire mille avances, mille promesses éblouissantes qui ne lui coûtent rien; et presque tous s'y laissent prendre.

C'est ainsi que Paris a enlevé, à leur grand désespoir, à Saint-Jean-d'Angely, où elle était née, à Niort qui l'avait élevée, qui l'avait vue grandir, qui l'avait adoptée, qui avait la première applaudi sa beauté naissante et le talent de ses premier essais, sur-

tout qui l'aimait entre les meilleurs et les plus aimés de ses enfants, Mlle Herminie, née comtesse de Montbel, dont il a fait Mme Émile Durand de Valley.

Que voulez-vous? Elle était belle; elle charmait également par les grâces de sa figure et de son esprit. Sa mère, une femme d'un esprit excellent et distingué, avait entouré son enfance de mille soins patients et infinis qui avaient produit les meilleurs résultats : elle était musicienne, elle dessinait d'une façon charmante; à quatorze ans elle était déjà un poëte distingué, et nous avons vu des pièces de vers écrites par Mlle Herminie, à cet âge, qui révèlent un talent déjà plein de force, délicat cependant et d'une grande fraîcheur.

Niort était joyeux et fier de cette beauté, de toutes ces grâces, de cet esprit; il croyait naïvement que tout cela lui appartenait. Elle en promettait beaucoup plus encore, et Paris sait qu'elle a tenu ses promesses; mais Niort les prenait pour lui et comptait fort bien sur les fruits qui viendraient après ces belles fleurs. Il comptait sans Paris; Paris avait aperçu de loin la jeune Herminie : il la trouvait déjà fort à son gré, et se proposait d'en faire avant peu

une Parisienne. Il avait essayé en 1830, et s'était servi, pour l'attirer, tout simplement du crédit et de l'influence de M. le baron de Montbel, son oncle, ministre des finances de Charles X. La protection d'un oncle ministre des finances n'était pas à dédaigner, ce pauvre Niort ne pouvait guère lui opposer grand'chose : aussi fut-il abandonné. Mais la révolution des trois jours ne tarda pas à lui renvoyer la jeune fugitive; et Dieu sait la joie de Niort en revoyant l'aimable enfant qu'il avait cru perdue à tout jamais! On s'empressait autour d'elle; on regardait si Paris la rendait bien comme il l'avait reçue, tant ils craignaient que Paris n'eût gâté leur enfant. Mais Paris, qui est barbare et cruel pour l'enfance ordinairement, s'était montré doux et bienveillant pour la jeune Herminie : il avait respecté ces vives et fraîches couleurs, ce teint brillant et pur; même il avait poussé la réserve à ce point de n'avoir pas gâté les charmes et les grâces naïves de notre enfant par ces grâces d'emprunt mignardes et apprêtées, horribles grimaces dont il affuble presque toujours les siens. C'est pourquoi les habitants de Niort remercièrent Paris dans leur cœur pour leur

avoir conservé leur enfant Herminie, quoique Paris vînt de faire la révolution de Juillet.

Mais l'enfant, qui grandissait chaque jour, devint bientôt la plus charmante des demoiselles; sa beauté, qui avait été jusqu'alors un peu dans l'avenir, beauté de promesses et d'espérances, acquit tout d'un coup sa plénitude et son parfait développement. A cet âge dangereux et terrible pour beaucoup de visages, où la plupart de ces belles promesses de l'enfance se réalisent en laideur, ses traits s'arrangèrent entre eux, et s'entendirent le plus merveilleusement du monde pour former ensemble une délicieuse figure : sa peau demeura blanche, délicate et fine, et le blanc et le rose furent admis également à colorer son teint; l'ovale de sa figure se fit plus régulier; un agréable embonpoint effaça les angles, adoucit les contours, et se tassa mollement dans les creux, entoura le cou, avec un art exquis, d'une couche molle et onduleuse où, depuis, se tracent des plis charmants, s'étendit avec amour sur les épaules, élargit le buste et arrondit la taille, en se gardant bien toutefois de la grossir; les cheveux se lustrèrent en prenant une teinte plus foncée, pendant que ses yeux, bleus au-

trefois, insensiblement devenaient noirs, de beaux yeux bien ouverts, bien fendus, limpides, transparents, et qui savent regarder; son front blanc et pur conserva le même poli incomparable, et il fut impossible de rien voir d'aussi fin que son nez, sa bouche et son menton. Cette bouche est petite et fine, que c'est merveille, juste assez grande pour sourire. Et cependant sa main était restée ou devenue, je n'en sais rien, la main la plus blanche, potelée, pleine et grasse, modelée toutefois avec beaucoup de finesse.

Vous pensez bien que l'esprit ne voulut pas rester en arrière; et, sans rien perdre en grâce, en fraîcheur et en délicatesse, il devint plus fort et plus énergique. Ce caractère se montre d'ailleurs sur la physionomie de Mme Émile Durand de Valley : la grâce, et quelque chose de très-fin qui peut bien aller parfois jusqu'à l'ironie, avec de la force et de la résolution. Pensive et les yeux baissés, elle prend comme une teinte légère de mélancolie. Mais à qui voulons-nous apprendre la beauté, la grâce, les charmes, tout l'esprit de Mme Durand de Valley? Elle est aujourd'hui non-seulement, et Mlle Her-

minie de Montbel a été pendant trois ans célèbre par son esprit, sa beauté, l'agrément de toute sa personne dans les sociétés de Paris les meilleures et les plus hautes ; mais l'élite des sociétés de l'Europe se souvient encore assurément de la charmante jeune personne qu'elle a admirée l'année dernière aux eaux de Bade.

Car nous sommes déjà très-loin de Niort, nous avons fait sans nous en apercevoir beaucoup de chemin ; et, pendant que nous suivions dans leurs progrès rapides la beauté, la grâce et l'esprit de Mlle Herminie de Montbel, ils nous conduisaient à Paris sans nous avertir, à Bade pour quelques jours, et enfin à Paris, où nous sommes à présent.

Que voulez-vous? A part toutes les raisons particulières d'intérêt, de famille, d'amitié ou de convenances qui peuvent éloigner d'un endroit et conduire à un autre, je vous l'ai dit, Paris a pour le talent et pour la beauté une attraction singulière et irrésistible. La modestie n'y fait rien : on a beau avoir tous les doutes convenables à l'endroit de son esprit et de sa beauté, il est impossible de ne pas les apercevoir, on les sent merveilleusement quoi qu'on

fasse; il n'y a pas de raison d'ailleurs pour se les dissimuler comme on fait des défauts, et cela ne cause pas une grande peine de se découvrir un beau jour un peu d'esprit, un peu de beauté. Or, ce jour-là, pour peu qu'on soit allée à Paris autrefois et qu'on entrevoie la possibilité d'y retourner, il est difficile, il est impossible de ne pas songer à Paris avec un regret et un désir. Nous connaissons bon nombre de jeunes provinciales assez belles et qui ne manquent pas d'esprit; mais elles trouvent généralement que cela ne rayonne pas dans leur petite ville d'une façon convenable : elles ne seraient pas fâchées d'en essayer l'effet sur Paris, qui n'y ferait pas grande attention; et le départ de Mlle Herminie de Montbel pour Paris, en 1835, dut faire à Niort beaucoup d'envieuses.

Il causa peut-être bien aussi plus d'une joie secrète. Mlle Herminie approchait de cette adorable dix-huitième année qui vous fait belle quoi que vous en ayez, en dépit souvent de votre figure : jugez quand votre figure est charmante naturellement! La figure de Mlle de Montbel ne lui laissait pas sur ce point grand'chose à faire. Si elle fut regrettée de

tout le monde pour les qualités excellentes de son cœur, je n'affirme rien, mais il pourrait bien se faire que deux ou trois jolies demoiselles de Niort, mais jolies après Mlle Herminie, se fussent réjouies au fond du cœur de ce départ qui les rendait tout à coup les plus jolies demoiselles de Niort.

Mlle Herminie de Montbel est depuis quelque temps mariée à M. Émile Durand de Valley, jeune écrivain de talent qui a fait *Enrique de Sicile*, *Jouvenel des Ursins*, et ce fameux drame *Judith et Holopherne* qui a révélé à Paris l'existence, auparavant jugée problématique et fabuleuse, du théâtre du Luxembourg. Nous avons vu ces jours glorieux pour le théâtre et pour le jeune auteur : c'était une affluence et une curiosité sans pareilles. Je me rappelle surtout ces honnêtes comédiens habitués à jouer dans le vide ou obligés sans cesse de disputer l'attention d'un public en blouse et en casquette à la bière, aux bâtons de sucre d'orge, aux grisettes et aux trognons de pomme : ils étaient fiers et grandement émerveillés de ce public attentif, en habit et en chapeau, qui leur était venu, et Dieu sait les grands pas, les pompeuses attitudes, les gestes magnifiques

et les superbes éclats de voix qu'ils faisaient pour le recevoir dignement!

Pour l'auteur, il était fier du succès de son théâtre bien plus que du succès de son œuvre; car si M. Émile de Valley est l'auteur du théâtre du Luxembourg, du théâtre de *Bobino*, le théâtre de *Bobino*, le théâtre du Luxembourg est le théâtre de M. Émile Durand de Valley.

Chose singulière! M. Émile de Valley est un homme de talent, et il le sait : le public d'abord et de hauts suffrages le lui ont appris; il est jeune, il a vingt-trois ans à peine; son talent doit grandir et se fortifier tous les jours; et malgré ce talent, ou plutôt à cause de ce talent qui, appuyé par le travail et l'étude, lui aurait ouvert à coup sûr les portes des théâtres les plus élevés, il a voulu rester l'auteur du petit théâtre obscur et ignoré du Luxembourg!

Pendant que tous les autres cherchent à monter, à grandir, à s'élever, à se hausser le plus haut possible, au-dessus d'eux-mêmes, lui s'est fait humble, il s'est fait petit, il a abaissé son intelligence au niveau de l'intelligence du peuple, qui est le public de son théâtre; il a conteau autant qu'il a pu son

talent, qui voulait s'élever, pour se faire le dramaturge du peuple.

Mais, s'il est descendu un instant pour se mettre au niveau de son public, il est descendu seulement pour mieux atteindre son intelligence dramatique, pour mieux s'en emparer, et ensuite peu à peu, insensiblement, par degrés, l'élever à la compréhension des œuvres d'une portée plus haute; il est descendu à son public pour ensuite élever son public jusqu'à lui. Il a voulu faire ainsi l'éducation dramatique de ses spectateurs populaires, et ses efforts ont produit les meilleurs résultats : déjà le public du Luxembourg demande une nourriture dramatique supérieure à sa nourriture accoutumée; et M. Émile Durand de Valley, ne pouvant pas toute la lui donner seul, et cependant ne voulant pas laisser son œuvre inachevée, a voulu prendre la direction de ce théâtre pour l'améliorer encore, le renouveler complétement, y appeler ses confrères des autres théâtres, lui donner, chose difficile, de bonnes pièces et de bons acteurs, en faire de tous points un véritable théâtre. M. Émile Durand de Valley sera, le 15 mai, directeur du théâtre du Luxembourg.

Et, pendant que M. Émile Durand de Valley accomplit ainsi sa noble et modeste mission littéraire, Mme Émile Durand de Valley commence la sienne.

Elle propose à toutes les femmes de talent et d'esprit, quel que soit leur genre d'esprit et de talent, de se réunir à elle, de faire avec elle un journal, d'écrire avec elle, jour par jour, un livre charmant qui sera le représentant fidèle de l'esprit et du talent des femmes en France.

Vous voyez que c'est là un ménage littéraire. En général, si nous aimons la littérature toute faite dans les livres, nous n'aimons guère à voir la littérature sur le chantier, c'est-à-dire dans la maison, dans le cabinet, avec l'attirail indispensable de rêveries, d'inspirations, de plumes, d'encre et de papier. La littérature devrait venir toute faite : elle est fort bonne à voir imprimée dans les livres; mais à voir faire, surtout dans l'intérieur d'un ménage, surtout quand la femme écrit, tous ceux qui connaissent des femmes de lettres, et nous en connaissons malheureusement, savent que c'est quelque chose de fort laid. La littérature est un trouble-ménage; le désordre lui plaît souverainement. Elle est despote, acariâtre,

remplie de caprices et d'humeurs sans raison auxquels il faut obéir : elle vous réveille souvent au milieu de la nuit, sous prétexte d'inspiration, et vous empêche absolument de dormir jusqu'au jour. Elle se fourre partout, jusque dans le pot au feu; et Dieu sait les ragoûts qu'elle y fait! Ennemie acharnée de la toilette, elle tache d'encre sans pitié les mains les plus blanches et les plus roses. Épouvantées à son aspect, la grâce et l'aimable coquetterie prennent la fuite; et la beauté, ainsi réduite à elle-même, négligée et barbouillée d'encre, devient méconnaissable et perd tous ses attraits.

M[me] Émile Durand de Valley a su, je ne sais comment, résister aux exigences ordinaires de la littérature : si la littérature est chez elle, elle y est heureusement invisible; on apprend qu'elle a écrit en voyant tout à coup paraître ses délicieuses production. M[me] Émile Durand de Valley aura beau rédiger un journal, et, si elle veut, publier des livres charmants, elle ne sera jamais, heureusement pour elle, une femme de lettres : ses articles de journaux et ses livres ne l'empêcheront jamais d'être, avant tout

et surtout, une femme du monde très-jolie, d'une amabilité parfaite, pleine de bon ton, de finesse, de grâces et d'esprit.



Mme Deslandes.

Je ne sais plus quel moraliste a dit qu'il n'y avait rien dans ce monde avec perfection. Hélas! c'est un fait dont les jolies femmes déplorent et déploreront encore longtemps la vérité. On est belle, mais il y a toujours quelque chose qui dépare l'ensemble de la beauté : l'une a les lèvres trop grosses, l'autre a les dents gâtées, une autre a le regard peu gracieux; enfin il y en a qui ne savent pas porter leur tête. Ces imperfections sont comme des taches dans un miroir : elles nuisent à la valeur de la glace. Mme Deslandes malheureusement est dans ce cas. C'est une très-belle femme que Mme Deslandes, une magnifique brune; mais elle a les lèvres trop grosses, ce qui fait un contraste fâcheux.

Il est difficile de voir une taille plus souple, plus flexible, plus onduleuse que la taille de Mme Des-

landes. Si je voulais recourir aux poëtes, à commencer par Virgile, je ne manquerais pas de termes de comparaison ; mais j'aime autant m'en tenir au langage de la prose.

Mme Deslandes a des yeux noirs, vifs, brillants, fendus en amande, protégés par de longs cils, et surmontés de sourcils noirs élégamment arqués ; son regard est insinuant et spirituel. Le nez, qui tient une si grande place dans la composition de la figure et qui est une de ses ornementations, est fort bien fait. Je n'oublierai pas de grands cheveux noirs qui complètent la beauté de Mme Deslandes... hormis les lèvres, ces malheureuses lèvres, comme je l'ai dit.

Il y a des femmes qui ont dans l'ensemble de leur être et de leurs manières un je ne sais quoi de commun qui rebute. La position sociale et l'éducation ne sauvent point de ce fléau, c'est un défaut de nature ; c'est ainsi qu'on naît contrefait. La beauté la plus rare échoue devant ce je ne sais quoi. La nature a traité Mme Deslandes plus favorablement : il y a dans sa physionomie un air gracieux et distingué qui prévient et attire. Ceci est important ; car il y a de ces beautés impassibles qui ne disent rien,

qui ressemblent à des fossiles. J'ai esquissé le portrait de Mme Deslandes, et mon travail est fini. Mais, me dira-t-on, vous n'avez point parlé du moral. Ici vient une difficulté grave, énorme, et sur laquelle je sens le besoin de m'arrêter. Je déclare bien vite que je ne fais d'application à qui que ce soit, que l'examen de cette difficulté est général et concerne tous les articles de l'ouvrage des *Belles Femmes*. J'admets, avec quelques personnes, qu'à la fin il peut paraître monotone d'entendre dire : *Madame une telle est belle, madame une telle est belle*, etc., etc. L'objection est sérieuse, je l'avoue; mais, d'un autre côté, il y a le chapitre de la diffamation. La diffamation arrive de deux manières : ou par l'exposition pure et simple d'un fait, ou par insinuation et injures. Cette seconde manière est justiciable des tribunaux. Au reste, je ne sais trop jusqu'à quel point on peut entrer dans la vie privée des belles femmes sans les compromettre et se compromettre soi-même.

La vie privée est une propriété : or personne n'a le droit d'altérer ou de détruire la propriété d'autrui. Il faut se saisir de la vie des autres par le côté curieux, piquant, et cependant, au fond, inoffensif; il est des

traits qu'on peut rapporter, d'autres qu'il faut oublier. Que si l'on entre témérairement dans la vie privée, il est bien rare qu'on ne compromette pas plusieurs personnes à la fois. Pour me faire mieux comprendre je vais citer des exemples. D'abord je pense que vous connaissez assez votre catéchisme constitutionnel pour savoir qu'il y a un ministère de l'instruction publique. Eh bien, le budget de ce ministère comprend un chapitre intitulé *Instruction primaire;* ce chapitre renferme un article intitulé *Fonds destinés à l'encouragement de l'instruction primaire.* Vous vous imaginez sans doute que ces fonds vont en totalité à leur destination? Vous n'y êtes pas. Il y a quelque part une fort belle femme, une des plus belles femmes de Paris, dont la place est de droit dans ce livre, qui reçoit, ou qui recevait sous M. de Salvandy, une allocation de 2400 francs prise sur les fonds destinés à l'encouragement de l'instruction primaire. La grande presse, dans son rigorisme, traitera cette mesure d'abus : quant à nous, nous serons plus galants; nous louerons même le ministre; et, si nous rapportons le fait, c'est parce qu'il ne nous paraît pas rentrer dans la vie privée. Nous

ajouterons que la jolie pensionnée n'a, du reste, aucun rapport avec l'instruction primaire.

Un exemple maintenant dans un autre sens. Il y a aussi quelque part, dans Paris, une demoiselle célèbre par sa beauté, ses proportions herculéennes et ses reparties vives et piquantes. Cette demoiselle appartient nécessairement à l'ouvrage des *Belles Femmes;* mais, si l'on ne s'en tient pas à la description pure et simple de la figure de cette demoiselle, comment se tirer de ce chapitre quelque peu scabreux? Si, par exemple, on aborde légèrement, très-légèrement (car je ne dirai pas : *Si l'on raconte*) quelques anecdotes excessivement piquantes de la vie privée de la beauté en question, c'est alors qu'il y aura plusieurs personnes compromises, et surtout un maître des requêtes et un honorable fonctionnaire de la chambre des députés qui cumule plusieurs hauts emplois. Le cas que nous avons posé plus haut se rencontrera donc ici : *diffamation par insinuation.*

On voit qu'il y a pour nous deux écueils, l'un de nous répéter, et par conséquent de devenir monotones, l'autre de tomber dans le scandale. Certes il faut beaucoup de tact et d'habileté pour les éviter

tous deux. Je sais que, si nous donnions étourdiment dans le second écueil, il y aurait joie chez un grand nombre de femmes; car elles aiment généralement le scandale, pourvu qu'elles ne soient pas partie intéressée.

Il est vrai qu'après avoir raconté la beauté d'une femme, on peut parler de son caractère, de ses habitudes, de son *goût*, sans tomber dans l'écueil signalé.

Ainsi je dirai de Mme Deslandes qu'elle a un goût exquis, et une haute intelligence de la toilette d'une femme; je dirai encore que je la crois un peu coquette. La coquetterie, chez les femmes, est de l'ambition, ambition plus ou moins mal dirigée, mais qui, pour arriver à son but, n'en travaille pas moins avec toutes les forces de l'intelligence, comme un député pour s'assurer de la volonté du ministre, et comme le ministre lui-même pour obtenir les boules des députés.

Mme Collet.

C'eût été à l'immortel Buffon à dessiner le portrait que nous allons essayer d'esquisser ; ce serait à M. Bory Saint-Vincent ou à M. Virey à nous apprendre à quelle race, à quelle espèce anthropologique appartient le beau type dont il est ici question.

Pradier eût pu l'asseoir sur un des socles qui ornent aujourd'hui la plus belle place de l'univers civilisé.

Ce n'est pas ici la Vénus de Florence, ni l'une des trois sœurs du groupe de Canova, ni la Galathée de Girodet; c'est mieux que tout cela, dans d'autres acceptions, c'est un modèle prodigieux de puissance vitale, un de ces phénomènes que la nature produit dans ses *distractions*, comme M. de Balzac nous en montre dans ses rêves littéraires, qui participent à la fois de la nature des anges et des démons. Mais ici nous n'avons à peindre qu'une belle réalité, qu'une femme que tout le monde peut voir à tout instant,

sans faire les dépenses d'esprit des élégants tributaires des salons, sans payer avant d'entrer, et sans avoir à regretter les frais d'une curiosité satisfaite.

Mme Collet tient le comptoir du café Turc. Elle a vingt-sept ans. Elle est née à Paris... Remarquez bien qu'elle est née à Paris, où l'esprit d'observation a souvent pu trouver des traces effacées des races japétiques, des vestiges des beautés du Caucase, mais où domine, hélas! le type australien, du moins dans cette classe affaissée sous le poids du travail et des jouissances perfides des hautes civilisations. Non certes qu'à Paris ne se montrent fréquemment de fort jolis modèles des grâces naturelles, de la plus élégante désinvolture, des miniatures saisissantes de séduction, adorables dans leurs allures, agaçantes dans leurs regards et admirables dans tous leurs mouvements; mais vous savez aussi combien les espèces y dégénèrent, comment s'étiolent ces fleurs si belles en s'épanouissant si jeunes, et combien et comment y sont mêlées et enchevêtrées ces origines de tous les lieux, ces tiges implantées du nord et du sud, des archipels et des continents.

Mme Collet est d'une corpulence fortement développée. Son profil a gardé, malgré la puissance des formes, la ligne ionique : aucune désinence n'accuse le trait anguleux ; son œil est beau, et l'embonpoint ne lui a pas ôté son expression.

L'ensemble de cette belle tête n'a rien qui ne soit en harmonie avec tout ce que la force peut emprunter à la grâce ; Mme Collet a tous les droits de se placer au premier rang des belles femmes de Paris.

Mais, nous vous l'avons dit dans notre premier paragraphe, elle serait sans nul doute admirée par les professeurs d'histoire naturelle ; et nous ne pouvons douter qu'elle ne portât la couronne avec dignité chez les sultans de l'Asie, qu'à Rome elle n'eût honoré la couche d'un empereur.

Il est moins évident qu'elle puisse produire des effets aussi puissants parmi nos fashionables étriqués, et gantés avec tant de soin, dont le volume intégral dépasse rarement cinq pieds deux pouces de hauteur et cent-cinquante livres de mérite matériel, ce qui ne saurait entrer que pour moitié dans une balance où Mme Collet mettrait son contre-poids.

Et d'où vient ce raffinement, ou plutôt cette dé-

pravation du goût et des mœurs? Est-ce avec des beautés exténuées que vous parviendrez à régénérer les populations décrépites? Les femmes de l'abbé Galiani seraient-elles destinées à nous faire remonter vers les belles créations?

Non, messieurs; le bonheur en amour n'est pas exclusivement dépendant de la ténuité des grâces ni de la délicatesse de la santé.

LE DISCOURS D'UN VIEUX PORTRAIT.

Il y a quelques jours, c'était, dans une riche maison, une réunion brillante, tout à fait une réunion brillante de 1839 : on dansait peu, on jouait beaucoup, on se regardait, on causait parfois; les dames causaient entre elles, les messieurs causaient entre eux; les jeunes gens, qui étaient parés et élégants, avaient des bas noirs, un patalon noir, un gilet noir, une cravate noire et un chapeau noir. Je vous le dis, c'était une réunion très-brillante. Les danseurs marchaient en cadence, et de temps à autre

échangeaient quelques mots. Je vous le dis, c'était une élégance, un luxe, un esprit, une joie, une gaieté, un entrain inouïs; quand, à la stupéfaction de tous, la toile d'un portrait qui était là, en face, pendu à la muraille, vint à s'agiter, et un homme s'en détacha, un homme en chair et en os, l'homme du portrait, un gentilhomme, un véritable gentilhomme du siècle de Louis XV : œil vif, taille droite et élancée, port noble et majestueux, petite main gracieuse et blanche, et la jambe d'un gentilhomme, le mollet et le coude-pied d'un gentilhomme, et la grâce et l'élégance, et l'air d'aisance et de liberté dans tous les mouvements, et surtout cet admirable sourire fin, gracieux, charmant, hautain, dédaigneux qui n'existe plus. . . . .

Mon gentilhomme, après avoir mis pied à terre, de regarder autour de lui avec un grand étonnement; mais il reprit bientôt son sourire, salua tout le monde avec aisance et noblesse; et les femmes de l'admirer, et les jeunes gens qui étaient là, et qui se croyaient très-beaux et très-élégants, de se trouver bien mesquins. . . . .

— Messieurs, dit-il, puisque aussi bien je crois

vous avoir entendu parler français, serez-vous assez aimables pour me dire dans quel pays je me trouve et dans quelle étrange assemblée ?

— Monseigneur, lui dis-je, vous êtes tout simplement en France, dans un salon français, au milieu d'un bal français, et ces messieurs sont des jeunes gens français, et ces dames des dames françaises ; bien plus, monseigneur, des Français et des Françaises de Paris ; et s'il vous plaisait, monseigneur, de danser avec nous une contredanse ?...

Mais mon gentilhomme :

— Vous êtes des Français, dites-vous ? Alors faites-moi voir un peu, s'il vous plaît, de la grâce, du bon ton, de l'esprit, du luxe, de l'élégance, de la galanterie, de l'amour, de toutes ces choses qui font dire *le Français!* qui font dire *le peuple français!* qui font de la nation française la première nation de l'univers.

— Monseigneur, répliquai-je, à vrai dire, nous serions très-embarrassés pour vous montrer toutes ces choses, que nous ne connaissons pas ; mais nous vous ferons voir, si vous voulez, le socialisme, la

religion humanitaire, des journaux à 40 francs et des parapluies-omnibus.

Mais mon gentilhomme :

— Et vous êtes jeunes, dites-vous? et vous êtes Français? Mais faites-moi voir quelque chose de ce qui est jeune et de ce qui est français! Voyons un peu votre cœur et votre esprit; voyons, soyez élégants. C'est la moindre des choses, l'élégance; cela va tout seul avec la jeunesse. Voyons, de l'esprit! voyons, de la grâce, de l'aisance, du bon ton! Voyons un peu : faites un compliment; voyons un peu : saluez; voyons un peu : souriez; voyons un peu : offrez votre main, et soyez gais et joyeux et pleins d'insouciance; et riez, et chantez, et dansez, et montrez-moi donc les belles et charmantes passions de votre jeunesse. L'amour! l'amour c'est la grande affaire de la jeunesse; c'est la gloire, c'est l'ambition, l'espérance, tout le désir, la science du jeune homme : montrez-moi donc comme vous êtes amoureux! Et le plaisir! Tenez, voulez-vous? courons ensemble après lui! — Eh bien? — Ah! c'est là votre élégance et votre luxe, cet horrible et lugubre costume noir? Et vous êtes très-gauches et très-

empesés, et votre sourire est niais! et vous êtes embarrassés de vos jambes, de vos bras, de vos mains, de tout votre corps; et vous dansez comme vous marchez, et vous ne savez pas marcher! et vous êtes avec des femmes comme avec des hommes, et votre figure est triste et lugubre comme votre costume, et vous feriez peur à l'Amour et au Plaisir si vous rencontriez par hasard l'Amour et le Plaisir! — Non, vous n'êtes pas des jeunes gens! non, vous n'êtes pas des Français! Des fabricants de socialisme, de religion humanitaire, de journaux à 40 fr. et de parapluies-omnibus, à la bonne heure! La jeunesse française... regardez-moi... c'est la beauté, l'œil vif, ardent et fier, l'audace, l'orgueil, l'insouciance et la joie sur les lèvres, le costume élégant et gracieux, et la grâce, l'esprit, la gaieté, l'aisance partout, dans la voix, dans le geste, sur le pied, sur la main, et l'ardeur, et l'impatience, et surtout et toujours l'amour et le plaisir!

Et tout à coup nous ne vîmes plus le gentilhomme; mais le portrait sembla nous poursuivre de son sourire railleur et impitoyable pendant le reste du bal.

BOUQUET A CHLORIS.

Vous demandez des vers à ma lyre rebelle *,
Blanche duchesse : eh bien! — Vous êtes la plus belle;
Vos yeux ont dérobé les feux du firmament,
Et vos regards rêveurs versent l'enchantement:
Que ne sont-ils venus en des temps moins moroses!
Votre bouche à jamais sera pleine de roses,
Vous avez tout l'attrait des femmes du Midi,
Les cheveux éclatants, le corsage arrondi,
Le pied le plus mignon et la main la plus blanche,
Le nonchaloir charmant d'un lys que le vent penche;
Je passerais ma vie à chanter vos appas:
Pourquoi tant de trésors, puisque vous n'aimez pas?

O madame! pour vous l'amour est un mensonge;
Et pour moi, grâce à vous, c'est un dieu! — c'est un songe
Qui vient dans le sommeil; — c'est un ange du ciel
Qui nous verse en riant de l'absinthe ou du miel;
C'est une chaîne d'or qu'on traîne avec délices,
Un pur parfum venu des plus chastes calices,
Une larme divine arrosant notre cœur;
Ou peut-être, Lucie, est-ce un regard moqueur
Que nous lance l'enfer pour nous dévorer l'âme.
O vous qui savez tout, dites-le-moi, madame!

* Ces vers sont dérobés à l'album de Mme Lucie de Lav—y.

Mme Petit.

Nous quittons un instant pour y revenir plus tard, les palais, les salons, les boudoirs et les théâtres, où nous avons rencontré de si jolies femmes. Elles ne sont pas rares à Paris, Dieu merci ; et nous allons en chercher aujourd'hui au rez-de-chaussée, chez nos modistes et chez nos restaurateurs grands et petits, où elles prennent soin de se dérober à nos regards sous des rideaux de diverses couleurs. Toutes ont cependant leur place marquée dans notre livre; c'est là l'égalité, la véritable égalité : princesses, marquises, duchesses, grisettes, baronnes, artistes et dames de comptoir se trouvent confondues pêle-mêle sous le même toit; nous en formons une espèce de communauté, que les curieux pourront visiter à leur aise sans avoir à braver grilles et verroux et sans être contraints, dans leur ardeur belliqueuse, d'escalader murs, bastions et forteresses.

D'un pas lent nous longeons la Seine en montant du côté du Jardin des Plantes, et nous croquons çà

et là les portraits qui nous frappent par l'éclat de leur beauté. Nous arrivons quai de la Tournelle, n° 5, tout près de ce vaste réservoir destiné à désaltérer les bons Parisiens. Nous sommes à jeûn : il faut déjeuner; c'est un usage aussi vieux que le monde.

.....L'estomac est plus grand que le cœur;
Et, si mon cœur étroit ne loge qu'une belle,
Des ventres des gourmets mon ventre est le modèle.

Déjeunons donc.

Nous entrons chez le Véry de l'Entrepôt. Mme Petit nous accueille d'un gracieux sourire, et nous nous mettons à table. Nous voyons en face de nous une femme riche de vingt-neuf printemps. Oh! quelle main habile il faudrait pour reproduire les traits enchanteurs que nous contemplons!... en tout bien, tout honneur, car nous sommes sage, très-sage, et pour cause.

Mme Petit est d'une taille ordinaire; de gracieux contours révèlent aux moins clairvoyants la perfection de ses formes; un œil vif, où percent la finesse et la malice, semble jeter un défi à l'audacieux qui

oserait hasarder un mot équivoque. Il y a néanmoins quelque chose de doux qui vous rassure de prime abord. Sa chevelure, d'un noir d'ébène, artistement arrangée et tombant par flots, s'amuse, aidée par une main délicieuse, à folâtrer sur des joues de satin; sa petite bouche vermeille et les perles qui y sont enchâssées impriment à son sourire une certaine expression qu'un de nos grands maîtres seul serait capable de rendre avec fidélité. Belle sans paraître le savoir, spirituelle sans prétention, gracieuse sans affectation aucune, Mme Petit semblerait plutôt faite pour trôner dans un salon que dans un comptoir. Résumons-nous : elle a les yeux de Mme la duchesse d'Albuféra, les cheveux de Mlle Mars alors que celle-ci était encore dans son premier vingtième printemps, la bouche de Mme la comtesse Le Hon, les dents de Mme de Belgiojoso, les formes de Mlle Julia Grisi, le sourire de Mlle Mante, la main de Mme Dorval, le son de voix de Mlle Plessis... et le nez un peu gros de Mme de Maintenon, laquelle, en sa qualité de femme, nous pardonnera bien d'exhumer une de ses imperfections quand il s'agit de signaler celle d'une autre. Du reste, nos portraits ne doivent

point être flattés, et, bien qu'il nous en coûte beaucoup, nous laisserons le nez de Mme de Maintenon à la place que le drôle a usurpée tout exprès pour contrarier un séduisant minois. Il y est, qu'il y reste; les alentours nous suffisent et nous dédommagent amplement. — Ajoutons qu'une teinte de douce mélancolie, répandue sur une figure blanche comme l'albâtre, qui s'anime par un mot, par un regard, donne une expression indéfinissable aux traits.

Amateurs du beau et du bon, désœuvrés de nos boulevarts, flâneurs à gants jaunes, fashionables à binocles, gastronomes au gousset bien garni, viveurs qui savez mieux dépenser que penser, estomacs délicats que le fumet des vins séduit, accourez tous au quai de la Tournelle, venez dévorer les mets, savourer les sauces, vider les flacons du restaurateur Petit, digne émule des Véry et des Véfour, chez lesquels il a pris ses grades! Son génie culinaire s'est inspiré devant les fourneaux de ces deux grandes notabilités, puis il a porté généreusement les fruits de ses profondes études sur la terre classique des matelotes et des filets sautés. Donnez en passant un coup d'œil au comptoir : il

y a là une femme, une femme ravissante! Emparez-vous de la table privilégiée, celle où le hasard nous a conduit : une porte vitrée, veuve de rideaux, permet à vos regards charmés de prendre définitivement possession de ce bienheureux comptoir, placé vis-à-vis. De là vous voyez arriver la foule des habitués. Tous portent sur leurs figures épanouies l'empreinte du cachet de notre compatriote mousseux et de nos bons crus de Bourgogne. Gastronomes émérites, ils semblent vivre pour manger : aussi vivent-ils comme vivaient les Grimod de La Reynière, les Brillat-Savarin et les joyeux enfants du Caveau-Moderne ou des Soupers-de-Momus. Ils font peut-être moins d'esprit, mais ils en possèdent de vastes magasins; ce qui est beaucoup plus positif, beaucoup plus confortable, ce qui, en outre, n'expose pas davantage à la tentation de déraisonner.

Étourdi que nous sommes! enivré par l'odeur de la cuisine, nous nous éloignons de notre sujet! Nous en demandons bien pardon à Mme Petit.

La jeune dame * reçoit avec une grâce parfaite

* Un de nos compositeurs.... voyez un peu le sot!... a gratifié Mme Petit, au commencement de cet article, de

les convives qui fréquentent sa maison; un chaste sourire les récompense des saluts respectueux dont elle est l'objet.

Le quart d'heure de Rabelais est assez ordinairement un mauvais quart d'heure : chez Mme Petit ce n'est pas cela : ce moment amène une jouissance de plus, et voici comment.

Vous croyez sans doute que l'on paie la carte au garçon — carte dont, par parenthèse, les caractères sont finis et déliés, et que ne salit pas une seule faute d'orthographe, carte scrupuleusement conforme au Dictionnaire de l'Académie, édition de 1835, carte enfin dont la lecture serait profitable à telles et telles dames de comptoir de la capitale — vous croyez sans doute, dis-je, que l'on remet tout bêtement au garçon le montant de cette gracieuse facture : détrompez-vous : chacun se lève à son tour, passe au comptoir, brigue un sourire, un mot ai-

VINGT-NEUF ANS! tandis que nous qui avons vu, vu de nos propres yeux, vu, nous ne lui en avions donné que VINGT-DEUX. Elle n'a ni plus ni moins. Ce compte une fois réglé, il ne nous reste plus qu'à solliciter de l'aimable dame l'absolution dudit compositeur pour l'énorme péché commis bien innocemment.

mable, et présente son argent à Mme Petit, qui octroie de bonne grâce le sourire, le mot tant désirés; et de sa main aristocratiquement potelée vous recevez, sans cesser de la contempler, la monnaie qu'elle vous rend. Pour ses admirateurs ce sont des espèces de reliques auxquelles ils tiennent plus que si elles étaient bénites par Son Éminence le primat des Gaules, l'abbé Châtel, ce nouveau saint de l'église française. Quant à nous, notre dévotion exaltée ne saurait être satisfaite à moins de la *présence réelle;* et nous nous la procurerons le plus souvent possible, dût-il en résulter des progrès inquiétants dans la rotondité de notre ventre, dans la maigreur de notre bourse.

Sœur Madeleine.

Vincent fut par sa bienfaisance,
Par son ardente charité,
L'image de la Providence
Et l'honneur de l'humanité.

Croirait-on que ce quatrain si vrai, si rationnel, si conforme à son sujet, ne fut pas approuvé par

les néophytes des ordres que saint Vincent a fondés!

— Pourquoi cela? — D'abord l'auteur avait négligé l'épithète consacrée, et puis cet auteur est un vieux réprouvé, un relaps, philosophe à dix doublures, bon à jeter sur un amphithéâtre ou aux gémonies.

Il est pourtant évident que, si la philosophie avait des patrons, saint Vincent aurait la plus magnifique chapelle.

Ce saint humanitaire eût été sans nul doute l'ami des encyclopédistes du 18e siècle. Telle est la puissance des temps et des habitudes que nous nous glorifions de nos actes et de nos opinions, quand ils ne sont que l'effet nécessaire de notre éducation, de nos mœurs et des circonstances.

Sœur Madeleine n'a pas à pleurer de vieux péchés; son âme est pure comme les lys de son teint.

Les roses qui l'animent effacent les plus belles de nos jardins; et, quoique la pâle draperie imposée aux contours de son admirable tête nous dérobe ce qu'elle a de ravissant dans sa pose et dans son jeu, son jeune et vif regard, sa belle main tendue

au malade, et lui présentant l'absinthe ou le julep, rappellent les idées mythologiques les plus riantes, Hébé versant le nectar ou Calypso souriant en présentant la coupe à Ulysse.

Nous disons que sœur Madeleine n'a point à déplorer les erreurs de sa vie : à peine est-elle nubile, et le ciel a déjà reçu ses serments de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Il y a peut-être là un peu de mondanité; mais du moins ces reines du ciel n'ont point d'égoïsme : elles ne demandent pas mieux que de s'associer un grand nombre de rivales.

C'est une honorable destinée que celle des sœurs de charité! c'est une sainte vocation que celle qui a pour but le soulagement des misères humaines, l'adoucissement des douleurs du corps et des afflictions de l'esprit!

Sœur Madeleine s'est vouée au service de l'infirmerie dans un hospice de charité où le mieux portant n'a que quelques pas à faire pour mettre un pied dans le ciel... ou un peu plus bas.

Et tel est le charme de la beauté, telle est sa puissance que ces infortunés vieillards jettent un dernier

regard profane sur cette chaste fille avant de contempler face à face cette fée formidable qu'on appelle *la mort*.

Et quel contraste, grand Dieu! que celui d'un squelette vivant avec un beau corps qui décrit de si gracieuses ondulations, développe de si capricieux mouvements, soit dans la marche posée, soit dans une course rapide, soit dans tout autre acte de sa puissance!

Nous n'avons point à examiner si, sous le rapport de l'économie sociale, le nombre de ces pieuses filles est trop ou trop peu restreint. L'hérétique Malthus en eût prêché l'accroissement dans sa patrie, où une menaçante exubérance de population semble offrir un avenir orageux à l'Angleterre malgré sa colonisation universelle. La France, non moins féconde mais plus favorisée par le sol et par le ciel, a des ressources dont elle-même ignore toute l'étendue. Ce qui est déplorable, c'est que le vice y est plus fécond que la vertu; c'est que les sœurs de charité, comme les augustines, etc., privent la société d'excellentes mères de famille, d'heureux modèles de conduite et de sociabilité, tandis que les mœurs de nos grandes

villes nous offrent si souvent des épouses corrompues, des filles flétries avant le mariage, et généralement des cœurs pervertis et un sang vicié.

On nous pardonnera de faire entrer ces considérations philosophiques dans la biographie d'une jeune vierge rayonnante de vertus, de grâces et de beauté.

La beauté, admirable dans toutes les conditions, l'est bien plus lorsque par instinct, par vocation elle aspire au ciel, sa plus belle patrie. C'est alors qu'elle édifie, qu'elle console; elle semble vouloir nous cautionner auprès de l'Éternel. Eh! quelle ne doit pas être une aussi sainte autorité dans l'avenir d'un mourant!

O Madeleine! plus innocente et non moins dévouée que votre patronne, vous dont la belle chevelure ne couvre plus ces belles épaules d'ivoire, vous qui nous dérobez, peut-être en les atrophiant, ces charmes que n'ont jamais profanés les regards mondains, pardonnez à celui qui ose trahir votre modestie, vos grâces et vos vertus!

Mme LA DUCHESSE DE NOAILLES.

Nous sommes en 1839. Or il y a précisément cinquante ans qu'il est convenu qu'en France il n'y a plus d'aristocratie. Vous le savez, nous le savons, ils le savent. Plus d'aristocratie, mon Dieu! Oui, excepté les aristocraties qu'on rencontre partout, par exemple l'aristocratie de la grande propriété, comme celle de MM. Roy, Boissel de Monville, Morel de Vindé, etc.; l'artistocratie de l'argent, comme celle des Rostchild, Aguado, etc.; l'aristocratie du génie, comme celle de Chateaubriand; l'aristocratie de l'éloquence, comme celle de Berryer, etc. Mais c'est égal, malgré toutes ces grandes aristocraties, il est bien convenu, je le répète, qu'en France il n'y a plus d'aristocratie.

L'assemblée *nationale,* qui était riche d'esprit, mais pauvre de bon sens, voulut un jour égaliser tout le monde. Elle décida qu'il n'y aurait aucune différence entre la duchesse de Montmorency, la duchesse d'Uzès, la marquise de Lafayette, et Mme San-

terre, Mme Pétion et Mme Buzot; que toutes ces femmes s'appelleraient *madame*, ni plus ni moins. Ceci me rappelle les judicieuses paroles d'une riche marchande du peuple à sa fille lorsqu'on criait par les rues, sous la forme de décret, la ridicule saillie de l'assemblée.

— Enfin, maman, nous serons maintenant égales aux grandes dames!

— Que tu es sotte, ma fille! Il faudrait pour cela changer les noms. Tu ne sais donc pas que les noms de ces dames sont connus depuis deux cents ans, et que le nôtre ne l'est que d'hier.

La Convention nationale ne put elle-même réaliser l'utopie de la Constituante; elle ne put empêcher qu'il n'y eût de l'aristocratie entre la citoyenne Roland, femme du ministre, et la citoyenne Armonville, femme du député de Reims. La liste fatale du tribunal révolutionnaire constatait même cette aristocratie jusqu'au dernier moment, malgré ses ennemis. Ainsi, quand le greffier appela la duchesse de Narbonne et la fille Richelot, il lut : « La citoyenne « Richelot, la citoyenne ci-devant Narbonne. »

L'aristocratie de naissance, supériorité histori-

que, ne se détruit point. Elle peut s'avilir, s'oublier par l'ignorance; mais elle ne meurt pas; c'est un fait : or les faits ne meurent jamais. En écrivant le nom de Mme de Noailles j'ai rappelé un fait historique; et que d'illustrations ne se présentent-elles pas aussitôt à l'esprit autour de ce fait! La duchesse de Noailles est née Mortemart : alors ne pense-t-on pas à Mme de Montespan, à Mme de Maintenon, à la princesse des Ursins, à la marquise de Lafayette, dite *citoyenne Lafayette*, mère de M. Georges Lafayette, député de Seine-et-Marne?

Si ces quatre femmes, plus ou moins célèbres à des titres divers, vivaient aujourd'hui, elles appartiendraient de droit à l'ouvrage des *Belles Femmes*, les deux premières surtout.

Je ne dirai rien de Mme de Montespan, sinon que c'était une Mortemart. Mme de Maintenon est aussi très-connue, et cependant peut-être pas assez; car, de nos jours, on l'injurie bien fort : poëtes, romanciers, feuilletonistes, faiseurs de *premiers-Paris*, tous se sont mis à barbouiller d'encre cette belle figure historique.

Notre siècle va atteindre sa cinquantaine, et jus-

qu'à ce jour il ne compte pas en femmes de nom aussi grand que celui de Mme de Maintenon. Eh bien! il semble jaloux des antériorités historiques : il se met à les examiner comme les singes experts dans le tableau de M. Decamps; il les chicane sur tout, il dispute sur des minuties qu'il grossit considérablement; il crie bien haut, il fait beaucoup de bruit, parce qu'il n'ignore pas que c'est le moyen d'effrayer les faibles et les sots, qui donnent toujours raison aux grosses voix. N'y a-t-il pas d'honnêtes faiseurs de romans, ou de prétendus publicistes, qui sont allés jusqu'à contester à Mme de Maintenon... —Quoi? son esprit?—Mieux que cela.— Son bon sens? — Elle en avait cependant prodigieusement. — Sans aucun doute; mais mieux que cela. — Sa beauté peut-être? — Précisément.

Ces habiles critiques ont fait de Mme de Maintenon une laideron ignorante, entêtée, tracassière, hypocrite, ambitieuse et insatiable. Assurément ces savants écrivains n'ont pas vu ce portrait dans l'histoire. Qu'importe?

Ces messieurs sont-ils obligés de se conformer au texte de l'histoire? sont-ils même obligés de le con-

naître? Et d'ailleurs n'est-ce pas ici un peu le cas de cet Athénien qui s'ennuyait terriblement d'entendre surnommer Aristide *le juste*? Que voulez-vous? il est des natures d'homme qui se fatiguent de la beauté, de la simplicité, de la noblesse et de la grandeur.

La princesse des Ursins a été moins attaquée, apparemment parce qu'elle prêtait plus à la critique. On lui a néanmoins contesté son esprit, tandis que c'était la dernière chose qu'on aurait dû lui contester.

Quant à Mme de Lafayette, née Noailles, on n'en a encore rien dit. Le nom si fameux du général l'a sans doute protégée; ou bien la modeste obscurité dans laquelle elle s'est renfermée l'aura mise à l'abri du mauvais vouloir des querelleurs historiques.

J'allais oublier de citer aussi Marie-Victoire-Sophie, sœur d'Adrien-Maurice, duc de Noailles, qui épousa Françoise d'Aubigné, nièce et héritière de Mme de Maintenon. En 1723 Marie-Victoire-Sophie fut mariée au comte de Toulouse, prince légitimé, qui eut pour fils le duc de Penthièvre, aïeul maternel du roi Louis-Philippe.

La maison de Noailles est originaire du Limousin. En sa faveur la seigneurie d'Ayen fut érigée en comté en 1593, puis en duché, sous le titre de Noailles, en 1663. Les Noailles n'étaient pas riches, mais ils le devinrent par le mariage d'Adrien-Maurice avec Françoise d'Aubigné. C'est depuis cette époque que leur appartient la magnifique terre de Maintenon.

Le duc de Noailles actuel, qui est resté à la chambre des pairs, est maigre et d'une taille moyenne. On le rencontre souvent vêtu d'une redingote de drap bleu, avec un parapluie sous le bras. D'un esprit réfléchi, sérieux et positif, il ne s'est jamais complu aux illusions légitimistes. La froideur de son caractère lui donne une apparence de hauteur et de morgue qu'en réalité il ne possède pas; car il est très-simple, quoique cette simplicité dégénère parfois en sécheresse. Il parle, à la chambre des pairs, sur les grandes questions et à l'occasion des affaires étrangères. Il s'anime rarement, ne s'exalte point, raisonne non d'après ce qui devrait être, mais d'après ce qui existe; car il a pour maxime qu'il faut accepter les hommes tels qu'ils sont.

Mme la duchesse de Noailles est, comme je l'ai dit, de la maison de Rochechouart-Mortemart, originaire du Poitou. Ce nom rappelle involontairement la fière et hautaine Mme de Montespan. Avant elle les Mortemart étaient pauvres : sa faveur leur advint comme la rosée dans le désert ; et depuis ils ont été chargés de grandeurs de cour et de dignités de gouvernement.

Je ne puis m'empêcher de m'arrêter ici à une considération de haute moralité : c'est que les familles enrichies par Louis XIV montrèrent plus que de la froideur pour le sort de ses petits-fils. Aux deux révolutions de 89 et de 1830 les Noailles et les Mortemart se tournèrent assez gracieusement vers les intérêts nouveaux, sans paraître avoir souci de ceux qu'on détruisait.

Mme de Noailles a des cheveux d'un blond châtain magnifique, le teint légèrement coloré, un beau sang, la peau fraîche ; elle tient bien sa tête, elle a le port majestueux, quoiqu'elle soit un peu grosse. Mais on découvre dans toute sa personne une morgue aristocratique par trop prononcée. Le caractère se ressent de cette hauteur, qui, depuis Mme de Mon-

tespan, paraît s'être maintenue dans la famille jusqu'à ce jour, comme par droit de succession. Et, chose bizarre, malgré ce caractère hautain, Mme de Noailles est naturellement gaie. Ce contraste se voyait aussi dans Mme de Montespan.

Lors de son mariage, il y a quelques années, Mme de Noailles était une belle personne rieuse et folâtre; mais on comprend que ce qui convient au titre de jeune fille ne va pas toujours avec le titre de femme mariée.

Le salon de Mme de Noailles, peu nombreux, est essentiellement aristocratique; l'étiquette règne en maître dans son hôtel.

Les habitués du salon ne sont pas des légitimistes pur sang, non : ce qu'il faut avant tout, ce sont de grands seigneurs pur sang. Or chacun sait que la haute aristocratie est assez mélangée sous le rapport des opinions politiques; on distingue plusieurs nuances. Le faubourg Saint-Honoré est surtout le siége de cette haute aristocratie : dans ces salons privilégiés la naissance marche la première, l'opinion ne vient que la seconde. Quelques personnes sans doute s'étonneront : mon Dieu! si l'on veut ré-

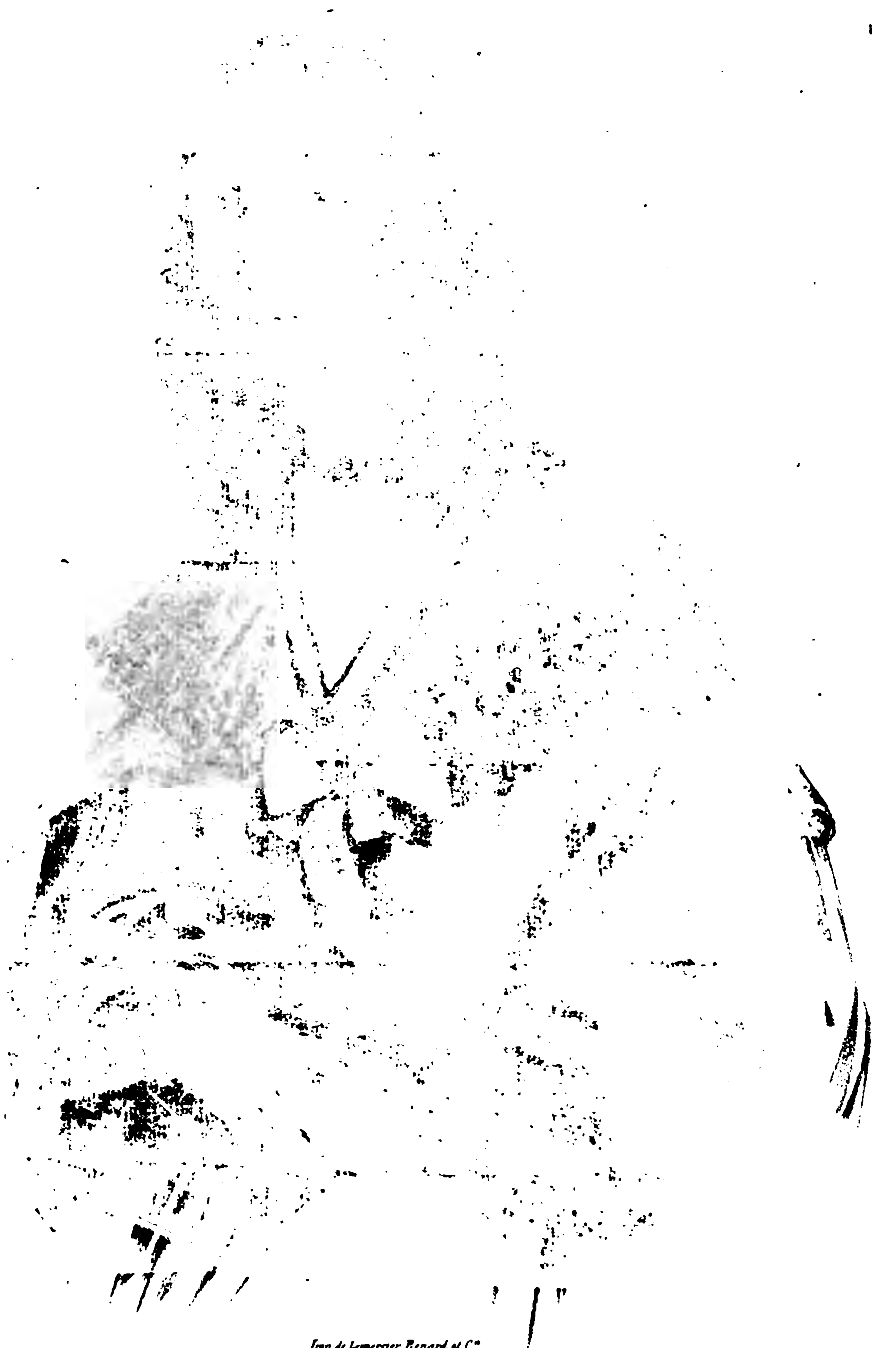
fléchir, c'est bien naturel cependant. N'en est-il pas de même dans les autres classes de la société, et même chez les ouvriers? ne se réunissent-ils pas avant tout parce qu'ils sont de la même profession, parce qu'ils travaillent dans la même partie? Ils ne s'occupent des opinions qu'accessoirement.

On ne nous reprochera pas, cette fois-ci, de n'écrire qu'un éloge monotone... Mais je crois avoir oublié les yeux de Mme la duchesse de Noailles : ils sont beaux, les sourcils blonds et bien arqués.

Mlle Adèle Allenbach.

Autant les belles vierges de l'école allemande diffèrent de la Vénus antique, autant la grâce blonde et rêveuse de notre jeune étrangère diffère de la beauté de Mlle Georges et de Mlle Ida.

A voir ses yeux bleus comme le ciel, qu'ils semblent toujours chercher et réfléchir, son front pur, où passe cependant une ombre de mélancolie comme une ride sur un lac, la candeur presque enfantine de ses traits et de son maintien, on croi-


Imp. de Lemercier, Benard et Cie

Mlle ADÈLE ALLENBACH.

Mais je crois . . . . de Naïades . . . . bien arqués.

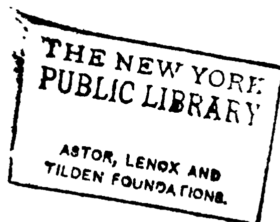
Aut . . . belles vierges de l'. . . bien arracat. . . de . Vénus antique autant la grâce blonde . . .

. . . voir ses yeux bleus comme le ciel, qu' . . .

. . . de ses traits et de son . . .



Mlle. ADÈLE ALLENBACH.



rait que la poésie mystique est parvenue à incarner son idéal, et que Mlle Allenbach est l'ange des douces rêveries et des saintes amours.

Mais l'illusion devient complète et l'intérêt qu'elle inspire se change en admiration et en sympathie lorsque, admis dans le chaste gynécée où elle se cache avec sa mère, on apprend quelques-uns des secrets de sa vie.

En 1830, lorsque le feu des barricades faisait éclater l'insurrection des trois jours, une femme pâle et tremblante passait à travers les balles en pressant sur son cœur une petite fille aux longs cheveux blonds et bouclés : c'était la femme d'un officier suisse, et l'enfant pour les jours duquel elle tremblait plus que pour les siens devait être notre douce et charmante Adèle.

Le pays de son père, qui la réunit à sa famille, fut pour elle comme un exil. Sa mère, fervente catholique, s'enfuit bientôt en France avec sa fille, dont la religion lui semblait menacée ; et pendant quelque temps elles supportèrent à Paris les rigueurs d'une laborieuse pauvreté, rendue héroïque par le sentiment qui en était la cause.

La Providence a sans doute béni Mlle Adèle; car elle est grande et belle maintenant, et jouit de la position que méritaient ses vertus et ses malheurs.

Voici une romance qui lui a été adressée il y a déjà quelques années, et que nous l'avons entendue répéter elle-même quelquefois :

A ADÈLE.

Enfant chérie, ô mon aimable Adèle,
Ange du ciel sur ma route envoyé,
Comme un parfum d'une rose nouvelle
J'ai près de toi respiré l'amitié.
Que tous les jours elle croisse embellie
La jeune fleur, la rose que j'aimais!
Tu grandiras, tous les jours plus jolie,
Mais nos amours ne vieilliront jamais.

. . . .

Dans cette vie, ô puissent, mon Adèle,
Tes pas légers ne trouver que des fleurs!
Mais souviens-toi de ton ami fidèle
Si tes beaux yeux répandaient quelques pleurs!
Et, si parfois la douleur nous rassemble,
Au sein de Dieu nous chercherons la paix;
Entre ses bras nous pleurerons ensemble...
Et nos amours ne vieilliront jamais.

Quand tu souris, il semble qu'un génie
D'un doigt folâtre efface mes douleurs,
Et dans mon âme une tendre harmonie
Mêle à ta voix des concerts enchanteurs.
En souriant tu m'as nommé ton père :
Que ce doux nom soit le mien désormais !
D'autres, un jour, t'appelleront leur mère;
Mais nos amours ne vieilliront jamais!

Sais-tu pourquoi mes yeux sont pleins de larmes
Quand de tes yeux je contemple l'azur?
C'est qu'il est doux de rêver sans alarmes
A la candeur d'un amour chaste et pur.
Le temps qui meurt doit-il jamais renaître,
Et mon bonheur prévoit-il des regrets?...
Tu grandiras... nous vieillirons peut-être;
Mais nos amours ne vieilliront jamais!

Nous n'oserions plus maintenant adresser de vers à Mlle Adèle Allenbach : nous craindrions que, malgré nous, ils ne fussent trop tendres, ou que la rime ne se contentât trop difficilement du mot *amitié*, le seul que sa mère et sa vertu permettent jusqu'à présent de prononcer devant ses beaux yeux et ses dix-sept ans.

JE NE SAIS QUI.

En traversant la rue Saint-Dominique, j'ai rencontré tout à l'heure une belle femme dont la nonchalance et les yeux bleus m'ont rappelé les plus chastes créations des vieux maîtres d'outre-Rhin. Quelle est cette femme ? d'où vient-elle ? où va-t-elle ? Si je ne me trompe, elle vient de chez son mari et elle va chez son amant, car elle se retourne avec inquiétude, et elle dévore d'un regard de feu deux fenêtres entr'ouvertes ornées de roses et de tulipes que sans doute elle a envoyées hier en guise de lettre. Cela est plein d'esprit, car la lettre la plus tendre et la plus longue ne dit pas tant de douces choses que ces roses et ces tulipes. Il y avait peut-être pour post-scriptum un myosotis, la fleur des chastes amours, des amours venus du ciel. — Hélas ! j'ai bien deviné : voilà qu'un jeune élégant, orné de moustaches brunes et de cheveux bouclés, se penche langoureusement à l'une des fenêtres fleuries et commence à babiller des yeux avec ma belle nonchalante,

qui baisse son front rougissant et qui chancelle sous l'ivresse. — Est-ce qu'il ne va pas arriver quelque obstacle, pour l'honneur du mari? est-ce que cette femme si belle et si perverse ne va pas s'abîmer sous les yeux de son amant par un châtiment du ciel? — Le ciel paraît peu se soucier de cela, et l'honneur du mari perd en vain son temps. La charmante pécheresse a franchi le seuil de la grand'porte, elle fuit comme une ombre et s'envole dans l'escalier. Son amant se détache de la fenêtre en jetant aux passants un sourire de pitié; l'insolent a l'air de nous dire, à nous tous qui lui réprésentons la société en miniature : *Allez vous promener!* — M. de Balzac ou Mme Sand sont peut-être coupables du péché qui va se commettre — un joli péché! dont le bon Dieu, tout morose qu'il soit, ne peut s'empêcher de rire. — Je ne vois plus rien; la belle dame n'a garde de mettre la tête à la fenêtre : son doux portrait va trouver un plus beau cadre.

La belle femme! Que le diable doit être fier de l'avoir dérobée au paradis! Quelques vingt femmes comme cela, et Satan n'aurait plus rien à faire.

Depuis que mes regards l'ont perdue je me trouve

dans les solitudes de l'Arabie. — Je ne l'ai pas perdue tout à fait : en dépit de son mari, et même de son amant, je l'ai dessinée dans mon cœur; et je verrai longtemps encore la pâleur, la mélancolie ardente, la grâce ineffable de cette adorable figure à demi cachée par un chapeau de paille d'Italie fleuri de bluets.

A Mme Éléonore Lenormand *.

Vous daignez me sourire, à moi, pauvre poëte
Dévoré par le doute et flétri par l'ennui :
Mon âme va passer sur ma lyre muette;
Voici l'aurore, adieu la nuit.

O madame, merci, car ma joie est si grande
Quand un regard de femme encourage ma voix!
Dans vos rêves, la nuit, qu'un ange vous le rende
Ce regard que toujours je vois!

A Meudon, l'autre jour, mon âme fut saisie
D'un de ces doux émois qui font rêver longtemps:

* Mme Lenormand n'est plus une belle femme de Paris : elle vient de partir pour Le Havre. Que Dieu la suive comme nous et préserve ses dents des vents marins. Elle a inspiré ces vers à un de nos jeunes poëtes doratiques.

En vous je croyais voir la brune poésie
Qui remplit les cœurs de vingt ans.

Je me disais : — Mon Dieu ! les célestes figures
Que créait Raphaël quand tu guidais sa main
Sont encore au-dessous des belles créatures
Dont tu fleuris notre chemin !

Vous allez fuir la ville où vous fûtes bercée !
Bientôt mon souvenir, emporté par le vent,
Volera vers l'oubli, tandis qu'en ma pensée
Vous apparaîtrez si souvent !

L'ART D'EMBELLIR,

tiré du sens de ce sacré paradoxe :

La sagesse de la personne embellit sa face.

Nous avons trouvé l'autre jour, parmi de vieux livres, un charmant petit bouquin, moisi et tant soit peu mangé des rats, qui serait merveilleusement utile aux femmes de ce temps-ci : il s'appelle *l'Art d'embellir*. Les rats, qui tiennent peu sans doute à la beauté des femmes, semblaient fort disposés à dévorer le reste : les femmes, qui ne sont pas de leur avis, nous seront à coup sûr reconnaissantes

d'avoir sauvé pour leur visage ces morceaux de prose dont les rats voulaient faire des vers, et ces vers dont ils ont fait sans peine de la prose.

Oh! beauté, que tu es puissante! tu dissipes la sagesse des hommes, abats l'orgueil des monarques, anéantis l'effort des vaillants, adoucis les furieux, apprivoises les brutaux, commandes sur tous à baguette. Princesse des cœurs, reine des âmes, maîtresse des désirs, quel entier établissement fais-tu du déchet originel des femmes? don précieux tant estimé, recherché, envié!

Car pour dame Beauté femmes sont envieuses.

Je te vois briller admirablement sur cette royale face.

Ah! cheveux émaillés de plus fin or que ceux de l'Aurore! Ah! front d'albâtre uni et luisant, où l'amour a planté son empire! Ah! beaux yeux! Que ce nez est droitement tourné! Ah! jolies tumeurs où s'entretient un perpétuel combat du lys et de la rose! bouche petite et pourprine! lèvres qui moulez si

bien douces paroles et formes si gracieux ris! piédestal ivoirin, si divinement taillé! Ah! sein délicieux! ah! mamelles célestes! Ah! que cette taille est belle! que cette bonne mine a de majesté! — Mais quelle peut être l'âme d'un si beau corps!

Or, puisqu'il s'offre un si parfait sujet, empruntons-y le modèle de beauté, et que notre admiration soit suivie de reconnaissance.

Je vois que la tête n'est pas entièrement ronde, qu'elle n'est pas aussi pointue; ains qu'elle a la forme d'une sphère longuette bien propre à contenir beaucoup de substance du cerveau et à donner jeu à tout ce qui y remue. Elle n'a point ces deux sommets qui se trouvent en quelques personnes, ni le haut du test plat ni enfoncé; car, comme ces figures nuisent aux actions intérieures, les étouffent et pressent, elles sont de même contraires à la beauté.

La chevelure est blonde, et saurons mieux combien elle est excellente quand nous en aurons reconnu la nature. C'est une production du cerveau, qui est d'essence glanduleuse; car toute glande pousse hors du poil à l'aide de la chaleur, qui en

excite l'humidité. Et de là viennent les cheveux, les paupières, le cil des yeux, et la barbe aux hommes; ce que nature a donné pour ornement, mère très-habile qui du superflu, en nous, sait tirer les compléments de la beauté de ses ouvrages. Que si elle a fait l'homme barbu et la femme rase au menton, ç'a été si providemment que la beauté ne s'en plaint; car et l'homme s'appelle *beau*, comme Anchise,

> Ayant des dieux une beauté parfaite,

et la femme se dit *belle*, comme Hélène,

> Comme Hélène est, dans les yeux de laquelle
> Tous les amours logent. O dame belle!

La beauté se distingue selon le sujet : en l'homme elle est dignité, en l'enfant et en la femme douceur;

> Car la forme revient en la femme à beauté,
> Et en l'homme retombe à force et dignité.

La barbe, qui donne de la gravité à l'homme, ne pourrait causer de la douceur à la dame. Ainsi, ce qui est louable en l'un ne serait recevable en

l'autre. L'homme, qui doit s'étudier à avoir un grave port, une présence honorable, viole le poids de son intégrité quand il se rend affété au mouvement, à la contenance ou à la grimace. Au contraire la dame ne doit faire montre au visage, au geste ni aux mœurs que de bénignité, que de grâce, que de douceur; jusque-là que les lois de la plus sévère antiquité lui ont permis d'aider la naturelle simplicité par mille petits traits de doux yeux, de bouche sucrée, de geste attrayant, de port mignard, de maintien agréable, moyennant que l'excès n'en tombe en lasciveté. L'ornement même artificiel de la tête et des mains ne lui a jamais été défendu quand il est conduit avec prudence et modestie. Ce n'est point seulement le vieil Homère qui, en la personne de Vénus, dit des belles femmes de son temps :

D'or elle avait des carcans émaillés
Autour du cou, diversement taillés;
Elle portait aux oreilles percées
Des fleurs de cuivre et d'or bien agencées;

ou bien, en la personne de Junon se parant pour aller trouver son mari et pour lui plaire de tous points :

Elle mit des pendants aux oreilles percées,

et emprunta de Vénus (dit-il, bien qu'il l'introduise partout ailleurs chaste et pudique) la ceinture amoureuse nommée *Cestos*, pour donner plus d'amour à Jupiter; ce n'est encore le seul Hésiode qui feint que les grâces même et la vénérable Python permettent aux belles femmes, sous le nom de Pandore, des jaserans * d'or :

Les grâces tout autour et Python vénérable
L'ornent de jaserans d'or et d'œuvre admirable;

mais le premier et élu peuple de Dieu faisait porter des carcans et pendants d'oreilles, bagues et bracelets à ses femmes et filles, et ne jugea aliéné de piété de joindre à la naturelle beauté ce que l'artifice et la richesse y pourraient contribuer de doux et d'agréable. L'art n'y est condamné que quand il défigure le naturel, non s'il retient son lustre à part et s'il se connaît pour ajouté, ou qu'il ne se confonde parmi les vifs rayons de la nature. Un carcan au cou, une perle à l'oreille, un brillant dans les

* Chaînettes.

cheveux ont leur éclat particulier qui étincelle autour des rais de la beauté, et ne s'y confond comme du minion sur la joue ou du blanc d'Espagne sur la face, qui déguisent le naturel et perdent la vivacité et naïveté de la grâce ; ce qui a fait que jamais l'usage n'en fut approuvé. Car comme, en la beauté de l'âme, si les mœurs sont dissimulées ou la connaissance pleine de mensonge, elle perd ce lustre et splendeur qu'Orphée appelait *Aglaé*, ainsi le visage fardé amortit la grâce, que ce même prêtre de l'antiquité nommait *Thalie*, verdeur ou fleur épanouie de la figure naturelle et des vives couleurs d'une belle face. Et n'y a d'ardeur comparable à celle d'une naïve et simple beauté, qu'autant qu'en a le tison peint en comparaison du bouton de feu vif et ardent qui, du centre de sa vigueur, élance au loin les rais de la lumière.

Mais voulons-nous rechercher un trait de philosophie d'amour en cet emprunt de blancheur et de rougeur ? Voyez comme Vénus, cherchant l'Amour son fils, le dépeint :

Il n'est tout blanc de corps, ains ardent comme feu

D'une lampe qu'il porte en main ainsi qu'en jeu,
Petite, dont il ard les rais du soleil même.

Les poëtes, peintres et statuaires font l'Amour *porte-feu,* parce que la splendeur du feu agrée, et que ce qu'elle brûle apporte de très-grièves douleurs qui font l'effet de l'amour, ou parce que les couleurs du feu, la blancheur et rougeur, naissent de même source que ce qui enflamme nos désirs. Comme l'air est soutien de la chaleur, de même, luisant et transparent, il produit la blancheur : l'écume est blanche de ce qu'elle est aérée, et la neige ne blanchit que de l'air qui est enclos dans l'eau que le froid a épaissie. L'art même l'éprouve en battant de l'huile et de l'eau ensemble : le battement y resserre l'esprit, d'où l'écume se produit blanche. Ainsi la dame blanche, grassette, vive d'esprit, subtile, accorte est de la constitution et des qualités de l'air, propre à ravir les cœurs et les passions; non celle qui a besoin d'éclaircir son teint, pour tenir trop de la froideur de l'eau, laquelle brunit. Le rouge naturel vient du sang. Adonis, déchiré du sanglier, perd le sang, et

De ses lèvres s'enfuit le tendre teint de rose.

Or le sang cuit au foie et au cœur fomente la chaleur naturelle et fournit l'huile à la lampe d'Amour. Adonis, perdant le sang, perd les caresses de Vénus même;

De ses lèvres s'enfuit le tendre teint de rose,
Et quant et quant lui meurt dessus la bouche close
Le plaisir du baiser que recherche Vénus.

Réciproquement l'amour, ou le plaisir du baiser, pépètre que jusqu'au foie, qui est le premier siége du sang. Vénus le confesse, embrassant son mignon au moment qu'il jetait les derniers soupirs :

Baise-moi tant qu'en toi du baiser vit la joie,
Qui de ton âme coure en ma bouche et au foie.

Aussi on peint l'Amour enfant, qui abonde en chaleur et sanguifie fort, d'où la jeunesse est aimable. Donc à la dame pâle qui met du rouge faute de sang qui est-ce qui ferait cette harangue?

Que ton esprit m'influe : ardent, je sucerai
Les traits de ton amour, et l'amour je boirai
Cueilli de ce baiser, que ce pendant je garde.

Les cheveux nous ont égarés jusqu'ici : reprenons-en le discours.

Nous y pouvons considérer, non l'action, car ils n'en ont point, mais la longueur et la couleur. Les femmes ont, presque entre tous peuples, porté les cheveux longs, tant par une secrète volonté de Dieu, qui commande qu'elles soient couvertes pour couvrir en elles la gloire des hommes, que pour ce qu'il leur est permis d'user à plein des ornements naturels. Les seuls Arabes ont autrefois tondu leurs filles, leur laissant seulement une petite perruque ronde telle, disaient-ils, que la portait Bacchus.

. . . .

. . . .

Mme Émile de Girardin.

Faire le portrait de Mme Émile de Girardin est pour l'auteur de cet article une tâche un peu rude; il est passablement téméraire de s'y hasarder, et nous ne savons trop comment il en pourra sortir.

Mme Émile de Girardin est fort belle, avec un esprit fin et distingué, plein de grâce et à la fois d'é-

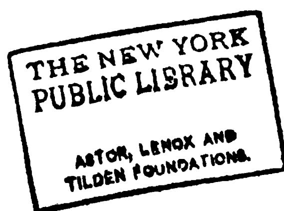
Les belles femmes de Paris



Imp. de Lemercier, Benard et C.

Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

(Delphine Gay)



nergie, qui s'accommode également du salon, du livre et du journal; et, pour faire le portrait d'une autre femme ainsi belle et spirituelle, il suffirait simplement de parler de sa figure et de son esprit avec force louanges. Nous voudrions pour beaucoup employer ce procédé facile et commode avec Mme de Girardin, mais cela nous est impossible. Elle a beau présenter des sujets excellents d'éloges : nous ne pouvons nous résoudre à la louer et nous avons une envie singulière et irrésistible d'en dire du mal.

D'où vient-elle? Nous ne savons. Nous ne pouvons certes rien y gagner, au contraire; ensuite tous les jours Mme de Girardin est attaquée avec des injures grossières par des écrivains anonymes, qui, pour faire de la littérature, insultent les femmes en mauvais français, et il nous répugne de l'attaquer, même légèrement et d'une façon polie et courtoise, en pareille compagnie. Et comment découvrir les endroits faibles et défectueux à travers cet esprit et cette beauté, gardiens fidèles et attentifs toujours à leur poste, difficiles à séduire, intraitables, très-défiants et sur un qui-vive conti-

nuel? Du plus loin qu'ils deviennent l'observation et la critique, ils se placent entre elles et Mme de Girardin et entourent ses défauts d'une barrière infranchissable de qualités. Nous en parlons très-savamment, et nous venons de l'éprouver : depuis trois semaines à peu près nous rôdons autour de Mme de Girardin, avec des intentions malveillantes, mais dissimulées adroitement, et avec toute l'hypocrisie désirable sous des apparences très-bénignes, à la recherche d'un petit défaut justiciable de la publicité. Nous en aurions tiré un parti merveilleux : les défauts les plus imperceptibles deviennent singulièrement élastiques sous une plume exercée; il y a des façons merveilleuses de les étendre et de les élargir que nous savons très-bien. Ils servent d'ailleurs de restriction aux qualités; et sans doute les *mais* n'ont pas été faits pour rien. Nos efforts ont été à peu de chose près inutiles. Il y a certainement des endroits faibles et attaquables chez Mme de Girardin, nous ne croyons pas qu'elle soit belle et spirituelle de tous points; mais l'esprit et la beauté qu'elle a se sont malheureusement présentés à nous toutes les fois que nous avons pu nous appro-

cher d'elle, et nous ont empêché de voir l'esprit et la beauté qu'elle n'a pas. Ainsi, quand nos yeux demandaient à sa figure ou aux formes apparentes de son corps une chose mal faite et de mauvais air, ses magnifiques cheveux blonds, ses épaules merveilleuses, sa physionomie imposante, la majesté royale de sa tournure et de sa démarche se présentaient bien vite comme si nous les avions appelés; comme aussi, lorsque nous voulions un signe écrit ou seulement parlé d'un côté ridicule ou seulement médiocre dans son esprit, les chants inspirés de Delphine Gay, la muse de la patrie, *le Lorgnon, le Marquis de Pontanges, la Canne de M. de Balzac, le Courrier de Paris* et l'esprit merveilleux de la conversation de Mme de Girardin se hâtaient de nous répondre.

C'est alors que nous avons voulu savoir le moyen employé par les écrivains anonymes qui trouvent presque tous les jours la matière d'un article virulent contre elle. Il est réellement des plus simples et consiste à injurier. Mais l'injure n'est pas de la critique; et, quelque mal appris d'ailleurs que puissent être ces honnêtes littérateurs, ils le cèdent

encore aux femmes de la halle. Toutefois, il est impossible de se le dissimuler avec la meilleure volonté du monde, et nous sommes loin d'avoir cette volonté, Mme Émile de Girardin est en effet coupable d'un crime entre les crimes atroces dont on l'accuse : il est très-vrai que Mme Émile de Girardin est Mme Émile de Girardin. Mais cela ne nous satisfait pas complétement et ne fait pas comme nous voudrions notre affaire.

Que voulez-vous? Nous croyons être quelque peu honnête et consciencieux; nous avons un certain degré d'intelligence, et nous ne sommes pas absolument dénué de toute espèce de jugement : cependant nous sommes ainsi fait que nous estimons M. de Girardin beaucoup plus que la plupart de ses détracteurs. Remarquez, je vous prie, que cela n'est pas écrit dans *La Presse;* M. Émile de Girardin n'a jamais rien fait pour l'auteur de ces lignes; au contraire, et plusieurs de nos meilleurs amis ont été passablement maltraités par Mme de Girardin. Ce n'est pas que nous n'ayons comme un autre entendu proférer des injures contre lui, mais les injures ne sont pas des faits et n'ont jamais prouvé grand'chose.

M. Émile de Girardin a le grand tort d'avoir pour ennemis tous les journaux, la plupart pour leur avoir enlevé quelques milliers de souscripteurs; et les autres sont ses adversaires politiques : ils ont tous un intérêt plus ou moins grand à le renverser. Lecteur mon ami, essayez, pour voir, de vous mettre ainsi en guerre avec le journalisme, et je vous donne trois jours, honnête homme que vous êtes, pour devenir le plus grand scélérat de la terre; et votre journal vous le prouvera sans réplique. Comment savez-vous que M. de Girardin est un malhonnête homme? vous ne le connaissez pas.—Les journaux vous l'ont dit? — Mais les journaux y sont intéressés; et croyez-vous à la bonne foi des journaux? — Vous parlez de faits? — A la bonne heure, mais il y a manière de présenter les faits; rien ne diffère d'un fait comme le même fait; et vous devez le savoir pour peu que vous soyez avocat ou plaideur, ou seulement que vous ayez lu le même jour deux journaux d'opinions opposées. Pour nous M. Émile de Girardin est un homme aussi honnête qu'un autre, seulement plus intelligent et plus utile que beaucoup d'autres. Ce malhonnête homme a rendu

les plus grands services à la société : il a répandu à bas prix dans les campagnes toutes les connaissances qui peuvent servir à la moralisation et au bien-être du peuple ; il a fait plus que personne en France pour son instruction et son éducation morale; les premières notions qu'il a eues d'art et de littérature lui sont venues de M. Émile de Girardin; il a créé un grand nombre de caisses d'épargne, et l'agriculture lui doit une bonne partie de ses derniers progrès; il est réellement le créateur de tous les journaux utiles à l'usage du peuple; le système des livraisons, qui a ressuscité pour quelques années la librairie agonisante, lui a été fourni par les magasins pittoresques; et M. de Girardin l'aurait sauvée si les libraires l'avaient voulu; il a initié, par les journaux à quarante francs, un plus grand nombre de citoyens à la connaissance et à la discussion des choses politiques, et, l'autre jour encore, il indiquait au gouvernement le moyen de soutenir avec avantage cette guerre jusqu'à présent destructive que lui font à leur profit, sous prétexte de la patrie, cinq ou six rédacteurs de journaux. — A ces causes, M. Émile de Girardin est l'homme le

plus insulté de France. — Nous ne parlons pas des actionnaires : si les actionnaires y perdent quelquefois, c'est leur droit et même leur devoir d'actionnaires; ils ne font que remplir leur rôle, et cela nous touche médiocrement.

Le crime n'est donc pas grand d'être Mme de Girardin. Que faire cependant? Nous serions au désespoir d'écrire cet article louangeur d'un bout à l'autre : les mânes des articles et des livres immolés de nos amis crient vengeance contre Mme de Girardin, et nous voudrions aussi, pour notre satisfaction personnelle, en dire beaucoup de mal.

En esprit et en beauté Mme Émile de Girardin est un pouvoir tant soit peu hautain, capricieux et despotique. Obligé de le reconnaître, nous sommes fort peu disposé à lui obéir, et nous éprouvons contre lui cette envie, non-seulement de résistance, mais d'agression, que fait éprouver l'action du pouvoir sur eux aux esprits rebelles et indépendants. Mais la formule de cette résistance ou de cette agression, encore une fois, nous embarrasse beaucoup. Il est vrai que nous préférons les vers à la prose de Mme Émile de Girardin; que le vicomte Charles De-

launay nous a fait plus d'une fois regretter notre poëte Delphine Gay; mais quoi? Mme de Girardin nous a répondu l'autre jour :

Et la muse a brisé sa lyre par raison.

Mais, par exemple, suffit-il, pour être homme d'esprit, d'être femme d'esprit? Nous avons toujours eu quelques doutes sur ce point, que le vicomte Delaunay n'a pas dissipés entièrement : nous ne croyons pas que le vicomte Charles Delaunay lui-même soit un homme d'esprit par cela que Mme de Girardin est une femme d'esprit. La raison en est très-simple, et découle de cet axiome incontestable qu'une femme n'est pas un homme. L'esprit a lui-même son sexe, un peu difficile à changer. Comme la femme qui se déguise en homme cesse d'être une femme sans toutefois devenir un homme — il manque toujours la barbe, les formes, la voix et le reste; c'est proprement une femme déguisée en homme, — ainsi l'esprit du vicomte Charles Delaunay, qui est originairement l'esprit de Mme de Girardin, n'est plus de l'esprit de femme, sans être devenu de l'esprit d'homme; c'est réellement de l'esprit de

femme déguisé en esprit d'homme. Ce n'est pas l'esprit de Mme de Girardin, ce n'est pas l'esprit du vicomte Delaunay : c'est l'esprit de Mme de Girardin déguisé en esprit du vicomte Delaunay. Nous préférerions de beaucoup l'esprit de Mme Émile de Girardin.

Voilà tout ce que nous avons pu trouver aujourd'hui de rebelle et d'agressif contre Mme de Girardin ; léger trouble, tentative d'émeute en attendant la révolution, qui sans doute viendra bientôt.

Mme Victor Hugo.

Avant d'être la femme d'un grand poëte, Mme Victor Hugo était une jeune fille brune qui se nommait Adèle Foucher.

Adèle et Victor (*Victor* est le nom qu'on donnait alors à un jeune homme châtain clair, fils de l'un des généraux de l'Empire) se connurent tout à l'entrée de la vie. Adèle venait quelquefois, accompagnée de sa mère, voir Victor à sa pension. Il étudiait alors

les mathématiques dans une institution du faubourg Saint-Antoine. Brune et déjà formée, Adèle semblait, quoique réellement plus jeune de quatre ans, plus agée que Victor; tant il y avait dès-lors de dignité dans son maintien et de beauté précoce sur sa jolie figure!

Les jours de congé Adèle et Victor jouaient, avec un groupe d'enfants de leur âge, dans de vastes bâtiments dépendants du ministère de la guerre, où M. Foucher, le père d'Adèle, avait, dit-on, un emploi. Ces premières années ont dû laisser dans l'âme du poëte de charmants souvenirs tout embaumés de bonheur et de jeunesse. Il nous les dira sans doute quelque jour,

. . . lorsque la nuit douteuse
Fera parler, les soirs, sa vieillesse conteuse.

Ces premiers jeux prirent bientôt un caractère plus grave : les deux enfants étaient fort en avant de leur âge. Déjà pensif et sérieux, Victor sentait croître dans son âme cette fleur de l'amour qui éclot plus ou moins tard, selon les natures : Adèle fut choisie pour la cueillir. Le jeune poëte (car Victor

faisait dès-lors des vers) nous parle bien quelque part d'une jeune Espagnole qui, pendant ses courses enfantines à la suite de Napoléon et des armées françaises, lui avait laissé son regard dans le cœur; mais, outre que cette jeune fille était morte, nous inclinons fort à prendre son amour pour un rêve de poëte : c'était Adèle que Victor aimait d'avance, et comme par révélation, dans cette brune au regard ineffaçable.

Tout le monde sait en effet le destin de notre grand poëte, qui fut de parcourir, comme il le dit lui-même, l'Europe avant la vie. Son père, ami de Joseph et général de brigade, l'avait emmené en Espagne, où il fut, avec son frère le comte Abel Hugo, élevé au séminaire des pages. Victor rapportait de son voyage une tournure fière et quelque peu castillane, un esprit ardent et de jeunes passions chauffées au soleil du Midi. Naturellement austère, il rêvait d'ailleurs l'amour sous des formes chastes et sérieuses : Mlle Adèle Foucher arrêta en elle les désirs inquiets de Victor. Le rêve s'était fait femme.

A elle son premier amour, ses premiers vers, ses

premières lettres écrites du cœur! L'amour des deux enfants ne tarda guère à rencontrer des obstacles. Mlle Foucher ne tenait point de sa famille une fortune très-considérable, et le jeune Victor, fils d'un vieux général de l'Empire, était plus riche de souvenirs et de gloire que d'autre chose : son père devait lui laisser un nom, des chevrons, des croix et des titres, toutes pièces fort honorables, mais qui ont peu cours dans le commerce. Il avait beau dire en outre qu'il se sentait ce qu'il serait quelque jour, un grand poëte : on hésitait à y croire. C'est au milieu de ces obstacles que fut composé le roman d'*Han-d'Islande,* dont plusieurs pages servirent aux amants de moyen de s'entendre. Heureux subterfuge, qui valut au poëte l'amour d'une femme adorable et adorée, au public un premier ouvrage en prose qui promettait déjà le grand écrivain que nous avons aujourd'hui! M. Victor Hugo touchait à ses dix-huit ans.

Il nous semble qu'on ne tient pas généralement assez compte de cette première révélation du génie à travers les voiles de l'amour, de ces premiers yeux de femme où le jeune homme rencontre la poésie

sous une forme charnelle et vivante. Mlle Adèle Foucher était la muse prédestinée de notre poëte : quelque chose de la beauté brune, andalouse, sculpturale et dorée de Mme Victor Hugo flotte derrière toutes les émotions de femmes familières à son mari, la Esmeralda, dona Sol, Sarah la baigneuse, la Thisbé, et toutes ces autres filles aux cheveux noirs dont se compose le sérail poétique de M. Victor Hugo. Raphaël le peintre en revenait toujours dans ses tableaux à la tête de la Fornarina.

Les jeunes mariés se firent de leur amour un monde chaste et solitaire, où ils vécurent heureux. Il y a comme un écho doux et solennel de ces premières années dans les *Odes et Ballades*. L'amant, chose rare, survivait au mari; et M. Victor Hugo donna le premier exemple, fort naturel sans doute mais inouï jusque-là dans nos mœurs, d'un poëte chantant sa femme.

Depuis ce temps-là M. Victor Hugo n'a cessé de rendre immortelle dans ses vers impérissables l'ange gardien de son foyer, la compagne assidue de ses jours mauvais. L'on connaît toutes ces charmantes pièces de poésie :

A toi, toujours à toi que chantera ma lyre!

. . . .

Au-dessus des passions,
Au-dessus de la colère,
Ton noble esprit ne sait faire
Que de nobles actions.
Quand jusqu'à nous tu te penches,
C'est ainsi que tu t'épanches
Sur nos cœurs que tu soumets.
D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches!

Et encore cette blanche jetée de lys :

Oh! qui que vous soyez, bénissez-la : c'est elle,
La sœur visible aux yeux de mon âme immortelle,
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours,
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours!
C'est elle la vertu sur ma tête penchée,
La figure d'albâtre en ma maison cachée!

Et mille autres vers admirables, qu'à les lire, l'on ne sait vraiment plus qui l'on doit remercier, ou du poëte si grand qui les a faits ou de la femme si belle qui les a inspirés.

Leurs premières années de mariage s'écoulèrent, comme nous l'avons dit, saintes et calmes, au milieu des joies de l'amour et des enfants, ces fleurs du

foyer, qui ne tardèrent point à parfumer le toit religieux de notre poëte. M. Victor Hugo n'était pas encore en proie à ces succès orageux qui depuis déchirèrent le voile sous lequel il cachait alors sa vie privée. Le jeune ménage demeura quelques années derrière les arbres du jardin du Luxembourg, dans la rue Notre-Dame-des-Champs. C'était une maison fermée et solitaire, avec de l'herbe dans la cour; Paris éteignait son bruit dans les feuillages du jardin du Luxembourg; les maisons voisines n'envoyaient aux fenêtres du poëte que chants d'oiseaux, sons de cloche, ou jeux bruyants de pensionnaires en ébats; c'était une habitation choisie pour la paix de l'âme et pour l'amour.

Quelques poëtes, des peintres, des statuaires fréquentaient la maison et venaient faire cercle autour du foyer modeste. Mme Victor Hugo répandait sur un intérieur si calme ce rayonnement de beauté et cette chaste affection de femme qui attirent toujours. Parmi les plus assidus on remarquait MM. Sainte-Beuve, Eugène Delacroix, Alfred de Musset, Gustave Planche, qui depuis... mais alors ils étaient les amis de la maison. La belle et austère

figure de Mme Victor Hugo se dessine dans *Joseph Delorme* et dans les *Consolations* de M. de Sainte-Beuve, comme dans les poésies de son mari, toujours sainte, voilée, silencieuse. Ange tutélaire du foyer, elle le défendit quelque temps contre l'orage de gloire qui grondait déjà à la porte.

Si nous nous arrêtons avec complaisance sur ces premières années de ménage, c'est qu'elles nous semblent toutes parfumées de bonheur et de poésie. La Restauration, cette aurore sans soleil, s'était levée presque en même temps que l'amour de Mlle Adèle Foucher dans l'âme de M. Victor Hugo, deux astres à la fois. La Restauration avait alors pour elle tous les cœurs. Ce fut, bien qu'on en dise maintenant, un beau spectacle que le lever de cette vieille dynastie à laquelle se rattachaient alors tant de souvenirs et d'espérances : le poëte lui donna toutes ses illusions. M. et Mme Victor Hugo allaient peu dans le monde; mais la société qu'ils voyaient tenait presque toute au parti royaliste. L'auteur des *Odes et Ballades*, déjà célèbre, jetait sur le front de sa femme un rayon de gloire que celle-ci lui rendait en amour et en beauté.

Tous les cœurs et toutes les portes s'ouvraient devant ce couple charmant qui marchait si bien dans la vie en se tenant étroitement par la main. La renommée de M. Victor Hugo grandissait chaque jour: l'auteur de *Bug-Jargal* s'était placé tout au premier rang des écrivains de son siècle; l'auteur de l'ode du Sacre était un enfant chéri de la cour, auquel Charles X, ce monarque féodal et gentilhomme, accordait toute son affection. Deux rois favorisaient alors dans M. Victor Hugo l'enfant de génie: c'étaient Charles X et M. de Chateaubriand.

Ici nous entrons dans la seconde moitié de la vie littéraire de M. Victor Hugo, où nous le laisserons aller seul pour rester au coin du feu, auprès de sa femme. L'intérieur de la maison fut souvent troublé de toute cette gloire qui tempêtait au dehors avec furie. Les plus beaux succès ont leur fiel, comme les plus beaux jours d'été leurs orages. Les angoisses, les tourments, les soucis pénétrèrent dans cette vie si bien murée et jusque-là si habilement défendue par l'amour. Que d'épines dans ce tas de fleurs qu'on nomme la renommée! Combien de journaux, de revues, de pamphlets entrèrent alors en

grondant dans cette chaste retraite que les nouveaux époux avaient auparavant abritée du monde! Mme Hugo, à dater de ce jour, eut besoin plus d'une fois de s'envelopper de ses ailes d'ange et d'en couvrir son mari, pour s'en faire à tous les deux un bouclier contre les traits empoisonnés des envieux.

Quelque temps après la première représentation d'*Hernani*, Mme Hugo quitta avec son mari la rue Notre-Dame-des-Champs pour habiter, dans les Champs-Élysées, rue Jean-Goujon, une maison neuve et blanche dont les fenêtres prenaient vue sur des jardins pleins de verdure. Leur mariage était toujours heureux. La maison se peuplait de beaux enfants, la cage s'égayait d'oiseaux nombreux et querelleurs qui mêlaient leurs cris, leurs jeux, leurs chansons à l'hymne grave et solennel du poëte. La même ruche d'où sortaient ces bourdonnements d'enfants en joie et la voix douce de la mère les rappelant au devoir laissait s'échapper les cris terribles de Claude Frollo mourant et de Ruy Gomez damné.

Mme Hugo quitta encore les Champs-Élysées pour

Les belles femmes de Paris.





MLLE LŒTITIA FITZ-JAMES.

la Place-Royale, où elle demeure à présent au milieu des tilleuls, des marronniers, des pavillons de brique à coins de pierre et des fontaines qui jettent de l'eau. Si nous rappelons ici ces changements de maisons, c'est qu'ils marquent des époques, dans la vie croissante et agitée de son mari, qui ont laissé nécessairement trace sur le cœur de Mme Victor Hugo. Aux lieux que nous habitons se rattachent nos souvenirs.

Mme Victor Hugo vit maintenant tranquille, grave et sereine, au milieu de quatre enfants qui font son orgueil. Sa charmante tête, sévèrement encadrée dans un salon meublé d'émaux, de vases de Chine, de bronzes, de marbres, de tentures arabes, de fauteuils gothiques, de tableaux signés Louis Boulanger, Châtillon, Nanteuil, de tapisseries anciennes et de dorures rouillées, prend plus que jamais le caractère de calme et de nonchaloir qui lui est propre. Ses cheveux, d'un noir de jais, où s'accrochent des paillettes et des frissons de lumière, pendent de chaque côté de la tête en belles grappes. Il est difficile de rien voir de plus foncé et de plus luisant que ces cheveux, qui donnent presque seuls à la fi-

gure de Mme Victor Hugo un air espagnol. Ses yeux en effet ne sont pas si noirs qu'on le croirait d'abord : le sourcil ferme et pur qui les encadre leur prête, avec les cils, un peu de son ombre, ce qui les embrunit beaucoup, sans leur ôter toutefois un regard transparent et mouillé de sommeil qui est de l'effet le plus singulier. Le nez fait une ligne un peu aquiline d'une grande beauté; la bouche, d'un rose vif, est bien coupée, quoique peu ouverte et serrée aux coins, le menton soutenu, le tour du visage ovale, le teint chaud, vivace, coloré aux joues, le col bien posé, et frappé par derrière de teintes fauves très-violentes à la naissance des cheveux. Pour ce qui est du reste, nous serons plus à notre aise devant l'admirable portrait de M. Louis Boulanger, que tout le monde a vu au salon : ce portrait a la gorge pleine, développée et chaste; un bras vivement relevé en ombre et en lumière, d'un dessin merveilleux, d'une beauté parfaite, un bras blanc et nu qu'on sent naître sous un bout de manche, se termine par les plus ravissantes mains qu'on ait jamais vues, des mains potelées et fines qu'envieraient des bras de reine; les hanches, relevées, sail-

lantes et fortes, font merveilleusement valoir la taille, qui est d'un contour correct et flexible. Mme Victor Hugo portait, ce jour-là, une toilette charmante : robe blanche, fine, légère, avec des nœuds de rubans agrafés de groseilles rouges et un mantelet de satin noir posé très-bas sur le dos.

Mme Victor Hugo se montre peu dans le monde : on la voit au spectacle et chez quelques amis avec sa fille, brune comme elle et déjà grande, Mlle Léopoldine, à qui un poëte disait :

Comme les dieux unis pour embellir Pandore,
Vos parents ont orné votre astre qui se dore,
Enfant, chacun de leur côté.
Vous naquîtes ici d'amour et d'harmonie ;
Votre père en vos yeux refléta son génie
Et votre mère sa beauté.

Les anciens amis de la maison ont été presque tous renouvelés; mais ceux qui les remplacent ont hérité pour l'ange du poëte, pour cette femme au cœur de mère qui tient dans ses belles mains blanches les mains des petits enfants, le respect religieux de leurs devanciers; ils aiment à voir rêver cette tête brune et charmante près de la tête grave,

laborieuse et penchée du poëte, la fleur innocente et paresseuse près du volcan.

Mme la vicomtesse Victor Hugo, car tel est son titre dans le monde, tient cette noblesse de son mari, second fils du comte Hugo, le vieux général, mort en 1828. Elle porte au reste dans son nom une noblesse bien plus haute et bien plus durable que celle-là : la femme du grand poëte est marquée d'un titre entre toutes les femmes.

Il ne nous reste plus qu'à lui demander pardon très-humblement d'avoir levé un coin du rideau sur sa vie modeste et cachée, et à citer ici, pour achever le portrait, ces vers que nous avons lus écrits à la main sur son album :

A ma pauvre lyre inquiète
Pourquoi donc demander des vers,
Quand vous avez le grand poëte
Dont le front est un univers,
Quand vous avez la poésie
De l'amour et de la beauté,
Près de qui l'autre est, à côté,
De l'eau devant de l'ambroisie?

A son vrai sens faisant outrage,
Car nul n'osera dire non,

Cet album n'aura pas de page
Bientôt où l'on ne lise un nom.
Mais, bien loin de nos avalanches,
Votre âme est un album, du moins,
Dont les anges sont les témoins,
Et qui n'a que des pages blanches.

Amélie et Léa.

Je m'en allais à travers Paris, l'œil au guet, l'esprit rêveur, le cœur content, cherchant une belle femme parmi toutes les femmes de Paris qui se promènent ou qui s'encadrent dans leurs fenêtres. Joli passe-temps pour un poëte, ma foi! de chasser aux belles femmes et de leur servir de miroir! c'est-à-dire de saisir leur image pour la passer sous les yeux de toute la jeunesse amoureuse et de toute la cohue des femmes laides. Or, ce jour-là, je ne trouvais pas grand'chose : là une femme chantée par M. de Balzac, ici une jeune fille diaphane comme en rêvent les poëtes pleurards; à la porte du Louvre une comtesse, la comtesse de Ra—, qui craignait de sourire, même du bout des dents, tant elle a les

dents charbonnées; sur le Pont-des-Arts une bourgeoise qui se faisait rendre un sou, et qui l'encoffrait malgré les prières d'un petit savoyard et d'une marchande de violettes — je n'ai point regardé la figure de celle-là : j'ai deviné qu'elle était laide — ; quai Voltaire une grande dame en calèche qui avait des yeux noirs et des cheveux blonds; enfin, à deux pas de là, une limonadière progressive qui avait de la barbe et qui jouait le sentiment. Ce n'était pas la peine de se promener. J'en vins à douter de la beauté, et je rentrai au logis sans illusions : les volages s'étaient envolées par troupes à chacune de mes lamentables rencontres.

Tout à coup on frappa à ma porte avec violence et j'entendis des cris déchirants. A peine eus-je ouvert que je vis une femme, la sœur de ma voisine, qui se débattait en sanglotant dans les bras d'un vieillard éperdu.

— Monsieur, monsieur, du vinaigre! jetez-lui du vinaigre! apaisez-la, de grâce!

Et en disant ces mots le vieillard déposa la pauvre femme nerveuse sur un divan, c'est-à-dire sur un amas de journaux et de romans. Et, voyant que je

venais d'aveindre un flacon, il disparut aussitôt. Hélas! le malheureux vieillard retournait à son autre fille, qui allait mourir.

— Ma sœur! Léa!... Sauvez ma sœur!... Il y a par là un prêtre qui l'effraie!

Et moi je bégayais :

— Madame, madame!... Revenez à vous, madame!

Et la pauvre sœur, dans le délire du désespoir, essayait de combattre la douleur pour courir vers la mourante. C'était en vain : la douleur la ployait comme un roseau. Comme les portes étaient ouvertes, elle entendait les gémissements de Léa, qui, dans son agonie, se débattait contre la mort.

La mort la renversa bientôt.

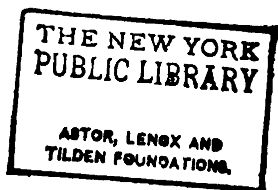
— Elle est morte! dit Amélie en se dressant tout à coup comme un spectre.

Elle avait entendu un cri funèbre du vieillard.

Elle s'élança vers sa sœur sans que je songeasse à l'arrêter, et je la suivis comme un insensé. Quel spectacle! deux femmes belles et jeunes, l'une morte, l'autre vivante, et cependant entrelacées comme des amants désolés qui vont se quit-

ter pour longtemps! des larmes, des sanglots, des mains qui se tordent, des chevelures qui s'éparpillent comme pour voiler une figure qui pleure et une figure qui se repose des larmes! et devant ce groupe un malheureux vieillard qui n'a plus la force de pleurer! et, au fond du tableau, un médecin qui croit que la mort s'est trompée et qui est sûr d'être un grand médecin, un prêtre qui ne sait plus que dire, une garde-malade qui regrette que la morte n'ait pas attendu un peu! — J'avais le cœur déchiré, l'esprit aux abois : je me suis enfui en gémissant.

Le soir j'ai revu la morte : le soleil couchant lui faisait à son tour ses adieux. Elle était seule... qui sait? moins seule peut-être que durant sa vie. Son père venait de s'endormir sur un fauteuil au pied du lit funèbre; la garde-malade, devenue la garde-morte, arrosait les fleurs de la cheminée. Ces fleurs m'ont fait un mal horrible. — Puisqu'elle est morte, jetez-les donc au vent! puisqu'elle est morte, ne les arrosez pas, laissez-les se flétrir aussi; ou plutôt effeuillez-les sur ses cheveux! Ces beaux cheveux rebelles couvraient l'oreiller : le vieillard n'avait pas


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Les belles femmes de Paris



Mme LA Mquise DE BÂNES

voulu qu'on y remît le peigne, dans la crainte de faire du mal à la morte. — Pauvre Léa! sa beauté, tout à l'heure si attrayante, se flétrissait de minute en minute comme ces roses qui ne brillent qu'un matin; la mort lui donnait peu à peu ses formes osseuses et ses couleurs d'ivoire. — Hélas! hâtez-vous d'apporter la bière et de l'ensevelir : voilà la mouche des charniers qui s'abat sur ses lèvres!

Elle est morte comme tant de femmes meurent à Paris, on ne sait trop pourquoi. On les a vues belles et enjouées aux bals de l'hiver, et, quand viennent les premiers orages du printemps, elles s'envolent ailleurs et elles sont oubliées.

L'oubli! voilà la mort la plus amère! — Hier j'ai revu la sœur de Léa : hélas! elle souriait en essayant sa parure de deuil!

Mme LA MARQUISE DE BANES.

Sa figure est d'une beauté originale et singulière, remarquable surtout par son expression, qui est d'un

charmeinfini. Nous n'avons jamais pu savoir au juste la couleur de ses yeux. Nous les avons pourtant regardés de fort près et avec toute l'attention dont nous sommes capable; mais nous étions ébloui par des éclairs qu'ils lancent continuellement sans paraître s'inquiéter de leurs effets meurtriers. Ces regards sont très-redoutables, avec une apparence doucereuse qui empêche de se défier. On suppose ses yeux noirs assez généralement : à coup sûr ils ne sont pas bleus, ils ne sont pas gris davantage; mais cela ne prouve pas tout à fait qu'ils sont noirs. Nous les voyons plutôt de couleur bronze; toutefois on nous a soutenu l'autre jour qu'ils étaient bleus. Ces discussions, quelquefois très-vives, à propos de ses yeux, amusent beaucoup Mme de Bânes. Pour ses cheveux, ils sont châtains, bien qu'ils voulussent encore passer pour noirs au moyen de leur reflet.

Le portrait que nous avons publié de Mme de Bânes est fort ressemblant, sauf une singularité charmante de sa figure que le crayon ne pouvait pas reproduire : c'est un signe, comme une fleur, une violette, venu sur la tempe gauche à côté du sourcil. C'est

une violette à coup sûr : les pétales y sont, et, je crois, les étamines ; c'est la forme et tout à fait la couleur de la violette. Ce signe fait partie essentielle et intégrante non-seulement de la figure, mais encore de la physionomie de Mme la marquise de Bânes ; et un observateur attentif, après quelques études fort agréables et un certain nombre d'expériences, y pourrait lire à coup sûr tous les mouvements divers qui peuvent agiter son âme. Ce signe est infaillible ; d'une continuelle indiscrétion et à la fois d'une étonnante véracité, il ne se laisse pas corrompre comme la bouche et les yeux, qui rient bien souvent pendant que l'âme pleure : si l'âme est triste, on voit la violette pâlir et se décolorer ; mais ses couleurs reviennent avec le bien-être et la joie du cœur. Vous dirai-je que la fleur se met en colère et devient pourpre dans les moments d'irritation et de vivacité, qu'elle prend une teinte rose dans les instants d'agréable émotion ? M. le marquis de Bânes m'a souvent raconté qu'il devait peut-être à cet aimable signe d'être le mari de sa femme, et qu'il n'aurait peut-être jamais demandé Mlle de Gastines en mariage si l'intelligente violette ne lui avait fait mainte fois un aveu

que la rare modestie et l'excessive timidité de cette charmante jeune personne lui avaient toujours refusé.

La vie de Mme la marquise de Bânes a été singulièrement agitée, bien qu'elle soit très-jeune encore; et sa biographie, que nous écrirons peut-être un jour, formerait le roman le plus intéressant, s'il n'était pas le plus invraisemblable. Ces orages continuels avaient malheureusement altéré la douce gaieté de son esprit; mais le calme et la sérénité sont, depuis quelque temps, revenus dans sa vie. Après l'avoir retirée presque tout entière au monde, qui voulait la garder, elle l'a abritée tant qu'elle a pu; elle l'a confiée à la garde sûre d'amis éprouvés qui admirent sans le lui dire sa beauté, les qualités brillantes de son esprit et les sentiments incomparables de son cœur.



RÉPONSE A TROIS ANONYMES.

Le facteur nous remet trois lettres mignonnes et parfumées. — Ouvrons. — Trois délicieuses écritures de femmes! — Voyons vite les noms! — Pas une signature. — A la bonne heure. Lisons. — Dans l'une des reproches et des sarcasmes, dans l'autre des conseils et des reproches, dans la troisième enfin des reproches et des fautes d'orthographe. — Produit net : des reproches; et, ce qui est digne de remarque, tous sur le même sujet.

Ces dames, qui, à ce qu'il paraîtrait, appartiennent aux classes élevées de l'*ordre social* actuel, c'est-à-dire qui sont pour le moins duchesses, marquises ou marchandes de chandelles honoraires, s'avisent tout à coup de revenir sur d'anciens griefs aristocratiques que nous croyions avoir combattu victorieusement, bien qu'avec armes courtoises, au commencement de cette publication. Elles se plaignent amèrement du pêle-mêle que nous semblons affecter dans notre galerie de portraits à la plume

et au crayon : Mme Collet auprès de Mme Deslandes! sœur Madeleine entre Mme Petit et Mme la duchesse de Noailles, que suit une petite bourgeoise! et puis, par-ci par-là, des actrices... des actrices! — C'est inconvenant, c'est indécent, c'est anarchique!

Ainsi nous nous félicitions d'avoir obtenu la paix, et l'on ne nous avait accordé qu'une trève! Nous nous disions : *Ces dames avouent tacitement qu'elles ont eu tort;* et ces dames, voyant, immédiatement après ce petit débat, plusieurs livraisons consacrées à des femmes du *grand* monde, se disaient de leur côté : *Tacitement ils confessent que nous avions raison.* — Erreur des deux parts. Quant à la nôtre, elle ne nous est que trop démontrée, puisque les hostilités recommencent dès que nous osons de nouveau arborer le *Ternaux* au lieu du *Thibet;* quant à la leur, nous devons une explication à nos *adversaires*.

Non, leurs plaintes ne nous avaient point inspiré l'idée d'une modification dans notre plan. Seulement, nous avons donné de suite quelques dames de la *haute* société par l'unique raison que de suite nous venions de donner quelques dames de la classe

moyenne. Depuis, à un rapprochement par séries nous avons substitué momentanément un rapprochement par individus, ce qui, bien loin de laisser supposer une conversion, dénote au contraire de notre part un endurcissement irremédiable.

En effet, nous le repétons encore, fidèles à notre titre et au bon sens, nous ne reconnaissons dans ce livre d'autre aristocratie que celle de la beauté, sauf, si nous publions un jour *les grandes dames de Paris*, à n'en admettre d'autre que l'aristocratie blasonnée. Là Vénus même n'aurait pas beau jeu, et nous renverrions bien vite les plus belles nymphes pastorales à leurs moutons.

Et, du reste, qu'y a-t-il de si choquant pour vous, mesdames, à voir votre portrait écrit ou dessiné à côté de celui d'une boutiquière ou d'une actrice? Comment se fait-il que vous trouviez scandaleux dans notre galerie ce que vous trouvez tout simple dans la galerie du Louvre?

N'avez-vous donc, d'ailleurs, jamais entendu dire que, le 14 juillet 1789, le peuple s'était permis de prendre la Bastille, et que ce coup de main un peu crâne, effet d'une certaine révolution dans les idées,

avait été la cause originaire d'une certaine révolution dans les principes constitutifs de la hiérarchie sociale? révolution que, par parenthèse, la plupart d'entre vous ne pourraient désavouer sans ingratitude.

En outre, ne l'avez-vous pas remarqué? depuis que nos Turcarets ont passé à l'emploi des Tuffières, la morgue, dans la bonne société, est devenue du plus mauvais ton; toute personne *comme il faut* professe aujourd'hui un profond mépris pour la morgue, qui, en effet, quelque parée qu'elle soit, n'a véritablement rien d'élégant. On n'est pas fâché de laisser voir qu'on est *de bon lieu*, mais on ne le dit plus; on accepte sans trop de façons les marques de déférence que l'on croit dues à son rang, mais on n'a garde de les imposer. En un mot, l'aristocratie, par le temps qui court, est tant soit peu démocrate, à la surface, bien entendu, comme, au surplus, elle est tout ce qu'elle est. C'est une des modes du jour. Nous en avons vu de plus extravagantes, et, à ce sujet, il n'y a plus d'étonnement possible, si ce n'est pourtant alors que trois femmes se montrent si peu au courant de la mode.

Paris change presque entièrement d'habitants, pour quelques mois, au mois de juin de chaque année. A cette époque, ses habitants ordinaires, les Parisiens, les Parisiens véritables, les Parisiens de Paris l'abandonnent. Aussitôt les provinciaux d'accourir, et Paris devient tout à fait une ville de province. Les Parisiens, cette fois, sont les mieux avisés. Quand ils ont appris par leur almanach l'arrivée prochaine du mois de juin — et le mois de juin, à Paris, ne s'annonce guère autrement — ils lèvent les yeux vers le ciel, impatients du premier rayon de soleil d'été qui donne le signal du départ. Ce rayon de soleil, en effet, signifie la campagne, le grand air, le grand soleil, les ruisseaux murmurants, l'ombre, la fraîcheur, la verdure, le feuillage, les prairies émaillées, le doux sommeil sous les hêtres touffus, les courses lointaines dans les bois, quatre grands mois au moins de liberté, de joie franche, de repos et de santé. Ce rayon de soleil fait tout à coup paraître aux Parisiens leur ville odieuse-

et insupportable : son éclat brillant éteint le lustre du salon et le lustre du théâtre; il change en ardentes fournaises tous les endroits charmants et délicieux où pendant l'hiver se tient le plaisir. Aussi les Parisiens, qui connaissent leur ville, de la quitter bien vite et de l'abandonner aux provinciaux, qui s'imaginent trouver Paris au mois de juin; et il n'y a pas d'épicier en détail qui ne se croie obligé de fuir loin de la capitale, au moins une fois par semaine.

— C'est là votre Paris! me disait l'autre jour, dans son désappointement, un provincial nouveau débarqué. Je vous assure qu'il y fait bon! Et, ma foi! je le donnerais tout entier pour un vieux saule, un filet d'eau fraîche qui serpente sur un lit de sable et de cailloux, et trois pieds carrés de gazon. Votre Paris est une fournaise, un véritable enfer où je brûle. Il n'y a pas jusqu'au pavé qui ne fonde sous mes pieds, avec une odeur singulière et fort peu agréable. Les environs de Paris! la campagne! dites-vous. A la bonne heure, mais je ne suis pas venu à la campagne: je suis venu à Paris, de la campagne, pour visiter Paris. On étouffe dans vos salles de spectacles; la sueur rem-

place l'intérêt. Le moyen d'être ému quand on ne respire pas? Et vos arbres de carton, avec cette mer en toile peinte, me semblent quelque peu ironiques et veulent sans doute se moquer de moi. Foin de vos plaisirs d'été! J'aime mieux un verre d'eau. Je ne sais pas si vous avez, l'hiver, de grandes cantatrices, mais, en été, je préfère de beaucoup le pinçon le moins exercé de mon pays à Mlle Nathan. Et les belles Parisiennes, dites-moi, où sont-elles? J'ai entendu parler d'un livre intitulé *Les Belles Femmes de Paris*: le titre me semble un peu bien hasardé, et je soupçonne ses auteurs d'être déjà à bout de voie.

— Mon cher provincial, lui dis-je, vous avez raison, et Paris est, à cette heure, la plus odieuse ville de la terre. Seulement, vous n'êtes pas à Paris, et, si vous croyez y être, vous êtes dans une erreur étrange et singulière. En vérité je vous le dis, il n'y a pas de Paris au mois de juin, et le Paris que vous voyez n'est guère plus Paris que Bordeaux ou Carcassonne. Provincial mon ami, Paris est en province, à la campagne, d'où vous venez et où il doit rester jusqu'au mois d'octobre. Ce Paris que vous voyez est une ville de province; et, si vous n'y apercevez pas

de belles femmes, prenez-vous-en, s'il vous plaît, à la province, qui lui envoie tous les ans, à la même époque, ses plus merveilleuses beautés, dans toute leur splendeur et toute leur magnificence.

Si vous voulez voir Paris, c'est-à-dire le luxe, l'élégance, l'esprit, l'intelligence, comme aussi la beauté de Paris, allez faire un tour en province, où vous trouverez Paris certainement, ou revenez à Paris l'hiver prochain. Et, si vous partez, je partirai peut-être avec vous. Cette émigration ne laisse pas que de nous embarrasser beaucoup, nous autres les auteurs des *Belles Femmes de Paris :* il n'y a plus guère à Paris de belles femmes de Paris; et nous ferons sagement, écrivains et dessinateurs, de courir après elles par la poste. Toutefois, faisons encore à Paris un dernier effort, une recherche dernière. Venez avec moi : furetons partout, prêtez-moi vos yeux de provincial avide et curieux à qui rien n'échappe. Si nous ne trouvons pas aujourd'hui quelques belles femmes à Paris, nous irons les chercher demain en province.

Disant cela, je pris mon provincial par le bras et nous courûmes ensemble à la recherche des beautés

parisiennes. Les yeux de mon compagnon étaient merveilleusement occupés et dans une activité continuelle qui ne lui servait pas de grand'chose. Il collait sa figure aux carreaux transparents des magasins, que son regard explorait dans tous les sens, et presque jamais il ne rapportait rien de passable.

—C'est votre faute, me dit-il. Vous aviez autrefois de fort belles dames de comptoir : que sont-elles devenues? Par exemple, qu'avez-vous fait de la belle marchande de tabac de la rue Richelieu? J'ai été quelque peu parisien, tel que vous me voyez ; et dans ce petit bureau de tabac, où siége à présent une vieille femme, il s'allumait autrefois plus de passions que de cigares. La marchande de tabac de la rue Richelieu était sans contredit la plus belle dame de comptoir de Paris : elle avait des yeux admirables, avec des cheveux noirs comme du jais, une perfection incomparable dans les formes, des épaules magnifiques et les bras les plus beaux du monde, le teint de cette blancheur mate que les ignorants en beauté prennent pour du jaune. Son nom était difficile à prononcer : aussi l'appelait-on simplement *la marchande de tabac*.

Comme sans doute on la trouvait trop belle pour être française, on la disait italienne. Elle était bien née en France, mais sa beauté venait réellement d'Italie.

Il y a toujours eu à Paris une femme célèbre entre toutes par sa beauté, qui sert de terme de comparaison pour les autres; sa figure est populaire, c'est la belle femme de Paris; elle est type, spectacle et monument, et les provinciaux vont la regarder comme l'Arc-de-Triomphe, la colonne de la place Vendôme et l'Obélisque de Luxor. C'est *la belle Italienne, la belle Limonadière, la belle Provençale, la belle Écaillère*. De mon temps, c'était *la belle Marchande de tabac*. Je n'ai jamais vu passer un jeune homme devant la boutique de la rue Richelieu qui ne jetât sur elle un coup d'œil, et bientôt le coup d'œil devenait un regard qui ne finissait pas de sitôt. Si bien qu'un jour, fatiguée de tous ces regards fixés continuellement sur elle et qui voulaient tous une réponse, elle imagina d'abriter sa beauté derrière un épais rideau qui ne laissait rien voir, pas même un éclair de ses yeux.

Il fallut entrer dans la boutique, et les cigares s'en trouvèrent assez bien.

Le prix du spectacle ne diminua pas le moins du monde l'affluence des spectateurs. Et savez-vous ce qui a mis le cigare et la pipe à la bouche de presque toute la génération actuelle? C'est tout simplement le rideau de coton de la boutique de la rue Richelieu. Avant ce rideau la fumée était rare, les pipes étaient honteuses, les cigares étudiants, tapageurs, mauvais sujets, et d'un goût détestable. Voyez pourtant à quoi tiennent les révolutions dans les mœurs et dans les habitudes des peuples!

Mais, puisque vous avez laissé partir la marchande de tabac de la rue Richelieu, l'avez-vous au moins remplacée? Quelle est à présent, dites-moi, la belle femme de Paris?

— Je n'en sais rien, lui dis-je, et je crois la place vacante.

— En effet, dit mon compagnon, vous êtes des promeneurs étranges et singuliers! Dieu me pardonne! vous les avez toutes laissées partir sans en remplacer aucune! Qu'est devenue cette admirable femme qui faisait, chaque jour, l'admiration des pro-

meneurs du Palais-Royal? Elle s'appelait, je crois, Mme Marchand, et elle changeait les monnaies; mais, entre son sourire, un regard de ses yeux et les billets de banque amoncelés devant elle, je crois que j'aurais choisi un regard ou un sourire.

— Si les promenéurs du Palais-Royal, lui dis-je, ont perdu Mme Marchand, ils ont, en revanche, trouvé Mme Élie la bijoutière. Connaissez-vous une figure d'un plus gracieux ovale, des traits plus fins et plus délicats et des lignes d'une aussi exquise pureté?

— A la bonne heure, dit-il, mais je trouve son teint un peu pâle; ses yeux ne regardent pas suffisamment, et peut-être la physionomie manque-t-elle un peu d'expression. Cette figure doit être charmante dans un salon, mais ce n'est pas une figure de comptoir.

— Que pensez-vous, continuai-je, de la dame de comptoir du café Corazza? Elle est grande, avec une taille élancée; son teint est sans doute irréprochable; elle a de beaux cheveux châtains et de grands yeux qui regardent avec une douceur infinie.

— Ne trouvez-vous pas comme moi, répliqua-t-il,

que cette bouche est grande et que ce nez s'affaisse un peu trop sur lui-même ?

— Vous êtes, lui dis-je, difficile ! et, si nous y mettions cette rigueur, les pages de notre livre risqueraient fort de rester blanches longtemps.

Il trouva cependant fort belles Mme Brulon, la marchande de couleurs, et Mme Poigneux, la bijoutière ; un minois charmant du magasin de lingerie rue Laffitte, n° 35, parut être de son goût ; il ne dédaigna pas de contempler un quart d'heure une belle tête blonde du magasin de ganterie passage Choiseul, n° 11, et peu s'en fallut qu'il ne devînt amoureux devant le magasin *Aux Quatre-Sœurs*, rue Saint-Jacques, n° 241.

Comme nous passions devant le n° 22 de la rue Saint-Antoine :

— Entrons là manger des petits pâtés ! s'écria-t-il.

— Et, lui dis-je, voir Mme Neveu de plus près ?

— En effet, dit-il, je cherche depuis longtemps une blonde, et, si je ne me troupe, voilà mon affaire. En général, les cheveux que vous appelez blonds sont réellement des cheveux déteints qui ne sont plus

d'aucune couleur. Les blondes véritables et bon teint ont sur la peau et sur les cheveux une couleur fauve, ardente et dorée, peut-être même un peu rousse, comme un reflet d'or, de feu et de soleil. Voyez plutôt. La peste! ce minois est agaçant! et je doute que les petits pâtés de la jolie pâtissière aient aussi bon goût que son sourire.

— Il me semble y voir, lui dis-je, comme une arrière-pensée d'ironie à laquelle je ne me hasarderais pas; et j'ai reçu dernièrement par la poste des renseignements sur Mme Neveu qui m'ont paru venir d'adorateurs déçus et désappointés. Provincial mon ami, n'adressez pas vos hommages aux dames de comptoir : elles en reçoivent à foison et n'en savent que faire. Pour peu qu'elles soient jolies, elles y sont tellement accoutumées que cela ne leur fait rien. A peine distinguent-elles un regard expressivement amoureux d'un coup d'œil curieux, indifférent ou de hasard; la remise d'un billet doux ne leur cause pas d'émotion plus grande que l'achat d'un petit pâté; et, mari, si je voulais assurer la vertu de ma femme, je la placerais à la vue des passants, derrière un comptoir.

— A propos de l'honneur des maris, que pensez-vous, demanda mon provincial, de l'omnibus considéré relativement à la vertu des femmes?

La transition de la boutique à l'omnibus paraîtra naturelle au lecteur quand il saura que nous montions en omnibus, en sortant de la boutique de Mme Neveu, lorsque la susdite question me fut adressée.

— Considérée sous le point de vue de la vertu des femmes, et par conséquent de l'honneur des maris, répondis-je, l'invention des omnibus m'a toujours semblé contraire aux mœurs, comme l'invention de la garde nationale; à mon avis, la garde nationale et les omnibus sont les deux inventions les plus immorales de notre siècle, qui ne s'en fait guère faute. La garde nationale, pour commencer par elle, est tout simplement, sous prétexte d'ordre public, une nouvelle et immense facilité donnée à l'adultère. L'adultère était déjà bien assez florissant, et il malmenait passablement ce pauvre diable de mariage, qui se défendait d'une façon piteuse avec ses trois ou quatre articles du Code; mais enfin la nuit restait au mariage; l'adultère était rarement si osé que de se montrer à la face des ténèbres, et il faisait ses

coups sournoisement en plein jour. Comme cela, le vol n'était pas tout à fait complet; il avait au moins les apparences du vol : il ne se parait pas du caractère de la légalité, et du moins le temps et le lieu restaient encore au mariage. C'était là une innocente petite suprématie que l'adultère lui-même ne songeait pas à lui contester; il se contentait bien d'être tout simplement l'adultère, il trouvait sa part assez belle comme cela; et, pourvu qu'il fît la contrebande, il ne demandait pas mieux que de la faire en contrebandier.

De son côté, le mariage se consolait assez bien avec ce droit du temps, qui lui restait. Il était en quelque sorte, je le repète, au-dessus de l'adultère, et il pouvait très-bien le narguer et lui rire au nez. Sans nul doute je trouve l'adultère une invention agréable; mais, outre que nous sommes tous plus ou moins exposés au mariage, franchement il me semble que le mariage en avait assez comme cela; il ne méritait pas cette nouvelle grande cruauté; d'autant moins qu'il était bon homme au possible, ne grondant presque jamais, et qu'il avait jeté par terre depuis bien longtemps ses poignards, ses pistolets et

ses fioles de poison. D'ailleurs l'adultère paraissait content de son sort, et je ne sache pas qu'il ait jamais songé à se plaindre. Pourquoi donc enlever au mariage ce dernier droit, ce dernier retranchement, cette consolation dernière? pourquoi mettre l'adultère et le mariage sur la même ligne, et pourquoi légaliser ainsi l'adultère? Il n'y a pas jusqu'à ces pauvres petits articles du Code pénal, dont il usait avec tant de sobriété, qui ne lui soient enlevés. Il est clair que les lois sur la garde nationale les abrogent implicitement, et, à l'avenir, l'adultère est l'acte le plus licite du monde : la loi oblige les maris à passer de temps en temps la nuit hors du domicile conjugal. A présent se marie qui voudra : les célibataires sont avertis. Mais il aurait fallu voter la loi du divorce pour les maris, qui sans doute n'auraient jamais contracté en présence des lois sur la garde nationnale.

Quant aux omnibus, ils sont jusqu'à présent moins immoraux que la garde nationale : ils ne poussent pas l'adultère aussi loin; mais ils ne laissent pas que d'avoir bien des peccadilles à se reprocher. L'omnibus protége surtout les commencements d'in-

trigues; et les passions naissent, se développent et se communiquent dans son sein avec une grande facilité. Avouez que rien n'est facile comme de faire ici et de recevoir devant tout le monde une déclaration sans que les indifférents s'en doutent. Par exemple, voulez-vous que je réponde, et d'une bonne façon, à cette petite brune à l'œil vif et agaçant qui nous lance continuellement des œillades coquettes? Nous avons bien une demi-heure à jouer de la prunelle, prélude et accompagnement indispensables. Dans quelques minutes je presserai doucement entre mes pieds son joli petit pied mignon chaussé de satin, et peut-être daignera-t-elle n'y pas faire attention. Je puis facilement lui rendre de petits services que la politesse ne permet pas de refuser : par exemple, transmettre son argent au conducteur et lui donner en échange le billet de correspondance qu'elle a demandé, ce qui vaut un regard, un sourire, un remerciement et un brin de reconnaissance; je lui indiquerai sa route; rien ne m'empêche de lier conversation avec elle, de lui parler d'émeute à propos de rues dépavées; et, de l'émeute au cœur, je trouverai bien quelque chemin; je la soutiendrai

quand elle sortira d'omnibus, et à peine aura-t-elle fait plusieurs pas dans la rue que je courrai bien vite après elle pour lui remettre une ombrelle, un gant, un mouchoir, une bourse ou un petit paquet oubliés par mes soins dans l'omnibus; si l'affaire n'est pas avancée à ce point que je puisse offrir mon bras décemment, je me contenterai de la suivre pour savoir son adresse et le reste; et voilà une connaissance entamée. Avouez que les omnibus sont de dangereux scélérats!

— Occupons-nous, dit mon provincial, des belles femmes de Paris; aussi bien, nous ne sommes plus en omnibus. Vous avez, si je m'en souviens, exploré le passage Véro-Dodat, où vous avez trouvé, dans un cabinet de lecture, une jolie femme qui n'y est plus; mais comment avez-vous oublié Mme Lainé? Mon goût est peut-être de province, mais je la trouve fort jolie : un teint charmant d'une exquise fraîcheur, la peau blanche et fine, doucement veloutée, l'œil grand, le regard doux et limpide, les dents blanches, du rose sur les lèvres, l'ovale de la figure gracieux, les traits réguliers, de magnifiques cheveux blonds, les bras et les épaules parfaitement sculptés,

et la poitrine à l'avenant. Si ce n'est pas de la beauté, je ne m'y connais pas.

— En effet, lui dis-je, vous avez raison, et va pour Mme Lainé! Mais, vous qui découvrez si bien les belles dames de comptoir, ne pourriez-vous pas me donner quelques belles femmes du monde? Une duchesse et une marquise, s'il vous plaît! faites-moi, je vous prie, l'aumône d'une comtesse! Et n'auriez-vous pas quelques petites baronnes à mon service?

— J'ai seulement, répondit-il, une comtesse et deux baronnes : voyez si cela peut vous convenir. Mme la comtesse de Montbrun, délicieuse créature remplie de grâces, de ces grâces aristocratiques si nobles à la fois et si aisées, petite et mignonne, un peu fluette, merveilleusement dégagée dans sa taille. Elle a des cheveux noirs avec de beaux yeux bleus, le nez spirituel et fin, la bouche petite et délicate. Sa figure est longue et tant soit peu effilée, son teint rose quand il oublie heureusement d'être pâle; de jolis pieds, de jolies mains, et voilà; je n'en sais pas davantage. Que voulez-vous? je n'entends rien aux arrêtes, aux méplats, aux lignes et aux contours. Je

ne suis pas comme vous savant et artiste en beauté; j'ignore les expressions techniques; j'emploie naïvement les termes rebattus et vulgaires, et, pour dire *un nez camus,* je crois, Dieu me pardonne! que je dirais *un nez camus*.

Voulez-vous Mme la baronne de Mersan? Je vous la donne pour très-belle, et vous trouverez difficilement une femme plus superbe. C'est une brune complète et déterminée, avec les cheveux noirs, vigoureux et abondants, les yeux noirs, du feu dans le regard, et un peu de cuivre dans le teint. Elle est grande, et sa tournure est magnifique ; elle a quelque chose de théâtral, et les ajustements pompeux lui conviennent merveilleusement. C'est une beauté à effet, pour ainsi dire à spectacle, qui frappe tout d'abord et qui impose, d'un caractère vigoureux, altier et superbe, un tant soit peu martial.

Il y a beaucoup de douceur au contraire, d'abandon charmant et de laisser-aller naturel dans la beauté de Mme la baronne d'Asda. C'est la même taille à peu près et les mêmes formes splendides et de belle venue, mais le caractère et la physionomie diffèrent entièrement. Mme la baronne d'Asda est

brune par les cheveux seulement : elle est blonde par les yeux et par le teint, surtout par la douce expression de sa figure.

Est-ce que vous n'accepteriez pas aussi quelques bourgeoises? Mme Crapelet, par exemple, et sa fille Mme Lahure, Mme Charlet, Mme Bataillard et Mme Denormandie? Parisien mon ami, je ne suis pas si provincial que j'en ai l'air.... Mais adieu; je vous laisse courir tout seul, à Paris, après les belles femmes, et je préfère, selon votre conseil, les aller chercher en province, d'où je vous enverrai des portraits si cela vous convient. Votre Paris sent furieusement le complot et l'émeute. Je vous trouve un sang-froid singulier de faire la galerie des belles femmes sur ce volcan; et vous sauterez peut-être avec elles un de ces jours. — Adieu; je vais retrouver mon saule, mon ruisseau et mon tapis de gazon. Je ne présume pas qu'on s'avise de fourrer de la poudre là-dessous. Adieu, Mélibée. Si je vois passer de là quelque Amaryllis parisienne, j'apprendrai, n'en doutez pas, aux lecteurs des *Belles Femmes de Paris* à répéter son nom.

Mme LA BARONNE DUVALLIER.

Mme Delrieux était veuve depuis quatre ans d'un mari qu'elle avait aimé; et ce n'était pas sa faute: elle aurait bien voulu déposer le veuvage en déposant le chagrin et le deuil; et, quoiqu'elle fût jeune encore, assez riche et fort jolie, elle s'était si bien trouvée du mariage, elle désirait si fort y rentrer que son impatience l'aurait sans doute empêchée de se montrer bien difficile; mais personne encore ne s'était présenté. La chose paraîtra singulière, mais elle est vraie, et d'ailleurs parfaitement naturelle: elle voulait se remarier justement parce qu'elle avait beaucoup aimé son premier mari; il lui avait donné le goût de la vie conjugale, et elle n'aurait pas été fâchée d'en goûter encore.

On se figure assez généralement que les femmes doivent rester longtemps fidèles à la mémoire du mari qui les a rendues heureuses, en reconnaissance de ce bonheur qu'il leur a donné. L'erreur est grande: il importe de la relever; et c'est justement

le [illegible] un [illegible]. La femme autrefois heureuse en mariage doit naturellement se trouver fort désolée de la mort de [illegible], et par conséquent elle désire y remédier. Ce n'est pas au défunt que s'adresse la reconnaissance. Au bout de temps des premiers regrets [illegible] il n'en reste pas grand'chose : elle s'a-[illegible] au mariage d'amour, aux hommes à marier en général, jusqu'à ce qu'elle s'arrête et enfin [illegible]. Seulement, si le défunt pouvait ressusciter et se remettre sur les rangs, il obtiendrait sans doute la préférence.

Mme Dermont était donc parfaitement disposée à convoler en secondes noces; mais il fallait au moins un prétendant qui ne se fît pas attendre. C'était un gros gentilhomme qui s'appelait le baron Duvallier, petit, gras et joufflu, avec un ventre rondelet monté, je ne sais comment, sur de petites jambes; son nez était presque enfoui entre deux grosses joues fraîches et rebondies; et cependant on avait peur encore qu'il ne fût dévoré par une grande bouche continuellement souriante et qui étalait deux rangées de dents les plus blanches du monde et du meilleur appétit. Ajoutez à cela de petits yeux remuants qui ne

pouvaient jamais rester tranquilles. — Le baron Duvallier est un homme d'esprit qui ne m'en voudra pas de ce portrait, flatteur jusqu'à un certain point. Son caractère est le mieux fait du monde : il s'inquiète fort peu de ce qu'on peut dire ou penser de lui; les plus grandes calomnies ne lui causent aucune irritation; il trouve cela tout simple sans y rien concevoir. « Laissez-les faire, dit-il : sans doute que cela les « amuse, et je ne sens pas qu'ils me fassent aucun mal. » — Il avait un excellent cœur et l'esprit très-jovial; mais il avait encore des qualités merveilleuses dans une bourse bien garnie; toutes choses qui n'avaient pas empêché le baron Duvallier d'arriver garçon à l'âge de trente-cinq ans. Mais il se trouvait fort bien du célibat; il se proposait même d'y rester jusqu'à la fin de sa vie, lorsque la mort de M. Delrieux lui fit changer de résolution : il lui vint une envie terrible de se marier avec Mme veuve Delrieux. Mais l'affaire ne lui paraissait pas très-facile : Mme Delrieux était femme élégante, d'un ton parfait, avec d'exquises manières, et le baron Duvallier n'était rien moins qu'un fashionable; il se trouvait même un peu commun : ses parents autrefois avaient voulu

lui faire donner une éducation dont il n'avait guère profité. C'était un gros bonhomme rempli de gros bon sens, avec un esprit jovial, et toujours de belle humeur; mais cela ne pouvait pas suffire à Mme Delrieux. C'est pourquoi le gros bonhomme Duvallier se mit a réfléchir profondément et avec tristesse pour la première fois de sa vie.

Il ne fallait pas songer à lutter contre son amour : il se présentait avec des façons intraitables; du premier coup il avait occupé entièrement son cœur, et il n'y avait d'autre moyen de l'en faire déloger que la mort, moyen fort peu du goût du baron Duvallier. Le meilleur et le plus simple était de lui céder et de faire la cour à Mme Delrieux, et le baron Duvallier prit ce parti après de mûres délibérations.

— Après tout, se dit-il, si je ne suis pas un galant, je puis le devenir, je suis du bois dont on les fait. Ainsi façonné, je suis quelque peu rustre; mais rien ne m'empêche de me façonner autrement, et je serai fashionable, dandy et lion quand je voudrai. Peut-être jusqu'à présent me suis-je conduit en amour avec un peu de brusquerie : ma foi! je n'y allais pas par trente-six chemins; je marchais droit

au fait, et j'y arrivais assez souvent. Avec Mme Delrieux nous y mettrons plus de ménagements, des regards bien langoureux, des demi-mots voilés, çà et là un imperceptible serrement de main. Avec ces dames la moindre chose est une déclaration, et elles comprennent bien vite ce qu'on veut leur dire.

Le baron Duvallier commença donc immédiatement à faire une cour très-assidue à Mme Delrieux. Il fit d'abord subir à son costume d'importantes modifications : il prit des bottes vernies fort étroites, qui, le faisant horriblement souffrir, donnèrent à sa physionomie un certain air intéressant dont il fut assez satisfait ; il porta constamment des gants jaunes ; et ses habits finirent par contenir assez bien sa taille, ce qui n'était pas peu de chose. Tout cela, du reste, le gênait beaucoup : il se trouvait comme dans une prison ; ses mouvements ne lui appartenaient plus, mais dépendaient de ses bottes, de sa cravate et de ses gants ; et cette gêne, ajoutée aux tourments de sa passion, le fit maigrir un peu. Tout le monde le trouvait passablement ridicule, et Mme Delrieux le croyait fou. Elle était fort loin de

supposer qu'il fît tout cela pour elle : il n'avait garde d'en rien dire; son amour était le plus silencieux et le plus réservé du monde, et il avait encore peur d'aller trop loin. On ne s'attendait pas d'ailleurs à le voir amoureux, tant l'amour était loin de sa nature ordinaire, et cette maladie était la dernière dont on pouvait le croire atteint. Il lançait bien des regards, qu'il croyait très-expressifs, à Mme Delrieux; il soupirait assez souvent, il hasardait de temps à autre quelques phrases qu'il jugeait significatives et auxquelles on ne comprenait rien; même deux ou trois fois, en donnant la main à Mme Delrieux, il serra sa main plus fort que d'habitude; mais tout cela ne produisait guère de résultats et passait inaperçu.

Ce manége dura près d'un an sans plus de succès. Le pauvre baron Duvallier était au désespoir, et commençait à perdre son ventre : il ne lui semblait pas avoir fait beaucoup de chemin. A vrai dire, il n'était guère plus avancé que le premier jour, et il n'y avait pas de raison pour que cela ne durât pas éternellement.

Un beau jour le baron Duvallier, dans son dés-

espoir, prit une résolution magnifique : il déchira, dans une belle colère et avec des imprécations, ses habits de fashionable; et il reprit son vêtement de gros bonhomme, qui se trouva quelque peu large, mais il n'y fut que plus à l'aise. Il y retrouva bien vite ses manières d'autrefois et une partie de sa joie. Un bon dîner qu'il alla faire ensuite lui en donna encore. Après s'être bien échauffé la tête par de bonnes libations, sans aller toutefois plus loin qu'il n'était convenable, il frappa la table d'un violent coup de poing, poussa un juron énergique, mit son chapeau de travers et se dirigea vers la maison de Mme Delrieux, qu'il trouva seule. Il entra sans plus de façons, salua et s'assit.

— Madame Delrieux, dit-il ensuite de sa grosse voix, voulez-vous vous marier avec moi?

Mme Delrieux était franche : elle n'avait jamais su déguiser, atténuer ou seulement faire attendre sa pensée pour aucune considération.

— Je veux bien, monsieur Duvallier, lui dit-elle.

— Touchez là! dit le baron.

Deux mois après ils étaient mariés; et, bien que

Mme la baronne Duvallier soit une fort jolie femme, ils font depuis trois ans très-bon ménage.

Mme Gazano.

La nature jette une aussi grande variété dans la forme que dans le caractère de ses créations. On rencontre bien des figures qui se rapprochent, mais l'on n'en trouve jamais deux identiquement semblables, des caractères qui paraissent les mêmes, mais qui sont tout à fait différents quand on les examine avec attention.

Il en est de même dans l'ordre social; et l'on croirait presque que la société a voulu copier la nature. Bien des positions, au premier abord, semblent les mêmes, qui néanmoins diffèrent toujours par quelque endroit.

J'ai dit quelque part, dans les *Belles femmes*, qu'il n'est rien en ce monde avec perfection. La beauté sait la vérité de cet axiome. J'ajouterai aujourd'hui que la beauté est rare, ou plutôt est une anomalie chez les hommes comme chez les femmes.

C'est à ce propos qu'on a dit que l'école italienne était une exception, quelque chose en dehors de l'humanité; car elle a fait de l'idéalité en peinture; puisque la beauté de ses personnages n'existe absolument pas dans les originaux. A-t-on jamais aperçu sur la figure d'aucune femme la beauté des vierges de Raphaël?

Sous ce rapport, l'école espagnole est plus humanitaire, par conséquent plus naturelle : elle représente l'humanité telle qu'elle est réellement, c'est-à-dire plus souvent laide que belle. Car ceci est un fait, savoir : que la laideur est en majorité, et la beauté en minorité presque imperceptible. Encore faut-il rappeler les cruelles paroles que j'ai déjà prononcées, que la beauté, bien qu'extrêmement rare, est presque toujours boiteuse.

Mme Gazano sera elle-même une nouvelle preuve de la vérité de cette assertion. Et cependant Mme Gazano est belle, belle comme les toiles de Raphaël. Brune, une peau soyeuse, des yeux bleus, de belles mains, voilà Mme Gazano. Seulement, elle pêche par les dents.

M. Gazano, Corse d'origine, avait une place dans

les finances. Il laissa en mourant sa femme jeune et belle avec de petits enfants dont la beauté promet des merveilles pour l'avenir.

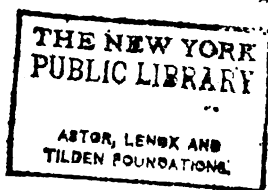
Mme Gazano quitta la province, vint à Paris, et entra dans la très-docte et très-illustre corporation des *Bas-bleus*. — Mais, me dira-t-on, qu'entendez-vous par cette impertinente dénomination? — C'est l'expression reçue, l'expression sacramentelle pour désigner les femmes auteurs, les femmes qui écrivent. J'ignore son origine; en tout cas, elle ne vient pas du grec.

Les *Bas-bleus* sont généralement peu soigneux de leur toilette, ce qui est prodigieux chez des femmes.

Les *Bas-bleus* ont aussi communément dans le caractère et les idées un peu d'étrangeté, ce qui en fait une classe à part.

Je m'empresse de dire que Mme Gazano, sous ces deux rapports, n'est nullement *bas-bleu* : elle met beaucoup de goût et de coquetterie dans l'arrangement de sa toilette, et elle n'a, du reste, rien d'étrange que sa position au ministère de l'instruction publique.

Sous le ministère du comte Molé, dit *du 15 avril*, Mme Gazano était presque comme chef de bureau au


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Les belles femmes de Paris



Imp. litho de Lemercier, Benard et C.

ROSINE STOLTZ.

Académie Royale de Musique.



ROSINE STOLTZ.

Académie Royale de Musique

ministère occupé par M. Salvandy. Je vous prie de croire qu'elle était bien le premier chef de bureau par les idées, et qu'il y a de gros chefs de division qui ne seraient propres qu'à être ses garçons de bureau. Elle les domine par la supériorité de son esprit et de ses idées, comme elle domine les *Bas-bleus* par ses robes et ses chapeaux.

Rosine Stoltz.

Au fond du faubourg Saint-Germain, dans la partie la plus calme de ce noble quartier, il y a une rue où presque jamais ne s'entend le roulement des voitures, rue longue, tirée au cordeau, et si profondément recueillie qu'il semble qu'on respire, quand on y passe, une atmosphère de contemplation béate qui fait rêver à la solitude du cloître. On se reporte aux âges où florissaient les grandes communautés chrétiennes, et l'âme, momentanément reposée de ses inquiétudes ou de ses désirs, se sent entraînée dans une initiation vague du froc ou de la guimpe, du

rosaire virginal de la nonne ou de la robe de bure du Franciscain.

Cette rue se nomme la rue *du Regard*. Tout le côté des numéros impairs appartenait, avant 1789, à l'ordre opulent des Carmes; ce sont, pour la plupart, de grands hôtels construits dans le style architectonique du règne de Louis XV, dont l'aspect seul vous impose, et dont les vastes salles offrent de singulières analogies avec celles des vieux manoirs féodaux. Survinrent les sanglants intermèdes de la terreur, les confiscations, le séquestre, les fortunes mises hors la loi à l'égal des individus; et la plus grande partie de ces propriétés des Carmes furent accaparées comme *biens nationaux*.

L'Empire n'avait pas hérité que des gloires de la République : les biens nationaux avaient considérablement accru les revenus du domaine. — Donc, il y a quelque trente ans, Joséphine, enviant une jolie villa d'Auteuil tout entourée de peupliers et d'acacias, proposa à une Mme Duchesnois qui en était propriétaire, et qu'on ne confondra point avec la célèbre tragédienne morte il y a six années, de faire un

échange de cette villa contre l'hôtel n° 5 de la rue du Regard, dont la jouissance lui fut assurée aussi longtemps que subsisterait le couvent de femmes qu'on y fonda sous l'invocation de Saint-Benoît. — Depuis cette époque jusqu'en 1830 Mme Duchesnois dirigea cette communauté de Bénédictines, où étaient indifféremment reçues les jeunes personnes qui se destinaient à l'état monastique et celles qui ne voulaient que faire leur éducation. Des vices de gestion et des projets trop ambitieux amenèrent la suppression de cet établissement quelques mois avant la révolution de juillet. Comme il fallait bien, dans une circonstance aussi grave, que les suppositions vulgaires se missent de la partie, on affirma que de grands dépôts d'armes avaient été faits dans ce couvent. La vérité est que M. de Quélen rendit à leurs familles les sœurs dont les vœux étaient les plus récents, et dissémina les anciennes dans d'autres maisons religieuses de France. L'hôtel qu'avaient habité les Bénédictines revint pour la seconde fois au Domaine, qui prit le sage parti de le vendre; et l'acquéreur, tenant à faire valoir son argent, a élevé de deux étages, dans un goût qui ne se soucie

en rien d'être conforme au caractère primitif de l'hôtel, l'avant-corps donnant sur la rue.

Aux jours de la plus haute splendeur de ce couvent, sous le règne catholique des Bourbons, une toute jeune fille née à Strasbourg, un enfant qui devait, à quelque temps de là, être une grande artiste, fut confiée aux soins de Mme Duchesnois par une sollicitude auguste.

Caroline de Berry avait payé sa dot.

Cette jeune fille, à laquelle une maison de Bénédictines a servi de péristyle pour arriver à la première scène lyrique du monde, a pris au théâtre le nom de *Rosine Stoltz*.

Depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de seize Rosine était chaque jour conduite du couvent de la rue du Regard au cours de Choron, le professeur illustre, le vieillard aimable dont la perte nous est encore douloureuse. — A seize ans Rosine dit adieu à Mme Duchesnois, et alla continuer ses études musicales loin des distractions religieuses et de la règle méthodique du cloître. Sa vocation était irrésistible : chaque jour se développait en elle l'instinct sacré de l'art, chaque effort nouveau l'avançait d'un

pas vers cet avenir rayonnant de prestiges et de succès, avenir qui est aujourd'hui son présent, rêve de la jeune fille que l'artiste a réalisé.

En 1834 elle vint à Bruxelles et demanda à M. Cartigny, qui avait la direction des théâtres royaux, de paraître sur le théâtre du Parc. Elle y joua les principaux rôles dans *la Fille de Dominique* et *les trois Chapeaux*. Ces essais ne passèrent point inaperçus : déjà se révélaient ces qualités précieuses qui font l'artiste, et personne n'eut de peine à remarquer que Rosine chantait le couplet de vaudeville autrement que ses camarades. Mais cette carrière était trop étroite pour elle, qui ne voulait alors que se familiariser avec la scène, les lumières de la rampe et le public avant d'essayer ses ailes dans un genre plus élevé. — Deux mois après elle était en route pour la Hollande, et se montrait sur les théâtres de La Haye et d'Amsterdam dans des traductions des chefs-d'œuvre de Rossini. S'inspirant de Mme Pizzaroni et de la Malibran, successivement elle chanta *Tancrède* et *Othello* dans les deux opéras du même nom, *Ninette* de *la Gazza* et *Rosine* du *Barbier*. Il n'était pas difficile de deviner toutes les res-

sources de cette voix. Rosine fut applaudie, mais on ne lui jeta point de couronnes : les Hollandais, qui aiment avec passion les fleurs, conservent leurs tulipes dans des parterres et n'apportent au théâtre que leurs diamants.

L'air des digues chargé d'humidité et les émanations morbides des polders engagèrent Rosine à quitter la Hollande si elle ne voulait pas y laisser au moins sa belle voix, et elle arriva à Anvers vers la fin de 1834. M. Bernard, directeur du théâtre de cette ville, achevait de monter *Robert;* toutes ses dépenses de matériel étaient faites, il ne lui manquait qu'une *diva* pour le rôle d'*Alice*. C'est assez dire que tout lui manquait; et M. Bernard aurait vu son existence directoriale, déjà si lourde de péchés, surchargée d'une faute nouvelle, si Rosine Stoltz n'eût été là, ange venu du pays des brouillards pour le sauver de lui-même. Des propositions furent faites à la jeune artiste, qui accepta le rôle d'*Alice* et un engagement modeste. C'est de ce jour que véritablement commence la carrière de Rosine. J'étais à Anvers au mois de février 1835, et c'est là que je la vis pour la première fois, sous la mantille de *Paquita,*

l'agaçante camériste de *Fiorella*. Il me serait facile de faire l'aruspice et de prédire après coup une destinée de reine : je suppose toutefois qu'il ne paraîtra point extraordinaire de dire que Rosine Stoltz possédait déjà à Anvers les qualités principales de voix qui ont fondé sa réputation à Paris : un timbre puissant, un éclat magique, quelque chose à la fois d'aigu et de fin, de pénétrant et de suave, organisation nerveuse qui réagit jusque sur le larynx. *Alice* de *Robert* et *Gertrude* du *Maître de Chapelle* furent les rôles dans lesquels elle se concilia surtout les suffrages des Anversois. En avril 1835 elle fut au nombre des pensionnaires que M. Bernard amena de sa direction d'Anvers à celle de Bruxelles. J'assistai à ses débuts.

Rosine chanta d'abord *Alice*, puis *Isabelle* du *Pré aux Clercs*, et enfin, dans une même représentation, *Gertrude* du *Maître de Chapelle*, *Célestine* du *Bouffe et le Tailleur*, et *Petit-Jacques* dans l'admirable duo du troisième acte de *la Gazza*. Cette dernière représentation ne laissa aucun doute sur son admission, que consacrèrent d'universels bravos.

Quoi qu'il en soit, au travers de petites créations

auxquelles elle avait le tact exquis d'imprimer une originalité, une verve charmantes, comme à *Paquita* de *la Marquise*, à *Marguerite* des *Deux Reines*, le talent de Rosine Stoltz, vaguement apprécié et méconnu par quelques-uns, ne lui laissa guère que la perspective des lauriers de la province jusqu'à *la Juive*. Il est difficile de comprendre la réaction soudaine qu'opéra la première représentation de l'œuvre de M. Halévy. *Rachel* fut pour Rosine une sorte de transfiguration : elle s'y révéla comédienne passionnée, cantatrice puissante; les Bruxellois lui décernèrent un triomphe olympique. Éloignée quelque temps du théâtre, le bruit courut qu'elle était morte. Lorsqu'elle reparut sur cette scène illustrée par ses succès, ce fut une de ces émotions convulsives qui pressent, qui galvanisent violemment la foule; en même temps qu'on saluait l'artiste, on battait des mains à une résurrection.

Au milieu de cette gloire, que chaque jour augmentait d'un rayon plus splendide, Adolphe Nourrit vint à Bruxelles. *Éléazar* se doutait-il qu'il allait rencontrer une *Rachel* digne de le comprendre? A sa première représentation, dans le récitatif du der-

nier acte, lorsque la juive, au milieu des tremblements de sa voix et de tout son corps, dit :

— Mon père, j'ai peur!

— Ah! c'est très-bien! ne put s'empêcher de s'écrier à haute voix Nourrit.

Et tous deux avaient le visage inondé de larmes; et le parterre et les loges, impassibles derrière leurs lorgnettes, prenaient ces impressions véritables pour une sublime feinte.

Cette représentation mémorable décida du sort de Rosine : Nourrit se chargea d'être son parrain à l'Académie-Royale; un engagement magnifique fut signé par son entremise; et, après deux années d'études et de créations laborieuses, Rosine Stoltz débuta au mois d'août 1837 à l'Opéra. *La Juive* et *les Huguenots*, *Rachel* et *Valentine* furent ses rôles d'initiation. Quelques mois après elle remplaça Mlle Falcon dans *dona Anna* de *Don Juan;* elle créa ensuite le rôle du page *Ascanio* dans *Benvenuto-Cellini*, puis *Marguerite* du *Lac des Fées*, et enfin *Isolier* du *Comte Ory*, qu'elle a rajeuni à ce point que nous y pensons encore.

Assez d'autres ont jugé le talent de Rosine

Stoltz, tout ce qu'il renferme de gracieux et de coquet, de séduisant et d'énergique, et tout ce que la noble scène de l'Opéra lui a fait gagner en maturité, en valeur et en méthode; assez d'autres ont défini cette voix si accentuée et si vibrante qui gronde et murmure, rit et pleure, gazouille dans les hauts registres du soprano et descend jusque dans les profondeurs du contralto : je ne veux tracer qu'une esquisse rapide de cette nature d'artiste, et mes forces sont à peine suffisantes pour en effleurer la délicieuse superficie.

Que si maintenant on demande une appréciation du genre de beauté de Rosine Stoltz, je répondrai que c'est une beauté qui n'appartient qu'à elle, dont elle seule fait tous les frais, et dont nulle part ailleurs il n'existe d'analogie ou de réminiscence.

La beauté consiste-t-elle dans une parfaite régularité de l'ensemble, dans l'unité de composition des traits, dans la rondeur des formes, la pureté des lignes, la délicatesse du contour, le fini du profil? le type de la beauté réside-t-il exclusivement dans la *Dianne chasseresse* ou la *Vénus de Milo?*

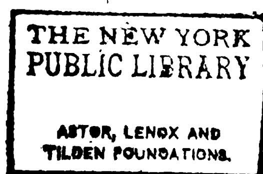
Alors Rosine Stoltz n'est pas belle.

Mais la beauté n'est-elle pas plutôt ce charme indicible d'une taille qui se ploie, se courbe, s'arrondit sans effort dans un peignoir de neige, d'une jambe qui se décèle au hasard fine, déliée, nerveuse, virile pour la sévérité du dessin, toute de femme pour le moelleux de la forme? la beauté, n'est-ce pas l'expression de la physionomie, reflet des plus intimes pensées du cœur, l'éclair qui brille dans le regard, la flamme d'Iule qui caresse les tempes, un agencement de traits qui subjugue tout d'abord, des cheveux qui s'assouplissent en ondes voluptueuses, une main d'albâtre doucement rosée aux ongles, et un pied de marquise qui joue dans un soulier d'enfant?

Alors Rosine Stoltz est belle.

Et elle est belle encore par son esprit, sa simplicité sans affectation et les plus saintes qualités de l'âme. Son profil tient du camée : une pâle agate avec des cheveux de jais. Le sourire, lorsqu'il s'épanouit sur ses lèvres, a quelque chose à la fois de mélancolique et de moqueur. — Artiste, la source du chagrin est pour toi à côté de celle du plaisir, et il y a toujours des larmes dans tes joies!

C'est que sans doute, mon beau page Ascagne, au milieu des pompes dorées du théâtre, de l'orchestre qui tonne et de votre voix qui chante, de vagues aspirations du cloître descendent dans votre cœur; c'est que ces deux parts de votre jeune vie, l'une de religion, l'autre d'harmonie, débordent à tout instant dans vos souvenirs. Car, au milieu des tentures et des portières de damas de votre chambre à coucher, qui semble avoir conservé par miracle son caractère et sa fraîcheur depuis les plus belles nuits de Louis XV, j'ai vu un prie-dieu, ô Rachel; et, la dernière fois que vous me reçûtes à la Villa-Nova, Isolier, joyeux Chérubin, j'ai remarqué sur le marbre blanc de votre cheminée des Heures de velours noir à fermoir d'or comme celles que possédait la reine Blanche, et dans lesquelles, depuis Pâques dernier, Valentine a déposé une petite branche de buis béni.



Les belles femmes de Paris



Mme LOUISE COLET-REVOIL.



Mme Louise Colet-Révoil.

Voilà un nom qui s'était révélé à un monde choisi de lecteurs depuis deux ou trois années, bien avant le jour de l'ovation académique qui vient de le mettre tout à fait en lumière; voilà un nom qui avait bruï longtemps à notre oreille avant d'attirer sérieusement notre attention. C'est que, par ce siècle *producteur,* il se produit journellement tant de volumes jetés en pâture au gouffre béant de la publicité, qu'il est impossible de ne pas se détourner avec fatigue et découragement devant cette tâche sans cesse renaissante du critique, obligé de prendre tous ces livres un à un pour en donner le signalement au public. Et le public, tout le premier, est si indifférent pour les vers, même pour les beaux vers, qu'involontairement on se rend comme lui coupable d'inattention, et l'on se demande *à quoi bon* avant de se jeter au travers de cet océan de la librairie contemporaine, dont nul de nous ne peut apercevoir les bords ni sonder le fond. C'est ainsi que, dans le

nombre, quelques beaux volumes sont oubliés ; c'est ainsi que parfois une voix harmonieuse, couverte par tout ce tumulte, s'épuise en accents perdus; c'est ainsi que, l'autre jour, une de ces voix élues s'est éteinte faute d'être entendue; et nous-mêmes, frères en poésie de ce poëte mort sans gloire, nous avons partagé l'indifférence générale qui a tué cet autre Chatterton. Hélas! faut-il s'en prendre à nous de cette sécheresse d'âme qui travaille le siècle? sommes-nous coupables de cet oubli profond, de cette maladie d'incrédulité et de sarcasme qui va chaque jour se propageant? La plaie de l'époque est large et profonde ; est-elle incurable? Nous manquons de foi et d'enthousiasme : qui nous rendra l'enthousiasme et la foi?

Cette belle mission appartient aux poëtes, qui, eux, ne se découragent pas à l'idée de chanter dans le désert ; grâce aux poëtes, de meilleurs jours viendront peut être. Ils nous les prédisent, et l'on se souvient du nom que l'héroïque antiquité accordait aux poëtes : elle les appelait *devins* (*vates*). Vienne donc l'époque souhaitée! vienne un temps où le public se fasse artiste et prenne goût aux belles choses,

où les beaux vers aient cours sur la place, où la foule se presse aux nobles fêtes de l'intelligence! Il est vrai qu'alors nos journaux et nos revues seront peut-être en moins grand nombre; on fera moins d'annonces, on lira moins de romans de M. Paul de Kock. Où sera le mal?

C'est au milieu de ce flux et reflux incessant de nouveautés de toutes sortes, au milieu de cet océan dont nous parlions tout à l'heure, océan de papier, océan de volumes, de brochures, de pièces; de romans de toutes couleurs, de tous formats; c'est au milieu de ce gouffre dévorant qu'une jeune femme venue d'Aix à Paris, sans relations littéraires, sans appuis, sans prôneurs, aventura, il y a deux ans, son premier recueil poétique. Les *Fleurs du Midi* parurent à la librairie de Dumont, et s'effeuillèrent entre les doigts inattentifs de la critique. L'auteur était une femme : on se le disait, et on souriait; puis on se tournait d'autre côté pour examiner quelque œuvre plus grave : la *Chronique de l'Œil-de-Bœuf*, par exemple, ou *le Malheur du riche et le Bonheur du pauvre*, de M. Casimir Bonjour. C'est ainsi que les

Fleurs du Midi s'étiolèrent, se fanèrent et moururent sans avoir été respirées ni cueillies.

Mais Chateaubriand avait salué la venue de ce nouveau talent, il avait présagé un avenir de succès à la jeune artiste, il avait dit qu'une femme, après avoir écrit la *Consolation à un poëte américain*, l'*Élégie sur un vieux père mourant,* avait droit à tous les suffrages. Puis il avait ajouté : « Ce sont des poëtes, « madame, qui doivent annoncer un poëte : choi- « sissez parmi ceux qui ont de la gloire : ils tien- « dront à honneur de prédire la vôtre. »

Or ce peu de mots suffisaient pour préserver cette jeune femme de l'indifférence et de l'oubli : porté par cette recommandation du grand écrivain, le livre surnagea, et nous le voyons aujourd'hui reparaître à l'horizon; gracieux navire aux blanches voiles qui nous arrive du Midi, chargé de parfums et de fleurs.

Il est charmant d'entendre l'auteur raconter son enfance dans ce rhythme harmonieux :

Le front courbé, silencieuse,
Elle rêve : sa sœur rieuse
Passe en lui jetant le dédain.

— Voyez, voyez l'enfant qui boude,
Dit-elle, et qui toujours s'accoude,
Tenant sa tête dans sa main!

Il est douloureux d'assister aux luttes qu'elle eut à soutenir contre les petites persécutions de la famille :

A cet enthousiasme auquel on doit un culte
Ils prodiguaient toujours le dédain et l'insulte,
Et, torturant mon cœur pour le faire plier,
A leur destin vulgaire ils voulaient me lier!...
Seule au désert, livrée à ma douleur muette,
Oh! j'aurais succombé! mais Dieu me fit poëte.
Alors, comme une coupe épandant sa liqueur,
Je versai dans mes chants le trop-plein de mon cœur,
Alors, flots déchaînés, mes rapides pensées
Coulèrent de mon sein en notes cadencées...

Le rhythme, ainsi manié, dénotait chez le poëte un remarquable talent de forme, mérite rare de nos jours, et sans lequel pourtant il n'existe pas d'œuvre durable.

Or la jeune femme qui a fait les vers qu'on vient de lire n'avait appris à écrire qu'à quatorze ans. Elle l'avoue elle-même dans la pièce de son volume intitulée *Rêve :*

Je fis mes premiers vers sans savoir les écrire.
On m'interdit l'étude, ainsi que l'on défend
Le jeu qui le distrait au paresseux enfant.

Mais à d'autres le soin d'examiner ce livre : nous n'avons point ici à écrire une appréciation littéraire; notre spécialité légère nous interdit toute pérégrination sur le terrain des petits feuilletons et des grosses revues; ceci est un livre de beauté, qu'il convient d'écrire en jouant. Nous allons donc vous raconter comment il nous a été donné de voir pour la première fois, à l'Institut, Mme Louise Colet.

L'Institut, pourtant, quoi de moins gracieux? quoi de moins féminin? Mais, ce jour-là, messieurs les immortels s'étaient rasés, frisés, faits beaux comme des Apollons... jusqu'à M. Viennet! surtout M. Viennet. Mais n'anticipons pas.

L'Institut, disons-nous, s'était mis en frais d'élégance et de galanterie : les fracs étaient brossés sous les broderies vertes, et l'aspect des académiciens produisait plus que jamais cette illusion singulière qui a fait dire à Charlet qu'un membre de l'Institut est un homme à l'estragon; la *corbeille de*

roses était au grand complet, cette éternelle corbeille formée par la réunion, au centre de la salle, des filles, nièces, tantes, femmes ou veuves des académiciens; M. Pingard, le grand introducteur, avait son épée d'acier à fourreau de chagrin et ses manchettes tombantes. Pourquoi donc cette exhibition inusitée de linge blanc et de croix-d'honneur? pourquoi cet air de fête et ces félicitations réciproques, et ces sourires mystérieux de nouveaux mariés?

Ah! c'est qu'aujourd'hui le lauréat du prix de poésie est une femme! c'est que les vieillards vont se lever devant Hélène, c'est que cet avénement inattendu d'une femme au prix académique éveille la torpeur de nos quarante immortels!

Précédemment le nom de Mme Colet s'était révélé aux habitués du théâtre Castellanne. Nous regrettons de n'avoir point assisté à ces soirées aristocratiques. Pour nous le véritable point de départ de Mme Colet, c'est l'Institut; il fallait que l'Institut couronnât son poëme du *Musée de Versailles* pour que nous prissions garde à ce nouveau poëte qui nous arrivait du Midi. Cependant les *Fleurs du Midi* étaient publiées depuis deux ans; mais au talent il faut une

occasion pour se produire, il faut un piédestal pour s'élever. Mme Colet trouva le sien. Malheureusement ce fut M. Viennet qui fut chargé de lire le poëme couronné. Or il s'acquitta de cette tâche en malin confrère : il lut de son mieux, retranchant ce qui lui déplaisait, coupant, taillant à tort et à travers, et regrettant sans doute de ne pouvoir intercaler dans ce poëme quelques vers de son cru ; il enfla sa voix, il boursoufla ses joues, il jeta au vent des hémistiches inintelligibles ; la fête littéraire fut gâtée. Il n'y eut qu'une douzaine de poëtes, épars dans la salle, qui réussirent à reconstruire ces belles strophes mutilées, à remettre sur leurs pieds ces beaux vers boiteux (*disjecta membra poetæ*).

A quoi tient un triomphe ! Mme Louise Colet, si le docte aréopage lui eût accordé la faveur de lire elle-même son œuvre, eût été emportée chez elle par les mille bras de la foule : interprétée par M. Viennet, elle obtint un succès sans doute, mais qu'était-ce auprès de celui qu'elle était en droit d'attendre ! Elle obtint une palme académique, une médaille d'or, voilà tout.

Il y eut pourtant un beau moment : ce fut celui où

la jeune femme se leva pour aller recevoir des mains de M. Étienne, directeur par quartier de l'Académie-Française, le glorieux jeton symbole de son triomphe : les tribunes et l'amphithéâtre frémirent à la fois ; on regardait en chuchotant à voix basse, on se questionnait mystérieusement et l'on se répondait à l'oreille ; puis, quand la jeune inspirée parut sur la plus haute marche de l'estrade verte, on lui battit des mains avec admiration. C'est qu'alors le directeur de l'Académie-Française ne couronnait pas seulement le talent, il couronnait la beauté.

Nous qui avions déjà rencontré Mme Colet dans le monde, nous savions qu'elle était belle; mais elle nous apparut, cette fois, brillante d'un éclat inaccoutumé : ses traits, naturellement sévères, brillaient du feu communicatif de l'enthousiasme ; sa figure était radieuse, et ses cheveux blonds, retombant par boucles sur chaque tempe, avaient des reflets d'or qui rappelaient le nimbe éblouissant des bienheureux. Elle reçut en s'inclinant le prix académique, contenu dans une petite boîte, et s'en retourna à sa place, fendant la presse des félicitations et des sourires, au bruit d'un tonnerre d'applaudissements.

Ceci terminé, M. Viennet se mit à réciter des fables de sa façon.

Le triomphe de Mme Colet se continua jusque dans la grande cour de l'Institut : la foule s'empressa autour d'elle tandis qu'elle montait en voiture, et l'on fut sur le point de dételer ses chevaux, honneur dont une jolie femme est, selon nous, aussi digne qu'un député constitutionnel.

Depuis cette mémorable journée Mme Colet a fait jouer au théâtre de la Renaissance un petit drame fort littérairement écrit, intitulé *La Jeunesse de Goëthe,* lequel a pleinement réussi. Le sujet de cette pièce est un prétexte pour les beaux vers dont elle est semée. Goëthe, retiré dans son Eldorado avec Schlegel et Lavater, essaie de noyer ses souvenirs dans l'orgie. Adieu la poésie, qui ne lui suffit plus! adieu l'amour, cette autre illusion qui l'a trompé! Goëthe renonce à l'amour, à la poésie, et, de rage, de désespoir, il veut se réfugier dans l'ivresse. C'est alors qu'arrive une blanche et idéale figure, la célèbre Charlotte, celle qui a inspiré *Werther,* celle qui a été le premier, le seul amour de notre grand poëte. Charlotte, veuve maintenant et libre de sa main,

s'est déguisée en simple villageoise pour venir éprouver Goëthe : elle se présente à lui comme une jeune fille qui se destine au théâtre. Le poëte lui donne d'abord des conseils, puis des leçons. Tous deux se mettent à dire une scène de *Faust*, celle de la prison, et la jeune fille met tant d'expression, tant d'âme dans son débit que le poëte subjugué tombe à ses genoux... Toute la pièce est dans cette scène. Goëthe reconnaît enfin Charlotte dans cette poétique villageoise, et cette rencontre inespérée l'arrache à ses rêveries et fait entrevoir à notre illustre Faust un coin du ciel.

Schlegel est assez malmené par son ami Goëthe dans cette dernière œuvre de Mme Colet, qui n'a cependant pas beaucoup de griefs à faire valoir contre la critique : certes le *Musée de Versailles* a été universellement lu, et apprécié ce qu'il vaut, et Mme Colet a tort de jeter un regard de courroux et de dédain sur la foule des journalistes, bonnes gens qui ont crié bravo comme tout le monde. Au lieu de déclamer contre la critique (mode qui se répand et qui risque de devenir vulgaire avant peu), laissons-la faire son œuvre et faisons la nôtre. Mme Colet

fait de beaux vers, Mme Colet est belle : que d'avantages! Eh! pour Dieu! laissez le pauvre critique en paix dans son coin; et, en mettant les choses au pis, est-ce sa faute, à ce malheureux critique, s'il est impuissant et laid?

Ici devrait se terminer la présente biographie; mais il y a des lecteurs scrupuleux, des esprits exacts qui ne se tiennent pour satisfaits que lorsqu'on leur donne des dates, des chiffres. Pour ceux-là nous ajouterons que Mme Louise Colet est née à Aix, le 15 août 1812, ce qui lui donne dans un mois vingt-sept ans. Sa mère était fille de M. Leblanc de Servanne, conseiller au parlement de Provence et allié aux plus grandes familles du comté; son père, M. Révoil, était fils d'un négociant de Lyon; tous deux étaient remarquables par leur beauté. Ils eurent six enfants, trois fils et trois filles : la plus jeune s'appela Louise. C'était, dès le berceau, une charmante mignonne, la plus belle enfant du monde, mais indomptable, mais pleine de volonté et de colère, qui ne cédait qu'en pleurant à la force, et qui pleurait chaudement et longtemps. Elle grandit froissée par l'inimitié de ses sœurs. Les travaux d'aiguille ne lui

répugnaient pas, mais elle abhorrait cordialement le tricot. Un jour sa gouvernante voulut lui imposer une tâche de tricot des plus exagérées : la jeune Louise se révolta, et, injuriée, frappée même par son tyran, elle s'éleva sur la pointe de ses petits pieds d'enfant et appliqua un soufflet retentissant sur la joue du pédagogue femelle. Il fallut changer de pension. Mais les leçons étrangères profitaient peu à l'indocile écolière : sa mère la prit auprès d'elle et la laissa libre de lire et de penser tout à son aise. Un beau paysage, un soleil levant sur la mer, un coin de ciel bleu, voilà ce qui faisait longuement rêver la jeune fille. Que d'élans, que d'ardeurs perdus! que de chansons confuses! que d'odes inachevées! Louise vivait à l'écart, composant, soit en vers, soit en prose, de petits récits, les plus romanesques du monde, et se déclamant à elle-même, pendant des heures entières, les drames naissants qui s'agitaient dans sa tête. Elle en disait tout haut le dialogue, parfois elle ajoutait le chant aux paroles; et, quand ses frères et sœurs la surprenaient ainsi causant avec la Muse, ils l'accablaient de sarcasmes et de moqueries. Afin d'échapper à ces irritants coups d'épin-

gles Louise choisit, pour y aller rêver, un angle de la toiture de la maison paternelle; on n'y arrivait que par les mansardes. Là pas d'importuns à craindre, pas de frères ni de sœurs à redouter. Louise s'établissait sur le toit, dominant toute la ville. Aucun bruit ne montait jusqu'à elle, excepté le bruit des cloches des églises; et elle se berçait à cette harmonie, et aussi sans doute au balancement de quelque stance intérieure où sa pensée se résumait en syllabes sonores et cadencées.

Mme Simon Candeille, auteur de *La belle Fermière,* vint se fixer à Nîmes, et vit notre jeune Louise, dont elle encouragea les dispositions littéraires; elle lui fit écrire ses premiers vers sur un bel album, à côté de quelques strophes de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny. Ce fut une grande joie pour le cœur de l'artiste, jusqu'alors navré par les chagrins amers de la famille. Puis sa mère mourut; et Louise serait restée seule au monde si un artiste aussi, M. Colet, compositeur distingué qui venait d'obtenir le prix de Rome, ne se fût rencontré parmi ces rares visiteurs du château de Servanne. M. Colet emmena sa jeune

femme à Paris, nouveau théâtre où une nouvelle lutte commença.

Enfin.... Mais qu'est-il besoin de multiplier davantage des détails qui se retrouvent les mêmes dans la vie de presque tous les poëtes ? Ne sait-on pas que l'histoire de ces natures d'élite, c'est l'histoire de leurs pensées ? et n'est-ce pas s'exposer à des redites que de raconter comment ce talent a fait son premier pas, hasardé son premier essor ? Bornons donc ici cette biographie bien incomplète, et que d'autres achèveront un jour. Mme Louise Colet compte déjà deux fêtes littéraires dans la vie périlleuse qu'elle a affrontée : d'autres fêtes, d'autres triomphes l'attendent dans l'avenir, et nous ne pouvons que lui répéter ce vœu de M. de Chateaubriand, qui est aussi le nôtre : « Nous demandons au ciel, madame, qu'il « ne sépare jamais pour vous le bonheur de la gloire. »



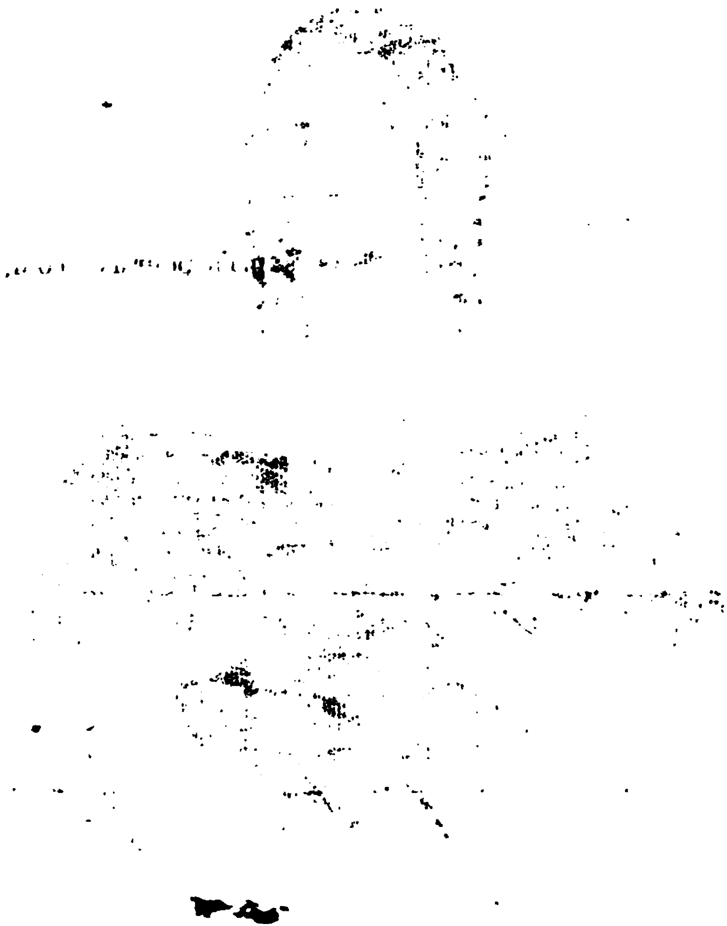
Mlle Félicie de Narbonne-Pelet.

Croyez-vous, à quelque chose, messieurs, par le temps qui court? Je ne sais; mais, pour mon compte, depuis que mes croyances se sont enfuies une à une comme ces corps fantastiques que l'imagination crée dans l'ombre et qui disparaissent aux premières clartés, je me trouve assez circonscrit dans mes *vérités durables*. J'ai presque envie de n'en excepter que celle de l'Éternité.

Cependant nous croyons tous à de certaines vérités palpables, de ces vérités qui frappent tous les yeux, qui arrivent à tous les sens, et pour lesquelles on ne trouve pas d'athées.

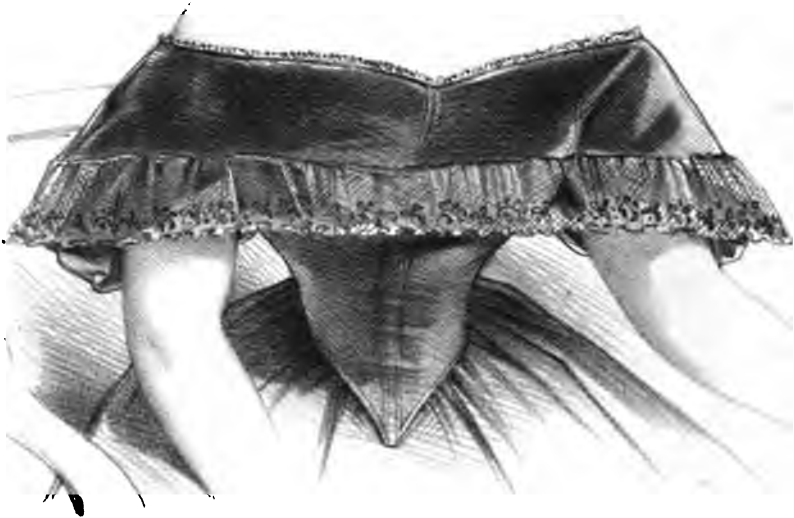
Par exemple, vous croyez comme moi à la beauté, vous savez comme moi qu'elle est reine du monde : dès qu'elle commande on obéit; fait-elle un signe, vous marchez; fait-elle un geste, vous vous arrêtez; si elle sourit vous êtes heureux, si elle se donne vous êtes fou.

Les belles femmes de Paris.



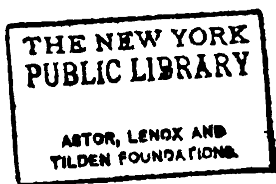
Les belles femmes de Paris.





Imp. de Lemercier, Benard et C.

Mlle Félicie de NARBONNE-PELET.



Eh bien, voilà ce dont je veux vous parler, voilà le culte que je veux vous imposer : c'est encore une femme belle que je viens ajouter à toutes les belles femmes que vous connaissez.

Je sais comme vous que dans ce monde vain et méchant toute qualité attire un reproche et toute vertu un ridicule. Prenez toujours ma belle femme, et vous verrez qu'enfin la beauté trouvera grâce, et que l'autel que nous lui élevons ne sera pas l'autel des faux dieux.

Mlle Félicie de Narbonne-Pelet est fille de Mlle Thermidor Tallien et de M. le comte de Narbonne-Pelet, gentilhomme bordelais (étranger au duc de Narbonne). Le comte de Narbonne-Pelet tient par sa mère à des aïeux et à des alliances remarquables, entre autres au méréchal de l'Hôpital, aux Belzunces, aux Béthunes, aux Lostanges, etc.

A vingt-deux ans Mlle de Pelet, ayant depuis longtemps l'habitude de donner à ses sœurs les leçons qu'elle avait reçues de sa mère, eut l'idée de se livrer à l'éducation de jeunes personnes; elle pensa à ne plus être à charge à ses parents et à conquérir par le travail une honorable indépendance : elle fut ac-

cueillie comme sous-maîtresse dans un des pensionnats les plus recommandables de Paris.

Sa vocation secrète était les lettres : déjà quelques parfums de poésie s'étaient échappés de ce jeune cœur, mais ce n'était encore que le parfum timide et caché de la violette; et sa fortune, plus que modique, l'empêchait de se livrer à ce goût et à celui du monde, qu'elle voulait voir pour l'étudier et le comprendre. La Reine vint au secours de la jeune muse, et bientôt un petit emploi assura son avenir et suffit à son peu d'ambition; car le poëte vit du ciel, et s'occupe peu des choses matérielles de la terre. Rassurée sur les tristes besoins de la vie, M[lle] de Pelet se livra entièrement à la littérature.

Nous avons d'elle, en prose, une histoire intime de sa douce sœur, morte religieuse, intitulée *Marthe et Marie,* touchante élégie pleine de délicatesse et de sentiment, où l'on est saisi par les impressions que fait naître une candide enfant qui laisse à sa sœur le chemin de la vie et qui, plus sûre de son lot, prend le chemin du ciel.

Après cette fleur jetée sur le tombeau d'un ange, M[lle] de Pelet, malgré son origine révolution-

naire, nous a dévoilé la secrète tendance aristocratique de ses idées par le choix qu'elle a fait des plus grands noms de l'Angleterre pour grouper les éléments de son essai historique sur les enfants de Henri VIII et les premières amours de la *reine-vierge* qui ne voulut que son peuple pour époux.

La sévérité de cet écrit contraste avec cette *Stella* où la vivacité d'imagination et les goûts artistiques de l'auteur se retrouvent, animés des couleurs italiennes.

Nous citerons encore *La Châtelaine de Boussac*, légende du moyen âge, ruine féodale exhumée parmi les feuilles *des violettes*.

Mais la poésie était l'élément de M[lle] de Pelet : elle fit paraître des vers pleins d'innocence et de charme. *L'enfant aux cheveux blonds* fut répété dans presque tous les feuilletons de journaux de l'époque. Bientôt *Le dernier jour en ce monde, Le Délire, La Coquetterie* et une foule d'autres jolies petites poésies vinrent donner une certaine célébrité au nom de M[lle] Félicie de Narbonne-Pelet. Ces heureux débuts lui valurent d'être admise par les premiers compositeurs de l'époque, tels que DONIZETTI, AUBER, ADAM, ALBERT GRISAR,

Halévy, Mme Duchambge, etc., à la collaboration d'un album musical destiné au plus grand retentissement.

Mlle de Pelet a su se créer une existence où, en admettant tous les charmes de la vie littéraire, favorable à ses goûts et utile à son avenir, elle s'entoure de la sauve-garde de toutes les convenances exigées dans la société à laquelle elle appartient par sa naissance, et qui fait une juste appréciation de cette position exceptionnelle.

En elle se trouvent réunis de piquants contrastes, en elle se retrouve cette *fierté espagnole* traditionnelle comme la beauté parmi les descendants de Mme Tallien, fille du comte de Cabarrus.

Orgueilleuse dans l'âme, bonne et dévouée en affections, simple et modeste, elle règle ses désirs et ses calculs sur la modicité des ressources qu'elle se fait gloire de ne devoir qu'à elle-même.

Jamais elle n'a failli aux sentiments vrais et naturels; la reconnaissance, l'amitié n'ont jamais fait un vain appel à son cœur. En voici un exemple. Une vieille gouvernante qui avait élevé sa mère tombe malade : Mlle de Pelet l'apprend, et ne craint pas de

tout quitter, et, au moment le plus rigoureux de l'hiver, fait deux cents lieues pour aller la revoir encore et la soigner.

Nous ne pourrions donner de portrait plus fidèle de son âme que les traits de dévouement, de loyauté, de désintéressement qu'il nous serait facile de citer, et nous n'en pouvons donner un plus exact de sa personne qu'en reproduisant celui qui a été fait d'elle avec l'impartialité d'une femme et le goût d'un artiste :

« A quelques pas de distance, c'était vous, Fé-
« licie : debout, votre taille grande et svelte rappe-
« lait celle de la Diane; votre cou si pur, qui est le
« sien, votre front et votre nez si correctement
« grecs, vous faisaient comparer à ce marbre an-
« tique par ceux qui vous entouraient. D'autres se
« rappelaient votre aïeule, et croyaient la voir re-
« vivre en vous, tant votre beauté est la sienne, sa
« beauté de vingt ans, alors qu'elle sauva la France!
« — Victoire de femme, douce à constater! — Vous
« étiez rayonnante de jeunesse et de fraîcheur, Félicie;
« toutes les vives émotions de votre âme se reflé-
« taient sur votre visage, dont le teint animé res-

« semblait à de l'albâtre éclairé. Noir comme vos « beaux cheveux, votre œil, un peu enfoncé sous l'arc « du sourcil, avait un feu perçant et direct qui sem- « blait aspirer la pensée d'autrui; on eût dit que « son rayonnement ardent concentrait toute la lu- « mière que le soleil versait à travers les arbres. »

. . . .

Mme DESCOMBAS.

Mme Descombas est fort belle parce qu'elle a beaucoup d'esprit; sa beauté dépend presque tout entière de sa vive intelligence, sans laquelle sa figure deviendrait bien vite ordinaire et d'une beauté médiocre. Elle a des yeux bleus, comme il convient avec des cheveux blonds, des dents blanches, et son teint pousse aussi loin que possible la fraîcheur et la délicatesse; mais ce qui est admirable dans cette figure et ne saurait en aucune façon se dépeindre, c'est la physionomie, l'expression, si je puis dire ainsi, le langage des traits, qui est d'un esprit, d'une finesse et d'une vivacité incroyables. Mme Descom-

bas parle et exprime ses idées littéralement par sa figure; elle pourrait très-bien, avec un interlocuteur intelligent, se passer de la parole, qui est vraiment de luxe chez elle; et l'expression de sa physionomie suffirait, je crois, à soutenir la conversation la plus compliquée, tellement elle est habile à reproduire les nuances les plus légères du sentiment et de la pensée. Quand elle parle on peut dire qu'elle parle deux fois, qu'elle dit la même chose en même temps deux fois, l'une aux yeux, l'autre aux oreilles, toutes les deux d'une façon charmante. Elle est également bonne à voir et à entendre, et nous serions fort embarrassés de choisir entre sa figure et sa conversation. Elles se ressemblent, d'ailleurs, si cela se peut dire : c'est le même esprit ingénieux et fin, abondant en saillies, la même délicatesse et la même vivacité; elles s'entendent merveilleusement et se font valoir, toujours si bien d'accord dans leur esprit, et elles le réunissent et le confondent si bien dans le même objet, que les choses qui sont dites par Mme Descombas paraissent doublement spirituelles; elle a, quand elle parle, deux fois le même esprit : une fois par sa parole, une fois par sa figure.

Son esprit, abandonné à lui-même, va toujours droit à l'observation, à la critique, à l'analyse; sa critique va souvent jusqu'à la malignité, jamais au-delà, et toujours elle s'arrête à quelque distance de la méchanceté. Mme Descombas connaît merveilleusement le monde; et, sur le chapitre des femmes, des femmes de quarante ans, bien qu'elle en ait seulement vingt-six, elle en remontrerait, je pense, à M. de Balzac. C'est prodige comme elle se promène hardîment dans ce labyrinthe obscur et ténébreux qu'on nomme *le cœur des femmes* : il n'y a pas de détours ou de replis cachés qui l'embarrassent, elle voit comme au grand jour dans cette nuit; elle y va, d'ailleurs, pour peu qu'on la mette sur le chemin, et, chaque fois, elle en rapporte mille trésors nouveaux qu'elle étale en traits satiriques aux yeux de son interlocuteur ébloui.

Elle sait la cause et le ressort véritables de cette multitude de mouvements tumultueux et désordonnés qui se tiraillent continuellement en sens contraires dans le cœur des femmes. Elle lit aussi dans le cœur des hommes, moins couramment, dit-elle, parce qu'ici la chose observée se trouve en de-

hors tout à fait d'elle-même; et, pour cette analyse, son cœur lui est de moindre secours; mais elle ne laisse pas que d'en savoir très-long et de déchiffrer passablement ce grimoire. Il est difficile de lui en donner à garder; et des papillons trop confiants se sont brûlés plus d'une fois les ailes à cet esprit observateur, sentinelle vigilante à la porte de son cœur. Malheureusement son cœur a perdu la confiance à cette continuelle investigation de son esprit; elle n'a plus jamais d'illusions, et c'est une de ses vives peines. Elle voudrait pour beaucoup être trompée. « Trompez-moi, dit-elle souvent, faites que je vous croie: je le veux bien, je ne demande pas mieux, et j'y mets toute la bonne volonté possible; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut vous y prendre: votre esprit est percé à jour, et l'on voit trop facilement votre cœur au travers. » L'esprit a fini par empiéter sur le cœur. L'habitude de l'observation et de l'analyse devait nuire à la sensibilité; et, sous ce rapport, l'esprit de Mme Descombas est pour son cœur un mauvais voisinage: dans sa rage d'expliquer et d'approfondir, il s'empare, sans demander, de tout ce qui s'adresse à son voisin; il ne lui laisse pas un sentiment, une

émotion, et, du plus loin qu'il les voit venir, il se dispose bien vite à les examiner. Le cœur n'est pas savant : il est simple, naïf, plein d'illusions et de confiance, naturellement facile aux impressions qui lui arrivent soudaines et imprévues; mais, chez Mme Descombas, l'esprit s'en empare d'abord, les analyse, les dissèque, et donne au cœur, au lieu du sentiment qu'il éprouverait, l'analyse du sentiment qu'il doit éprouver, squelette décharné dont le cœur ne veut pas. Ces vols continuels faits à son cœur par l'esprit de Mme Descombas ont transporté sa sensibilité, pour ainsi dire, du cœur à l'esprit : c'est l'esprit, à présent, qui est sensible, mais sensible à la manière de l'esprit, par la compréhension, le raisonnement et l'analyse; et, si Mme Descombas écrivait, elle serait écrivain sentimental à la façon de Sterne.

— Voilà justement, me disait-elle un jour, ce qui m'empêche d'écrire : le sentiment et la passion me manquent. Je les vois bien, ils sont là devant moi, mais à l'état malheureux d'explication et d'analyse. Sans doute je verrais clairement dans le cœur de mes personnages, et je le disséquerais fort bien sous

les yeux du lecteur, je ferais un roman d'analyse, comme vous dites; mais un roman de cette espèce ne sera jamais un roman : il sera bon tout au plus pour ces esprits rares et singuliers qui préfèrent se rendre compte des causes à ressentir les effets. Le roman d'analyse n'est pas un roman : c'est l'explication d'un roman. Le roman véritable est celui qui fait éprouver, non celui qui explique; il parle au cœur, non à l'esprit...

Mais, à coup sûr, Mme Descombas ferait un excellent critique de mœurs; elle est merveilleuse pour la critique littéraire, et sa conversation est un cours véritable de littérature que je suis très-assidûment. Autant que possible je la mets sur le compte des écrivains contemporains, si difficiles à juger sans prévention et sans partialité.

— Vous n'êtes pas véritablement des écrivains, me disait-elle un jour : vous êtes des journalistes. Vous avez de l'élan et de la promptitude : vous manquez de constance, de force, d'attention et de suite dans l'esprit; vous êtes des faiseurs de feuilletons, et vous ne savez pas faire des livres; vous avez un peu d'esprit à propos de beaucoup de choses, mais vous

n'avez que peu d'esprit à propos de chaque chose. Votre esprit ne se tient pas, si je puis dire ainsi : il est morcelé à l'infini; vous avez beaucoup de petits morceaux d'esprit. Ceux-là même d'entre vous qui ont fait des livres autrefois n'en peuvent plus faire, et leur esprit est réduit au feuilleton. Il faut dire que les ouvrages de longue haleine trouveraient difficilement des lecteurs : l'attention du public s'est aussi divisée; il n'a plus que des parcelles d'attention, de la durée de vos articles.

L'autre jour un des libraires les plus intelligents de notre époque, le plus intelligent peut-être, celui qui sait le mieux ses auteurs et son public, voulant publier un livre bien fait et qui réussît, avec cette prévoyance merveilleuse du succès qu'il a, s'est bien gardé de confier la rédaction de son livre à un seul écrivain; il n'aurait pas voulu, pour faire son livre d'un bout à l'autre, du plus illustre d'entre vous, qu'il aurait pu sans nul doute acheter. Il sait ce dont vous êtes capables, il sait que vous avez l'esprit court et que l'attention du public est changeante : aussi fait-il faire son livre, morceau par morceau, par tous les écrivains; et voyez le succès du livre!

Cependant, si je ne puis pas m'empêcher de vous plaindre en voyant votre esprit ainsi égrené, j'admire cette faculté prodigieuse que possèdent quelques-uns d'entre vous de trouver à chaque instant du style et de l'esprit sur le premier sujet venu. Ils ne sont jamais pris en défaut; leur imagination est une source abondante et inépuisable, et l'esprit ne leur coûte rien.

M. Jules Janin, entre les autres, me comble chaque jour d'étonnement : c'est là, je vous l'avoue, un merveilleux improvisateur. Il n'a pas le temps, cela est clair, de créer sa pensée par la réflexion ni de préparer sa phrase par le travail ordinaire du style : il faut donc que sa phrase soit faite d'avance, écrite antérieurement dans son cerveau, et toujours prête à sortir armée de pied en cap, comme Minerve du cerveau de Jupiter, avec tout cet esprit, cet enjouement, cette grâce, au besoin cette éloquence, et ce style qui est peut-être le meilleur de notre temps. Bien souvent le sujet que sa plume traite lui était tout à l'heure encore inconnu; du moins, il ne l'avait pas appris. Comment cette science intarissable aurait-elle pu lui arriver tout à coup, et

d'où lui viendrait-elle? Pour moi, je suppose que la nature a mis, en le faisant, dans le cerveau de ce merveilleux écrivain, des phrases charmantes toutes faites sur tous les sujets, qui descendent sur sa plume quand il en a besoin.

J'aime un autre écrivain, parmi les journalistes, qui se contenterait volontiers d'être un grand poëte s'il ne fallait pas être d'abord feuilletoniste dans ce siècle de journaux : c'est M. Théophile Gautier. J'aime l'originalité tant soit peu bizarre de son esprit, la transparence merveilleuse et les allures délibérées de sa phrase. Il est original, d'une originalité vraie que personne jusqu'à présent n'a pu reproduire, avec des airs naturellement insouciants, dédaigneux et moqueurs. Son style se prête à la peinture d'une façon incroyable; plusieurs de ses feuilletons forment d'excellents tableaux; il a prouvé que la plume pouvait fort bien devenir pinceau dans une main habile et que l'encre noire fournissait de très-bonnes couleurs. Il excelle à tourner en ridicule par une description grotesque; il trouve pour l'objet de sa raillerie les termes de comparaison les plus singuliers du monde, et son feuilleton, quand il est de belle humeur, est

peut-être la plus amusante comédie de notre temps. Enfin sa critique me plaît par son amour des choses relevées, étonnantes, singulières et véritablement artistiques, et son horreur profonde pour ce qui est médiocre et commun.

— Puisque vous en êtes, dis-je à Mme Descombas, sur les feuilletonistes, fournissez-moi, je vous prie, quelques louanges un peu bien apprêtées à l'adresse de tous ces messieurs. Le théâtre du Vaudeville et le théâtre des Variétés ont joué chacun dernièrement une pièce intitulée *Les Belles Femmes de Paris,* bonne fortune excellente pour notre livre, qu'il ne faut pas manquer. Les feuilletons vont s'abattre lundi sur les deux pièces. Des pièces au livre il n'y a que la main : le vaudeville a été produit par le livre, bâti sur lui, et il en dépend; ôtez le livre, et vous ôtez la pièce; il faut nécessairement parler du livre pour expliquer les vaudevilles, et quelques éloges des feuilletons à son adresse, qui ne leur coûteraient pas grand'chose, lui feraient grand bien. On est généralement d'accord sur ce point que la louange est un assez bon moyen de se rendre les hommes favorables, on dit même qu'il réussit auprès des feuille-

tonistes : c'est pourquoi je vous prie de me préparer pour chacun quelques grains de cet encens, que je brûlerai sous son nez afin qu'il soit propice, dans son feuilleton, aux *Belles Femmes de Paris*.

— Sérieusement, répondit Mme Descombes, M. Merle est un homme de goût qui connaît son théâtre à merveille, et je n'imagine pas de chose dramatique, de près ou de loin, qu'il puisse ignorer; je trouve beaucoup de verve et d'esprit à M. Rolle; M. Nettement est un écrivain énergique et chaleureux, assez volontiers déclamateur, et il prend trop souvent son feuilleton pour une chaire; je trouve la critique de M. Monnais fort judicieuse, honnête, indulgente et mesurée; le bavardage de M. Briffault m'amuse; M. Édouard Ourliac donne, une fois par semaine, de la finesse et de l'esprit au *Constitutionnel* stupéfait; le baron de Bazancourt sabre les mauvais vaudevilles et les mauvais auteurs d'une façon très-singulière.

Mais cela ne suffit pas sans doute, et voici qui vaut beaucoup mieux :

M. Merle, M. Rolle, M. Nettement, M. Monnais, M. Briffault, M. Ourliac et M. le baron de Bazan-

court sont des écrivains d'un immense talent; ils ont un esprit merveilleux qui n'est pas très-loin du génie, avec toutes les qualités du critique, le coup d'œil prompt et sûr, la justesse et la précision infaillibles du jugement, le tact fin et délicat, un goût éprouvé, une vaste érudition, une impartialité à toute épreuve, avec un style admirable; toutes choses qui leur ont acquis justement cette célébrité universelle dont ils jouissent. Voilà, je suppose, de quoi les satisfaire, et ils seront bien difficiles ou bien ingrats s'ils ne disent pas de vous et des *Belles Femmes de Paris* quelque chose d'approchant.

Et moi je répète naïvement ce que m'a dit Mme Descombas.



Mme LA COMTESSE LE HON.

Les belles femmes dont nous avons parlé jusqu'ici ne sont les *Belles Femmes de Paris* que parce qu'elles demeurent dans notre grande ville; autrement Mme la comtesse Merlin ferait aussi bien une belle femme de Madrid, Mme Anna Thillon une char-

mante lady de la ville de Londres, et M[lle] Ida Ferrier une délicieuse sultane à Constantinople. Voici venir enfin une beauté toute française et, qui plus est, toute parisienne. Quoique belge, M[me] Le Hon est le vrai type de la jolie femme de Paris, ce qui prouve, selon nous, mieux que tous les discours à la Chambre et que tous les protocoles, combien la Belgique est française.

D'abord M[me] Le Hon est blonde, non de ce blond audacieux et risqué qui, chez les femmes du Midi, tourne quelquefois au roux, mais d'un blond pâle, cendré et contenu que nous ne saurions comparer qu'au blond de l'épi. Le tiède soleil de nos climats invite les cheveux à cette couleur douce et tempérée, qui réussit merveilleusement dans nos salons. Nous ne savons trop si M[me] Le Hon a une chevelure très-épaisse, mais elle l'a fort longue : des boucles fines et transparentes lui tombent assez bas de chaque côté des joues; un nœud artistement maintenu sur le fond de tête la couronne d'un petit diadème que la beauté aime à poser sur ses reines. Les yeux sont bleus, non de cet azur opaque et fulgurant que donne le ciel d'Italie, mais d'un bleu ten-

dre quoique vif et passionné; ils regardent admirablement, sans affectation ni mignardise, mais avec cette grâce friponne qui sied si naturellement aux blondes. La taille, ce signe distinctif des femmes de Paris, est prodigieusement fine, surtout si nous la comparons aux plans assez largement entendus des épaules, des seins et du col, qui sont tous d'un rose doux et d'une fraîcheur fort engageante. La main, que nous avons toujours vue gantée, nous a paru heureusement tournée et adorablement mignonne. Une jambe finement arrondie par le bas profite des indiscrétions de la robe pour se montrer de temps en temps aux regards séduits et curieux. Tout cela forme un ensemble d'une harmonie parfaite. Mme Le Hon obtient dans les salons un succès fou, dont les femmes ont fini par prendre leur parti et par cesser de se montrer jalouses, tant la fraîcheur du teint, l'esprit du regard et la grâce des manières prêtent à la beauté toute parisienne de Mme Le Hon un charme indigène qu'il est impossible de balancer.

Mme Le Hon joint au mérite d'être jolie (le premier de tous les mérites à nos yeux) une foule de

défauts qui achèvent de la rendre aimable : capricieuse, folle, coquette, étourdie, dédaigneuse, fantasque, d'une humeur plus mobile et plus inconstante que l'onde de la mer, elle est femme jusqu'au bout des ongles, ce qui est la première condition de toutes pour plaire aux hommes. Quelques femmes fort belles s'étonnent dans le monde du peu d'effet qu'elles produisent, et elles nous accusent hautement de mauvais goût; mais elles ne réfléchissent pas que la faute en est surtout à leurs manières, à leur tournure d'esprit, à leur caractère qui tient plutôt de l'homme que de la femme; et, en conscience, nous ne pouvons aimer des hommes.

Mme Le Hon ne donne pas dans le travers de ces femmes qui mettent à sortir de leur sexe et à devenir détestables mille fois plus de peine et de travail qu'il ne leur en faudrait pour être charmantes : elle rit quand l'envie lui en prend, et son sourire naïf, prompt et naturel montre les plus blanches dents du monde; elle ne s'étudie à rien et elle réussit à tout. Sa conversation est comme son caractère, vive, incohérente, mobile, quelquefois malicieuse, mais non méchante.

Mme Le Hon se divertit surtout à tourner en ridicule les femmes laides, les vieilles à prétentions et les jeunes gens fats. — Mais ce persiflage, cette humeur changeante et mutine, cette coquetterie, allez-vous dire, ce sont des défauts. — Sans doute, et c'est pour cela qu'ils nous plaisent : les qualités sont très-méritoires et très-vénérables chez une femme, on les estime, mais on ne les aime pas; ce sont ses défauts qu'on aime.

Vous toutes qui êtes jeunes, belles, et qui avez le bonheur d'avoir des défauts, ô femmes, je vous engage donc à prendre modèle sur Mme Le Hon pour ne point vous en corriger. Restez comme elle insoucieuses, fières, entêtées, et fâchées comme des enfants quand on vous contrarie, gaies et ignorantes comme des oiseaux; restez ce que vous êtes, et vous serez charmantes. Vous aurez beau chercher dans les livres, vous y trouverez difficilement mieux que la nature.

Comme Mme Le Hon est riche, elle se passe ses fantaisies d'ameublement et de toilette en jeune femme à qui son mari ne saurait rien refuser : elle a chez elle des meubles à la Louis XV de très-

grand prix, d'énormes vases de porcelaine du Japon, des fauteuils Louis XIII à franges d'or, des bahuts moyen âge, des divans modernes; de sorte que son ameublement est une mosaïque de plusieurs temps, le tout en rapport avec son caractère capricieux et incohérent, qui unit ensemble les goûts les plus divers. A la simple vue des meubles d'une femme et à l'ordre qui y règne, je devine tout de suite son caractère et son genre de beauté. Tout ce qui est chez Mme Le Hon, vases, pendules, fleurs, curiosités, lui ressemble; tout cela a sa délicatesse, sa fraîcheur et sa grâce. Les femmes aiment à s'entourer d'objets à leur image.

Quand nous vous conseillions tout à l'heure, nos jeunes lectrices, de rester ignorantes comme Mme Le Hon, nous n'entendions pas dire pour cela qu'elle n'eût point reçu une éducation fort soignée, au contraire; mais elle y attache peu d'orgueil et songe peu à la continuer. Elle prend de temps en temps un livre quand elle s'ennuie et par manière de distraction; mais, comme le livre ne la distrait pas du tout, elle ne tarde pas à le laisser là. Elle a recours alors au piano; mais la musique ne tarde pas à lui

sembler aussi peu récréante que la lecture : elle jette donc le tout de côté, et se remet dans son fauteuil à rêver, en belle paresseuse qu'elle est, jusqu'à l'heure du dîner ou du bal, où elle reprend sa gaieté, son esprit, ses succès, en reprenant son rôle de jolie femme.

Quelquefois Mme Le Hon s'éveille avec des rêves d'artiste dans la tête : la voilà qui commence à tracer au dessin ou à peindre sur la toile quelques sujets gracieux ; mais elle laisse le lendemain ce qu'elle a ébauché la veille. Elle use beaucoup de couleurs, émousse beaucoup de crayons, et n'arrive jamais qu'à la beauté. La plus belle œuvre d'art qu'elle ait jamais faite, c'est elle-même ; et nous devons avouer que cette œuvre surpasse de beaucoup celles de nos plus grands maîtres.

Cependant Mme Le Hon est poëte. N'allez pas me prendre au mot et croire que la jeune ambassadrice noircit ses jolis doigts de rose à tremper sa plume dans une écritoire ! Loin de là, elle est poëte dans sa toilette : Mme Le Hon compose elle-même ses robes, ses ajustements, sa coiffure ; jamais la main profane du coiffeur n'a approché de cette jolie tête blonde.

Elle tresse des fleurs comme une autre des mots, et brode de riches dentelles qui valent un peu mieux que de mauvais vers. La toilette est le style de la femme. Mme Le Hon y met tout son génie, et nous ne croyons pas qu'une jolie femme puisse jamais appliquer le sien à de plus dignes objets.

Mme Le Hon remplit bien son rôle de femme d'un ambassadeur : elle donne, à la voir, une grande et belle idée de la Belgique ; elle représente magnifiquement son pays. Il ne lui manque qu'une couronne au front pour être reine, car elle a la beauté qui anoblit ; et les fils des rois l'ont admirée entre toutes les femmes.

Dolorès Nau.

Vous avez rencontré peut-être, par une des tièdes soirées de ces derniers jours si remplis de chaleur et d'orages, sur le boulevard des Capucines, dans quelque allée tranquille des Champs-Élysées ou sous un massif solitaire des Tuileries, une ravissante forme de femme, svelte, élancée, aérienne,

Les belles femmes de Paris



DOLORÈS NAU.

Académie Royale de Musique

pour ainsi dire transparente, et si poétiquement enveloppée dans les plis flottants de la mousseline qu'elle semble se balancer sur un nuage plutôt que toucher la terre; son petit pied ne laisse pas de trace sur le sable, il se poserait sur des lys sans en courber la tige. Aussi la suit-on longtemps de la pensée et du regard, cette céleste nature toute d'une nuance, avec une robe rose, un crêpe de Chine rose, une capote rose, une fraîche figure blanche et rose qui aime la demi-teinte d'une dentelle d'Angleterre moins noire que les deux grands yeux qui brillent derrière ses broderies exquises.

C'est vous, Dolorès, douce péri qui nous avez valu un triste opéra, ange à la voix mélodieuse qui avez sauvé de l'abîme et porté au ciel, dans votre voile de gaze, la dernière œuvre de M. Auber. Qui définira ce que la femme artiste, lorsqu'elle traverse la foule, soulève et emporte sur son passage d'émotions et de désirs, de battements de cœur et de rêves? La grâce chez vous, Dolorès, est toute naïve; vous êtes gracieuse sans fadeur, sans étude, parce que telle est votre nature et que vous feriez de vains efforts pour la heurter. Votre personne tout en-

tière a quelque chose d'enfantin de même que vos attitudes, votre sourire, les traits de votre figure et la mate blancheur de votre front, qu'encadrent vos bandeaux de jais et le double arc de vos sourcils espagnols. Murillo et Ribeira vous ont rêvée : dans les toiles de l'un j'ai reconnu votre taille et vos épaules aux contours si harmonieux et si purs; dans celles de l'autre je suis resté en extase devant votre regard velouté, plein de lumière et d'ombre, et votre bouche si angéliquement entr'ouverte. En vous et pour vous, Dolorès, tout est nouveau, hormis le talent et le succès.

C'est d'ailleurs une touchante histoire que celle de cette jeune artiste, histoire qui se résume en quelques pages.

Les parents de Dolorès Nau étaient colons à Saint-Domingue lors de ces commotions sociales qui signalèrent la transition du dix-huitième au dix-neuvième siècle et réagirent de la métropole jusque sur nos possessions d'outre-mer. On sait l'issue funèbre de l'expédition tentée en 1802 par le premier consul : 42,000 hommes allèrent mourir sans gloire sur le sol de l'ile rebelle, et cette campagne

fut d'autant plus désastreuse qu'elle porta le dernier coup à l'influence française dans le pays. Toussaint Louverture avait jusqu'à cette époque tâché de concilier les intérêts des colons avec ceux de l'affranchissement des noirs : de ce moment il ne fut plus permis de conserver aucune espérance. Les noirs exaspérés se ruèrent sur leurs anciens maîtres; la république d'Haïti jeta comme tant d'autres ses premières bases dans le sang, et un petit nombre de colons seulement échappa à la hache par l'émigration. Le père et la mère de Dolorès allèrent chercher un refuge aux États-Unis et s'établirent à New-York. C'est dans cette ville que naquit Dolorès; ce même soleil d'Amérique qui avait souri à l'enfance de Malibran vint dorer son berceau. Toute sa jeunesse se passa dans la capitale de l'Union : son sang créole se tempéra du calme américain; elle se façonna au reflet des mœurs anglaises, et trouva faciles et doux ces habitudes et ces usages qui nous tuent, nous autres, quand nous abandonnons Le Hâvre pour aller faire un pèlerinage dans les forêts vierges du Nouveau-Monde, lorsque nous descendons l'Ohio ou le Meschacebée pour visiter pieusement ces

lieux où bien autrement s'aimèrent Atala et Chactas, que ne s'adorèrent jamais Julie et Saint-Preux.

Il faut croire cependant qu'un instant arriva où ces grands, ces magiques spectacles de la nature ne suffirent plus aux rêveries ardentes de Dolorès. Sa mère lui avait ouvert la porte de cet élysée des songes qu'on nomme *l'art ;* elle lui avait appris à promener ses petites mains blanches sur les touches du clavier et à faire errer ses doigts de sainte entre les cordes bleues de la harpe; mais sa voix avait été respectée par elle pour ne point refroidir ou briser avant l'heure ce céleste instrument. Était-ce un don de seconde vue, un entraînement irrésistible vers l'avenir ou un de ces indéfinissables caprices de jeune fille qui tarissait la source de la vie dans le sein de Dolorès? Pourquoi cette mélancolie dégénérée en langueur et ces couleurs qui, chaque matin, de plus en plus s'effaçaient sous la transparence des joues? Aucun médecin ne put le dire; mais tous devinèrent qu'il fallait à ce cœur oppressé, à cette haleine brûlante les tièdes aspirations du ciel de France.

Et le paquebot prit un soir à son bord la brune fille d'Othaïti.

Dolorès Nau arriva à Paris en 1832, le jour de l'enterrement du général Lamarque. Étrange entrée pour une Américaine et une artiste! Au mois de juillet suivant elle fut admise au Conservatoire, qu'elle ne commença à fréquenter qu'en octobre, à l'époque de la reprise des cours. La jeune élève inaugurait à peine ses études musicales dans la classe de vocalise de Mme Ampaire que déjà elle se faisait remarquer par son aptitude rare. Aussi ne tarda-t-elle point à être présentée à Mme Cinti-Damoreau. La brillante cantatrice s'intéressa à elle comme une mère, la couva sous son aile, se complut à la suivre dans ses progrès, à l'entourer de ses leçons et de ses conseils, et à semer de fleurs la route que l'enfant s'apprêtait à parcourir avec une candeur toute pleine d'inexpérience.

Au concours de 1833 Dolorès obtint le premier prix de vocalise. Cette même année Mme Cinti fut appelée au professorat, et Dolorès Nau fut agréée par elle au nombre des élèves de sa classe de chant. Est-il besoin de dire avec quelle sollicitude le gracieux

professeur s'attacha à développer les qualités précieuses de son artiste adoptive? S'étonnera-t-on que le concours de 1834 ait posé une seconde couronne sur le front coloré de bonheur de Dolorès, et qu'elle ait été proclamée entre ses compagnes reine du chant comme, dix mois auparavant, elle l'avait été de la vocalise?

Le Conservatoire n'avait plus rien à enseigner à Dolorès, mais Mme Damoreau avait toujours pour elle de tendres prévoyances et des exemples; et, comme s'il eût été écrit quelque part que rien ne devait assombrir cette existence d'or, une gloire splendide s'abaissa vers la jeune couronnée et mêla quelques vagues rayons de son auréole au parfum de ses roses : Rossini lui tendit la main.

De ce moment Dolorès Nau travailla sans relâche pour se produire sur la scène italienne, digne du patronage illustre que ses efforts et son talent lui avaient conquis. Puis, un jour où elle était venue, comme de coutume, prendre sa leçon chez le grand maître, Rossini lui dit :

— Mon enfant, à l'heure qu'il est toutes les bonnes places sont prises aux Bouffes, il n'en reste plus

d'assez belles pour vous; mais je vais vous faire entendre au comité de l'Académie royale de musique.

L'épreuve, on l'imagine, fut satisfaisante: un engagement fut offert à Dolorès.

— Acceptez, lui conseilla Rossini. Je vous mets là en pension : lorsque l'instant propice sera venu je vous en retirerai.

Dolorès Nau signa son engagement avec M. Duponchel au mois d'avril 1836.

Selon les usages invariablement suivis à l'Opéra, il se passe toujours un certain nombre de mois entre la date de l'engagement et celle des débuts; ce temps est consacré à des préparations et des essais de tout genre. Dolorès l'employa à étudier avec cet excellent Nourrit ses trois rôles de début, *Marguerite* des *Huguenots*, *Mathilde* de *Guillaume Tell* et *la comtesse* du *Comte Ory*. Elle touchait à l'heure suprême de son apparition devant le public lorsqu'un dimanche, jour d'une représentation extraordinaire des *Huguenots*, M[lle] Flécheux, subitement indisposée, ne put remplir son rôle de page. Il fut offert à Dolorès, qui avait à peine quelques heures pour se remettre en mémoire les études qu'elle avait, par

hasard, eu l'occasion de faire aux répétitions précédentes, et qui néanmoins accepta ce rôle assez difficile d'*Urbain* avec une étourderie dont elle aurait pu se repentir. Rien toutefois ne fut changé à l'affiche; au lever du rideau on annonça au public que Mlle Flécheux, malade, serait remplacée par Mlle Nau, qui ne devait débuter que dans quelques jours. Dolorès chanta *Urbain*, et y obtint un succès d'autant plus légitime qu'il n'avait été préparé par rien, et que l'accueil du parterre fut aussi spontané qu'il a depuis été durable.

C'est ainsi que, le dimanche 1er mai 1836, Dolorès mit pour la première fois de sa vie le pied sur la scène et se révéla au public de l'Opéra, qui n'a cessé de lui donner des témoignages tour à tour d'encouragement et de satisfaction depuis ses rôles de début jusqu'à ceux d'*Isabelle* de *Robert*, du page de *Gustave*, *Eudoxie* de *la Juive*, *Thérésina* du *Philtre*, *Zerline* de *Don Juan*, *Ninka* du *Dieu et la Bayadère*, *Pamira* du *Siége de Corinthe*, dans lesquels elle a su saisir avec une intelligence toujours aimable, toujours coquette les nuances souvent diverses qu'elle avait à rendre. Combien de fois ne l'avez-

vous pas entendue lorsqu'en scène avec Duprez, électrisée par le grand artiste, son œil noir se rehausse d'un éclat tout divin, son front s'anime et sa poitrine se dilate! Palpitante d'inspiration, c'est alors qu'elle est belle, deux fois belle, comme artiste et comme femme; car c'est alors que sa voix s'épanouit au-dessus des masses de l'orchestre, s'envole sans jamais s'y perdre dans les régions capricieuses de la vocalise, ou se reploie sur elle-même dans un adorable trémolo.

Au travers d'une existence artistique si bien employée, si promptement conquise au succès et qui, pure de tout nuage, date de deux années à peine, Dolorès Nau, que nous avons vue commencer au théâtre en doublant de la manière la plus fortuite le rôle d'*Urbain*, compte aujourd'hui une création, celle de *Zéila* du *Lac des Fées*; et il a fallu tout le charme de sa personne, tout le prestige de sa voix et de son long regard, toute la poésie qui émane d'elle naturellement, et on dirait presqu'à son insu, joints au talent merveilleux de Duprez, pour sauver cette faible partition de l'arrêt de mort des abonnés de l'Académie-Royale. Quoi qu'il en soit, cette création

suffit à définir la nature des moyens et des ressources vocales de Dolorès, soprano élevé, complet, d'une sévérité pleine de grâce, qui gazouille et laisse tomber la note en perles fines et délicatement coulées, dont le timbre, tempéré d'habitude, quelquefois vif, mais toujours fuyant le faux éclat et les broderies de la décadence, a quelque chose de sonore et d'argentin et est, dans tous ses registres, d'une pureté incomparable et d'une céleste douceur. Dolorès, même quand elle parle, a dans ses inflexions de délicieuses analogies d'organe avec Mlle Mars à dix-huit ans.

Dolorès Nau est un frappant et rare exemple d'un extrême bonheur à la scène. C'est une de ces natures d'élite, une de ces âmes choisies qui n'ont jamais aspiré que le parfum des fleurs : la carrière dramatique, presque toujours semée de ronces et si souvent fatale, qui commence dans les ennuis ou les dégoûts pour quelquefois plus mal finir, lui a jusqu'à présent épargné ses déceptions, ses retours de fortune et ses vicissitudes. De tous les labeurs, de toutes les pérégrinations et des expériences quelquefois bien dures d'un grand nombre d'artistes

Dolorès Nau, qui vit, au milieu d'un luxe de marquise, avec toute la naïve simplicité et l'esprit expansif d'une fille du Nouveau-Monde, n'a encore connu que les couronnes du Conservatoire et les bravos de l'Opéra.



Mlle Lætitia P. Fitz-James.

Vous êtes belle, Lætitia.

Vos traits, reproduits par le crayon d'un artiste habile, confirment ce que j'avance : air digne, physionomie expressive, maintien noble; avec de la volonté vous pouvez être majestueuse. Cela vous est indispensable pour la lutte que vous vous apprêtez à soutenir dans le stade tragique. Vous aviez douze ans à peine quand vous assistâtes à la représentation d'un drame où jouait Mlle Mars, et la grande comédienne fit résonner une corde jusqu'alors inconnue dans votre cœur. De ce moment tous les autres projets d'avenir, tous vos efforts pour vous consacrer à l'enseignement, la résistance même de votre famille durent fléchir devant l'élan irrésistible

de votre vocation. L'amitié bienveillante de M. Michelot vous ouvrit les portes du Conservatoire, et maintenant, grâce aux conseils et aux soins pleins de dévouement de M. Ligier, chez lequel les qualités excellentes de l'homme privé égalent peut-être le talent admirable du tragédien, les premières difficultés sont vaincues et la noble scène de la rue Richelieu vous convie à ses fêtes.

Qui ne se souviendrait d'ailleurs que vous êtes la petite-fille du célèbre Fitz-James, ce ventriloque tant aimé et si digne de l'être, cet homme tout de nature, chez lequel aussi se révéla d'une manière fortuite la double faculté de parole que lui ouvrit la carrière qu'il a fournie avec autant de succès que de désintéressement. Car le créateur de l'*Assemblée populaire* de Nanterre, en 93, ne bornait pas son talent à divertir le public et à paraître devant le vainqueur de l'Italie : il savait encore faire un noble emploi de ses qualités comiques au profit de l'indigence.

Fitz-James, l'artiste au noble cœur, ne put voir, en 1814, son pays envahi par les étrangers : il abandonna ses facéties, prit les armes et se distingua par son patriotisme et sa valeur. On le vit bientôt

Les belles femmes de Paris



Mme E. DOCHE.

au premier rang des grenadiers de la garde nationale qui sortirent des murs de Paris et s'opposèrent à l'ennemi avec un courage digne d'une meilleure fortune. Frappé d'un coup mortel, Fitz-James tomba au champ d'honneur, et termina glorieusement sa carrière par le plus beau des trépas, celui qu'on reçoit en défendant ses foyers.

Désormais le nom de Fitz-James appartient à l'histoire; la *Biographie des Contemporains* l'a enregistré dans ses colonnes.

Et, comme toujours la France reconnaissante a adopté les enfants des braves qui se sont sacrifiés pour elle, lorsque vous paraîtrez devant le public, Lætitia, vous ne cesserez pas d'être en famille.

Mme Doche.

Mme Doche est une actrice fort jolie du théâtre du Vaudeville, où elle remplit avec infiniment de grâce et d'esprit ces charmants petits rôles de jeunes filles qui s'aperçoivent que l'amour vient de se lever

dans leur cœur. Elle est blonde, petite, un peu frêle, pleine d'agréments mignards.

Son regard et son sourire ont quelque chose d'espiègle et de légèrement mutin qui convient à merveille à ses rôles habituels. C'est une jolie femme qui sera bientôt, pour peu qu'elle y travaille, une actrice excellente.



LES BELLES FEMMES DE PARIS

AU THÉATRE DES VARIÉTÉS ET AU THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les Belles Femmes de Paris ont produit, l'autre jour, deux vaudevilles qui réussissent, et elles promettent de ne pas en rester là. Les deux vaudevilles s'appellent comme ce livre *Les Belles Femmes de Paris* : le titre seul était un gage certain de succès. Les affiches du théâtre du Vaudeville et du théâtre des Variétés ne promettaient pas cette fois au public, comme c'est leur habitude, une chose qui lui fût étrangère et indifférente, les amours, par exemple, de Valentine, à laquelle, je suppose, il s'intéresse fort peu : elles lui promettaient au contraire le rôle principal, dans une comédie faite avec ses propres ridicules, à propos d'une publication qui

fait à elle seule, depuis six mois, une bonne part de son intérêt, de sa curiosité et de son émotion.

Des feuilletonistes mal avisés ont repris vertement les auteurs des deux pièces et les théâtres qui les ont représentées de s'être ainsi disputé un sujet qui n'en valait pas, assurent-ils, la peine, qui n'était rien moins qu'un sujet de comédie; mais les critiques se trompent, comme le juste, au moins sept fois par jour; et, si la comédie n'est autre chose que la mise en scène des ridicules comiques, en notre qualité de rédacteur habituel des *Belles Femmes de Paris*, nous avons vu depuis six mois dans nos bureaux de quoi faire de fort amusantes comédies.

Cette publication, d'ailleurs, n'est pas un fait individuel et isolé comme la publication du premier livre venu : la société elle-même y a concouru; et, si des ridicules nouveaux ne sont pas venus à son sujet (il n'y a pas en effet de ridicules à venir, et depuis longtemps nous jouissons de tous les ridicules possibles), du moins des ridicules anciens ont affecté une forme nouvelle à l'occasion de ce fait nouveau.

Ces ridicules ainsi transformés étaient de nouveau justiciables du théâtre, qui devait s'en emparer. *Les Belles Femmes de Paris* marquent une phase très-singulière et caractéristique des mœurs publiques en France, dont le Vaudeville a depuis longtemps

la prétention d'écrire l'histoire jour par jour, et il ne pouvait pas omettre ce chapitre.

MM. Varin, Desvergers, Maurice Alhoy, Dumersan, Duvert et Lausanne l'ont écrit, les trois premiers au théâtre du Vaudeville, les autres au théâtre des Variétés. Les deux pièces, d'un esprit et d'une gaieté incontestables, nous ont paru cependant moins amusantes que la plupart des comédies représentées sous nos yeux dans nos bureaux.

Nous remercions, du reste, sincèrement les auteurs du rôle honorable que remplit dans les deux vaudevilles l'auteur principal et le créateur des *Belles Femmes de Paris*. Il est amoureux, au théâtre du Vaudeville, de Mlle Pichard, qui le lui rend assez bien, Il ne méritait pas cet honneur à coup sûr. Il aime, aux Variétés, Mlle Suzanne, qui est une fort aimable personne sans contredit. MM. Dumersan, Duvert et Lausanne ont bien présumé de son goût : certes il n'aurait pas autrement choisi; mais nous craignons fort que ces honnêtes et excellents vaudevillistes n'aient disposé sans son aveu du cœur de cette charmante demoiselle.

M. Brindeau, qui est, du reste, un charmant amoureux, est vêtu, dans *Les Belles Femmes* des Variétés, d'un superbe pantalon blanc et d'un fort bel habit qui rendent très-fier l'inventeur des *Belles*

Femmes de Paris. Il s'en déclare extrêmement honoré; mais il serait bien reconnaissant envers le susdit M. Brindeau s'il pouvait s'abstenir de le faire chanter.

Enfin, nous voulons faire une petite observation aux auteurs de la pièce des Variétés. Mme Gibus est assurément fort belle, mais cela ne prouve rien contre les chapeaux de M. Gibus. Les chapeaux de M. Gibus pourraient fort bien se passer de la beauté de sa femme, et ils ne se vendent pas seulement parce que Mme Gibus est belle : ils ont fort bien su se faire admettre aux expositions de l'industrie de 1834 et de 1839; ils ont fort bien su obtenir tout seuls une certaine quantité de médailles d'or, d'argent et de bronze. Nous avons sous les yeux plusieurs rapports très-favorables, aux comités des arts économiques et des manufactures, où il est question des perfectionnements excellents que M. Gibus a apportés dans la fabrication des chapeaux, et nullement de la beauté de sa femme; et il ne faut pas croire le public bonhomme à ce point d'acheter de mauvais chapeaux à cause de la beauté de la chapelière.

Nous savons bien que MM. Dumersan, Lausanne et Duvert n'ont en effet rien dit contre les chapeaux de M. Gibus; mais ils attribuent leur immense débit à la beauté de sa femme; ils prétendent qu'il lui demande pour ses chapeaux une vogue que mé-

ritent fort bien l'excellence et la supériorité de leur fabrication. Ils ont servi, sans y penser, l'irritation et la jalousie fort naturelles de certains confrères de M. Gibus dont les femmes sont laides et les chapeaux mauvais, par deux ou trois malheureuses phrases qui servent fort peu la pièce et qu'ils supprimeront sans doute. On ne s'attendait guère à trouver des chapeaux dans cette affaire; mais, comme ce livre est la cause de la pièce, nous avons cru devoir défendre dans ce livre, contre la pièce, les chapeaux indirectement attaqués de M. Gibus.



LA DEUXIÈME SÉRIE DES *BELLES FEMMES*.

Nous avions pour ainsi dire promis, en commençant ce livre, de nous arrêter après la vingt-cinquième livraison; mais, avec le succès incroyable qui nous est venu, tenir cette promesse est impossible. Le succès n'arrive pas si souvent qu'on puisse le renvoyer quand par hasard il se présente; il est comme l'occasion, qu'il faut bien vite prendre aux cheveux. Or le succès ne paraît pas satisfait entièrement de ce volume que nous avons fait. Il a pris goût aux *Belles Femmes de Paris;* les portraits de belles femmes que nous lui avons donnés n'ont guère

fait qu'exciter son appétit, et il en demande encore.

Nous avons reçu, d'ailleurs, force réclamations et d'innombrables demandes. — Eh quoi! vous en restez là! Parce que vous avez parlé de quelques belles femmes, parce que vous avez publié vingt-quatre portraits, croyez-vous sérieusement avoir fait *Les Belles Femmes de Paris?* Mais vous avez oublié les plus belles! — Sans compter les réclamations de la province, qui paraît singulièrement irritée que nous ayons publié *Les Belles Femmes de Paris* au lieu des *Belles Femmes de France*, comme s'il n'y avait de belles femmes qu'à Paris.

C'est pourquoi nous allons commencer un second volume, une série nouvelle de vingt-cinq livraisons, intitulée *Les Belles Femmes de Paris et de la Province,* avec toutes les améliorations dans la rédaction, dans le dessin, dans la lithographie, dans le choix des modèles et dans l'exécution purement matérielle, que l'habitude, l'expérience, le succès et l'anéantissement complet des obstacles permettront d'y apporter.

Car il n'y a pas d'hôte jaloux et exigeant comme le Succès. Inquiet, mobile et changeant outre mesure, il faut, pour le retenir quelque part, un temps raisonnable, des efforts inouïs et mille soins actifs et

empressés. Il n'entend pas qu'on se repose : il marche lui-même continuellement très-vite, et, pour peu qu'on s'arrête, il est bientôt hors d'atteinte. La chose d'hier lui déplaît ; il lui faut, aujourd'hui, la chose d'aujourd'hui. Il ne rêve qu'améliorations et progrès, et, si vous ne lui en donnez pas une quantité suffisante, il vous abandonne aussitôt.

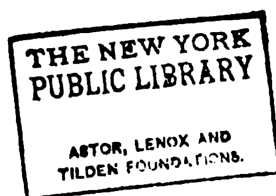
A part ces exigences, d'ailleurs naturelles, c'est un hôte fort aimable, d'excellente compagnie, et pour lequel on ne saurait trop faire. Aussi voulons-nous employer pour le retenir tous nos efforts. Il se plaint, nous assure-t-on, quelque peu, il se plaint du grand nombre de boutiquières de la première série : nous examinerons cette grande question de nouveau, et nous ferons tous les sacrifices raisonnables à cette humeur aristocrate du Succès. Sans compter l'agrandissement de notre cadre et les perfectionnements déjà promis, nous voulons ajouter à chaque livraison un charmant petit journal de quatre pages, revue, gazette, courrier de Paris, tout ce que vous voudrez, une revue très-complète de la semaine, revue des salons, revue des modes, revue des livres, revue des théâtres, non pas, Dieu merci! revue politique. Ce petit journal ne laissera pas, nous l'espérons, que de valoir pour l'esprit,

Les belles femmes de Paris



Imp. de Lemercier Benard & Cie

Rue Richelieu et rue Vivienne



pour le style et pour la puissance beaucoup de grands journaux.

Enfin nous avons appelé pour écrire cette nouvelle série les favoris du Succès dans la presse périodique et dans le roman. Le Succès connaît sans doute fort bien MM. JULES JANIN, DE BALZAC, ALPHONSE KARR, THÉOPHILE GAUTIER, ARSÈNE HOUSSAYE, GÉRARD, CORDELLIER DELANOUE, ALPHONSE ESQUIROS, AUGUSTE JUGE, GUÉNOT LECOINTE, CHARLES LEMESLE, Mme ÉMILE DE GIRARDIN, Mlle DE NARBONNE-PELET, la comtesse DE BRADI : ce sont là ses amis intimes, auxquels il ne peut rien refuser; et, tant qu'ils seront avec *Les Belles Femmes de Paris et de la Province,* le Succès sera avec elles.

Nous avons des correspondants déjà dans les principales villes de province; quelques-uns de nos plus spirituels rédacteurs, accompagnés d'un peintre distingué, vont courir par toute la France à la recherche de la beauté; et ceux qui restent à Paris ne négligeront rien pour que ce livre soit digne par l'exécution de l'attention et de l'intérêt que son sujet va infailliblement exciter.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.